


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

VOYAGE

DANS LES TROIS ROYAUMES

D'ANGLETERRE,

D'ÉCOSSE ET D'IRLANDE,

FAIT EN 1788 ET 1789.

VOYAGE
DANS LES TROIS ROYAUMES D'ANGLETERRE, D'ÉCOSSE ET D'IRLANDE, FAIT EN 1788 ET 1789.

OUVRAGE dans lequel on trouve tout ce qu'il y a de plus intéressant sur les mœurs des habitans de la Grande-Bretagne, leur population, leurs opinions religieuses, leurs préjugés, leurs usages, leur constitution politique, leurs forces de terre et de mer, les progrès qu'ils ont faits dans les arts et dans les sciences avec des anecdotes aussi piquantes que philosophiques.

Par le Citoyen CHANTREAU.

Avec trois cartes et six gravures en taille douce.

TOME III.



A PARIS.

Chez BRIAND, libraire, Quai des Augustins, No. 50.

1792.

VOYAGE
DANS LES TROIS ROYAUMES D'ANGLETERRE, D'ÉCOSSE ET D'IRLANDE.
FAIT EN 1788 ET 1789.

CHAPITRE PREMIER.

Mes Hôtes à Édimbourg. — Détails sur cette Ville. — Parliament-Square. — La Cathédrale. — Edifices publics. — Promenades. Spectacles. — Gouvernement civil de cette Ville. — Sa Milice. — Son Université. Hommes qui s'y sont distingués. — Gens de lettres. — Observations sur les mœurs, usages et costumes des Ecossois. — Population de ce Pays. — Les Highanders ou Montagnards Ecossois.

Nous avions dans notre hôte, M. Bolton, un philosophe aimable qui cependant avoit les

préjugés de son pays, mais ne les avoit que pour lui. Son épouse, une des plus belles femmes d'Edimbourg, où j'en ai vu beaucoup de la plus heureuse figure, étoit de l'humeur la plus enjouée; elle avoit eu une éducation soignée et possédoit tous les talens qu'elle donne; j'ai vu peu de femmes en avoir autant et s'en moins prévaloir. Elle étoit bonne musicienne, et dansoit avec grace. Sa conversation étoit intéressante; toutes les langues de l'Europe lui étoient familières, mais on aimoit sur-tout à lui entendre parler la sienne. Son organe étoit de la plus grande douceur.

Madame Bolton avoit un frère qui étoit en homme ce qu'elle étoit en femme : il avoit été élevé à Paris au collège de Louis-le-Grand, non par les Jésuites, mais par ceux qui les remplacèrent, ou plutôt qu'on mit à leur place; car les Jésuites, comme instituteurs, n'ont été remplacés par personne. Au sortir du collège, le jeune *Harris*, c'est ainsi que se nommoit le frère de madame Bolton, reçut une seconde éducation dans les sociétés où les amis du célèbre *Hume* l'introduisirent, par ce que *Harris* tenoit à la famille de ce philosophe, et que ce fut long-tems à Paris une recommandation précieuse que celle de lui

être attaché. C'est à ce second cours d'éducation, si différent du premier, nous dit M. *Harris*, « que j'ai dû la connoissance des » liens qui nous unissent à la société, des » devoirs et des convenances qu'elle prescrit; » c'est dans ce second cours où j'ai acquis » des données qui m'ont mis à portée de » juger de l'homme et de son cœur, étude in- » indispensable pour savoir distinguer dans » ceux avec lesquels nous vivons, ou qui s'em, » pressent autour de nous, la *loyauté* de » l'*astuce* qui en prend si bien et le masque » et le langage; pour discerner l'erreur de » la faute commise avec *escient*; pour pouvoir » serrer contre son sein, sans crainte et sans » soupçon, l'ami qu'on s'est fait. Le rudiment » où se trouvent les élémens de cette science, » qui doit les précéder toutes, n'est point un » livre écrit, il est empreint dans le cœur » de l'homme, ajouta M. *Harris*, et il est » bien autrement difficile à ouvrir qu'un livre ».

Je remerciai John de m'avoir procuré la connoissance de ces bons Ecossois, et je résolus de mettre à profit leurs lumières pour m'instruire sur leur pays; mais là, comme à Londres, on se fit un plaisir de me prévenir, et c'est alors que je me sus gré des

recommandations que j'avois prises à Paris ; et je ne puis trop conseiller aux personnes qui entreprendront un voyage comme le mien de s'en munir. Elles verront alors à quoi se réduit cette antipathie qu'on reproche à la nation angloise pour la nôtre ; elles verrront qu'elle n'est que chimérique quand on ne fréquente que des gens d'un certain ton, qu'elle ne se trouve point dans le sein des familles, ou du moins qu'on ne la manifeste jamais à l'homme qu'on connoit. Il est vrai qu'on la trouve dans les places, dans les tavernes, dans les caffés et sur les théâtres ; peut-être là, lors qu'elle n'est point outrée ou ridicule, n'est-elle qu'une sage précaution qui empêche l'anglois d'être la dupe des millions d'aventuriers qui, chassés des bords de la seine, viennent infester ceux de la Tamise.

Harris, également cher à mon compagnon et à moi, forma, pendant notre séjour à Edimbourg, un trio d'amis qui n'eut qu'une volonté ; ce furent trois *moi* qui n'en firent qu'un, espèce de trinité sentimentale dont je ne me rappelle jamais l'existence sans la regretter. Ce fut, sous les auspices de ce troisième *moi*, que nous parcourûmes Edimbourg dans le plus grand détail.

Harris fixa dabord notre attention sur *Parliament-Squarre*, qui étoit autrefois un des plus beaux édifices d'Edimbourg, ou plutôt un assemblage de plusieurs édifices bâtis avec autant de noblesse que de solidité. Ils entourent une place parfaitement carrée au milieu de la quelle est une très-belle statue équestre de Charles II. La salle bâtie par Charles I[er] pour les séances du parlement, n'est pas aussi vaste que *Westminster-Hall*, mais elle est mieux proportionnée ; les connoisseurs la trouvent de meilleur goût. John et moi nous eûmes le malheur de n'être pas de l'opinion des connoisseurs : Harris, en bon Ecossois, essaya en vain de nous ramener à eux ; il y eut sur ce point une *dissidence* entre les trois *moi* pendant quelques minutes, et nous finimes par philosopher sur les bonnes gens qui veulent, que chez eux, tout soit chef-d'œuvre. Les différens tribunaux établis à Edimbourg occupent la salle des séances de l'ancien parlement d'Ecosse ainsi que les salles adjacentes. Dans une aile de ce bâtiment est la bibliothèque des avocats qu'on prétend être une des mieux assorties de l'Europe en fait de livres de lois. *Harris* nous fit remarquer, et pour cette fois nous fumes de son

avis, que cette bibliothèque n'est pas moins recommandable par la riche collection qu'on y trouve en livres de toute espèce de littérature, en manuscrits précieux, en chartes très-anciennes, ainsi que par une suite de médailles qui peut aller de pair avec ce que l'Italie, la France et l'Angleterre ont de mieux.

La cathédrale d'Edimbourg, *S. Gilles*, est un bâtiment gothique bien plus vaste que notre église de Notre-Dame dont nos parisiens parleut, comme les grecs parloient du temple qu'Erostrate incendia. S. Gilles contient quatre églises en une, et est surmontée d'un très-beau clocher au haut duquel est une couronne impériale que les Ecossois soutiennent faire un très-bel effet. Un sourire de John me fit comprendre que les anglois ne voyoient point comme les écossois; je ne dis mot, mais je vis comme John.

Les edifices modernes qu'on remarque dans Edimbourg, sont la Bourse, une grande quantité d'Hôtels, plusieurs Ponts et quelques Hopitaux : le tout annonce que les arts qu'on admire en Italie ont passé vers le nord, et y ont fait des progrès. On a observé que les écossois, qui ont voyagé, ont profité, plus que les anglois, des beaux modèles que la Grèce et

l'ancienne Rome ont offert à leurs yeux, et cette observation donne une idée du bon goût des seigneurs écossois, sans déprimer celui des anglois qui est *exquis* sous tous les rapports.

J'ai trouvé des promenades charmantes dans Edimbourg et ses environs; quelques-unes offrent des sites absolument *romantiques* et qu'on ne peut décrire sans présomption; car il faut réellement en avoir pour essayer, non de décrire, mais d'esquisser les beautés de la nature; je parle de celles qui sont à elle, et les environs d'Edimbourg n'en offrent point d'autres.

John, qui savoit que j'étois *promeneur*, me menoit volontiers dans ces jolis *jardins à thé* qui se trouvent entre la vieille et la nouvelle ville; là, mon ame se dilatoit, et c'étoit avec le plus grand délice que, dans ces lieux, je prenois, pour ainsi dire, un *bain d'air.* Je savois gré à mes amis de cette complaisance, et, comme je les connoissois grands amateurs de concerts et de comédies, sitôt que j'avois respiré le parfum de quelques bosquets, je les ramenois à la comédie dont, par parenthèse, il y a une très-jolie salle à Edimbourg. Cette ville, excepté Londres et Balth, est celle de la Grande-Bretagne où l'on

passe le mieux son tems. Elle a tous les amusemens qu'une grande ville peut offrir, et quelques autres que nos capitales mêmes n'ont point ou ont très-difficilement, parce qu'il faut aller les chercher au loin, et y paroître *in fiochi.* A Edimbourg, tout est sous la main, les femmes y sont assez belles pour n'avoir pas besoin d'être parées, et la mise des hommes est encore plus simple qu'à Londres.

Le gouvernement civil d'Edimbourg est composé du *Lord-Prevot*, de quatre baillis, d'un doyen de chaque corporation et d'un trésorier général ; ces officiers sont choisis tous les ans parmi les citoyens qui forment le *Commun-Conseil*; cependant, chaque corporation se réserve le droit de nommer elle-même le doyen qui la représente. Ces corporations sont au nombre de quatorze, et ont à peu près les mêmes dénominations que celles de Londres.

Le *Lord-Prevot* est colonel de la garde de la ville, la milice la mieux tenue des isles britanniques est divisée en trois compagnies commandées par des capitaines tirés du corps de la bourgeoisie.

L'université d'Edimbourg, fondée en 1582, est une des plus célèbres des isles Britanniques

et des quatre qu'on compte en Ecosse, celle qui a le plus de professeurs; il y a 22 chaires; avant la réformation, celle de théologie étoit la première et la plus courue; sitôt que les hommes ont été éclairés, elle est devenue la dernière et la plus déserte. Celle de mathématique, depuis long-tems, est fameuse; on se souvient, sur-tout, qu'elle a été occupée par celui qui découvrit les logarithmes, *John-Rapier*, et par *Maclaurin*, l'ami et l'émule de Newton. On s'est fait un devoir depuis de leur donner, pour successeurs, des hommes qui, si ils n'égaloient pas ces grands maîtres, étoient au moins dignes de rappeller leurs leçons. L'illustre docteur *Simpson*, connue de toute l'Europe par ses élémens de géométrie, a honoré cette chaire, et elle avoit alors la vogue qu'elle eut lorsque Maclaurin la remplissoit. La chaire d'histoire a eu *Buchanan* que les Ecossois nommoient, avec enthousiasme, avant que l'Ecosse eût produit *Hume* plus élégant et plus philosophe que Buchanan, mais quelquefois moins véridique; la chaire d'astronomie avoit eu *Grégory* que *Flamstead* nommoit avec estime, et *Fergusson* qui fut l'émule de ce dernier, et le surpassa par la clarté de sa méthode.

Cette université, et les différentes sociétés littéraires qui sont en Ecosse, ont produit des hommes célèbres dans les sciences et les arts parmi lesquels on distingue, outre ceux que que je viens de nommer, 1°. Robert Barclay, l'apologiste des Quakers, qui fut leur S. Jérôme, mais eut plus de vertus, de philosophie et d'éloquence que Jérôme, qui avoit des prétentions au bel esprit et la morgue de ceux qti ont ces prétentions; d'ailleurs, Barclay n'injuria personne, et Jérôme mettoit les injures à la place des raisons; et, dans ce qu'il écrivit contre Ruffin et Viligance, avec lesquels ils différoit d'opinion, on a de la peine à reconnoître un saint anachorète qui prêche la charité, la première des vertus, la seule capable de rendre l'homme digne de l'éternel dont il se croît orgueilleusement l'image. 2°. *Sir George Makenzie*, qui a donné un traité sur les lois d'Ecosse et les antiquités que renferme cette contrée. 3°. L'évêque *Burnet*, que nous connoissons par un morceau d'histoire qui, avec quelques délails puériles, en renferme beaucoup de précieux (1). Les

---

(1) Ce morceau a pour titre; Histoire de mon tems, (The history of my own timer) elle commence au rétablissement de Charles II, et finit au règne de Guil-

anglois l'ont comparé à notre Bossuet dont il eut les vertus et non les talens ; ces deux hommes ne peuvent être raisonnablement comparés sous aucun rapport , si ce n'est qu'ils dénigroient , avec un égal acharnement , une égale partialité, les hommes qui ne pensoient pas comme eux ; Bossuet n'écrit pas dix lignes sans damner les protestans , et Burnet sans damner les papistes. Burnet, comme Fénélon , fut l'instituteur du fils de son roi ; il ne fit point de livre pour former son élève, mais il lui inspiroit le desir de connoître la vérité et le mépris pour le courtisan qui la déguise ou la calomnie. La mort moissonna son jeune élève lorsqu'il promettoit de répondre à ses lecons. 4°. *John Keill* qui se distingua dans les mathématiques et particulièrement dans l'astronomie, la seule science qui puisse donner à l'homme une idée de l'être suprême que nos théologiens connoissent si peu , et dont ils parlent tant et si mal. 5°. Le docteur *John Arbuthnot*, un des plus célèbres médecins qu'ait eu l'Angleterre, et qui écrivit sur la politique et les monnoies

---

laume III. On a reproché à l'auteur de la prolixité dans dans le style trop de crédulité dans les faits , et ce double reproche lui a été fait avec justice.

avec autant de justesse que sur la médecine. 6°. Le docteur *Francis Hutcheson* qui a publié un système de philosophie morale qui fait honneur à son cœur, et qu'on auroit du traduire dans toutes les langues; il ne l'est dans aucune. 7°. *Andrew Baxter*, métaphysicien profond et naturaliste renommé. 8°. Le docteur *Alexandre Monro*, auquel l'anatomie a tant d'obligation, et dont l'ouvrage, sur cette science, est aujourd'hui le rudiment de tous ceux qui veulent l'étudier avec fruit. etc. etc.

Si les Ecossois se sont distingués par leurs facultés intellectuelles, ils se sont fait remarquer encore par leur physique; il en est peu d'entre eux qui ait de l'embonpoint, et presque tous ont, avec une figure un peu allongée, une physionomie caractéristique où se peint une ame forte. Leur stature est petite, mais leur constitution est robuste et capable des plus rudes fatigues. On croit qu'ils doivent cette vigueur d'ame et de corps à l'ordre de succession etabli parmi eux; et c'est celui qui donne tout à l'aîné, en ne réservant pour les puinés qu'une légitime modique qui se réduit souvent à zéro. Ce partage de marâtre, qui fait horreur à la nature, et que la cupidité et l'orgueil ont suggéré aux hommes,

oblige les infortunés qui en sont les victimes à s'arracher de leurs foyers pour aller chercher fortune au loin. Malgré cette injustice, qui environne le berceau de l'écossois, il n'est point d'homme qui, plus que lui, chérisse le pays qui l'a vu naître. Cette disparité de fortune, parmi les enfans que le même sein a portés, se trouve aussi en Angleterre; mais, dans cette dernière contrée, les puînés, pour redresser le tort du législateur, ont bien d'autres ressources que les Ecossois qui habitent un pays qui est, presqu'également, privé des avantages de l'agriculture et de ceux du commerce.

Quelques voyageurs ont porté la population de l'Ecosse à 1,500,000 ames, quelques autres à deux millions; mais le calcul des uns et des autres n'est appuyé sur aucune probabilité, parce qu'effectivement, jamais le gouvernement n'a pris de mesure pour s'assurer de la population de cette contrée; insouciance qu'on doit lui reprocher, avec d'autant plus de raison, qu'il étoit facile de se procurer des renseignemens certains sur ce point, en exigeant, de chaque pasteur ou curé, une déclaration de la population de sa paroisse. Cependant, d'après les milices qu'a fourni

l'Ecosse dans la guerre de 1756, on peut en évaluer la population à 3,000,000 d'habitans, puisqu'elle a fourni, à l'époque dont je parle, plus de 600,000 hommes, et que, dans presque toute l'Europe, les hommes, qui sont en état de porter les armes, sont aux autres comme un est à cinq.

Les écossois, qui habitent les montagnes et qu'on appelle *Highlanders* pour les distinguer de ceux de la plaine, ont des mœurs beaucoup plus agrestes que ces derniers. Ils diffèrent un peu dans le dialecte, et presqu'entièrement dans le costume; mais le paysan de l'une et l'autre contrée, quoiqu'avec des idées très-bornées, sait, plus qu'aucun autre homme de l'Europe, se conformer à son état. Son esprit, dès l'enfance, est plié à une obéissance passive pour le chef du *Clan*, c'est ainsi qu'on appelle les cantons des tribus qui divisent l'Ecosse, sur-tout dans la partie des montagnes. Nous avons aussi remarqué dans nos différentes courses, que ces bonnes gens vivent contens dans les bornes de la plus rigide économie, et que la nature les récompense de leurs privations par une santé robuste et imperturbable. Ils forment rarement seuls quelqu'entreprise hardie; mais, lorsqu'ils agis-

sent de concert, ils mettent dans l'exécution, même des affaires les plus désespérées, autant de hardiesse que de sagacité; c'est dans ces occasions qu'ils observent le plus religieusement la fidélité qu'ils se sont jurée réciproquement; menaces ou tourmens, promesses ou espoir de la fortune la plus brillante, rien ne peut les porter à enfreindre les sermens qu'ils se sont faits. Leur conduite, lors de la descente en Ecosse du jeune prince Edouard, prouve avec quelle chaleur ce peuple sert le parti pour lequel il s'est déclaré; son dévouement est connue du gouvernement anglois et il est toujours traité en conséquence.

Les Ecossois ont conservé, plus qu'aucune autre nation de l'Europe, un saint respect pour la mémoire de leurs ancêtres, pour l'idiôme qu'ils parloient, et pour beaucoup d'usages qui leur étoient particuliers, mais qui n'ont rien qui révoltent les mœurs; ils ont même conservé plusieurs de leurs ragoûts, apprêtées autrefois d'une manière agreste qui n'avoit d'attraits que pour un appétit provoqué par le travail ou la fatigue; mais aujourd'hui, rendus plus délicats par le rafinement de la cuisine moderne, qui souvent flatte le palais de l'homme sensuel aux dépens de son estomac.

Les habitans des montagnes de l'Ecosse qui mènent une vie qui difère très-peu de celle des pasteurs dont parlent la fable, et les écrits qu'on attribue à Moyse, où l'on retrouve tous les emblêmes de la mythologie, ont eu, de tout tems, une passion décidée pour la poésie et le chant; leur pays a été le berceau des *Bardes*, espèce de musiciens qui parcouroient les bourgades en chantant les hauts faits des héros que l'Ecosse avoit vû naître. Tous les *Clans* aujourd'hui ont encore les leurs. Les prouesses de leurs aieux, les attraits de leurs belles, la passion qu'elles leur inspirent, les beautés de la nature, forment le sujet de leurs chansons dont les airs sont simples, ingénus et naïfs comme les paroles dont ils mesurent la cadence. On a essayé, de nos jours, de faire entendre sur la scène angloise ces airs qui n'étoient faits que pour être répétés par les échos des bois, et ils n'ont point réussi parce qu'ils parloient au cœur, et que l'art les a défigurés pour les faire parler à l'esprit. Les anglois en ont emprunté quelques-uns avec plus de succès pour leur musique militaire. J'en ai entendu plusieurs exécutés sur le fifre, et malgré le son aigu de cet instrument, mon oreille a été charmée et mon esprit exalté par

cette

cette mâle harmonie qui donne du ton et élève le courage des enfans de Mars. Quelques personnes ont avancé que le trop fameux Rizzio, dont j'ai fait mention en parlant de Marie Stuart, avoit réformé la musique écossoise et lui avoit donné un caractère tout autre que celui qu'elle avoit recu des anciens *Bardes*. Pour refuter cette assertion, il ne faut que prêter l'oreille aux airs écossois qu'on entend dans les temples et dans les sociétés, et l'on reconnoîtra, à leur caractère original, qu'ils n'ont été altérés par aucun acte étranger.

J'ai observé que, dans les festins, les écossois apportoient plus de gaité que les anglois; parmi le peuple, cette gaité est celle de nos guinguettes, et, dans la bonne compagnie, c'est une hilarité qui est soutenue par la saillie et l'épigramme; mais il faut, pour qu'on s'apperçoive de cette nuance dans la société, il faut, dis-je, que les bols de *punch* ne s'en mêlent point, car alors tout devient guinguette et chez l'artisan et chez le lord.

Les noces dans ce pays, parmi les gens du peuple, sont une espèce de pique-nique; festin, bal et rafraîchissements, tout est aux dépens des convives qu'on tâche de rendre nombreux afin qu'il en coûte moins; ce n'est

pas à tant par tête que se règle l'échot, chacun paye selon ses moyens et le dégré d'affection qu'il a pour les jeunes époux; quelquefois même les convives s'arrangent entre eux pour former une dot à l'épousée lorsqu'elle a peu de fortune et beaucoup de mérite. Cet usage fait honneur à l'humanité et doit resserrer les liens de la société dans cette contrée où l'on est très-hospitalier.

Dans les funérailles l'appareil est tout *sentimental*, point de cérémonies somptuaires comme à Londres et dans la majeure partie des villes de l'Angleterre. Là, lorsqu'un homme est mort, une espèce d'huissier parcourt la ville, et s'arrête dans toutes les places; il fait d'abord entendre une grosse sonnette, qu'il porte, et à laquelle il sait donner un son lugubre qui imite le cri aigu qui seroit l'accent de la douleur; il annonce ensuite d'un ton de voix glapissante qu'un *tel est mort*, *que c'est un frère sorti de terre qu'on va rendre à la terre*, *qu'il invite tous ses concitoyens à venir l'en couvrir;* il indique ensuite l'heure précise où se fera l'inhumation; chacun se fait un devoir d'y accourir dans le plus g and recueillement; le mort est porté par ceux qui ont été ses plus intimes amis, et il est

déposé dans la tombe sans aucune cérémonie, sans qu'on adresse pour lui aucune prière à l'éternel, qui ne juge pas les hommes sur l'intercession des autres hommes, mais sur leurs propres actions. Un des parents du défunt remercie, par un compliment très-court, ceux qui ont assisté au convoi, et chacun se sépare.

La danse est en Ecosse l'amusement favori pour les hommes et pour les femmes; mais elle est sans aucune espèce d'amusements, et le danseur n'y fait briller qu'une agilité de sauteur; j'ai observé cependant qu'il cadence ses pas avec la précision et la justesse de nos danseurs de théâtre. Un divertissement particulier et favori des hommes dans la belle saison est le *Goff*, qui demande dans le joueur autant d'adresse que de force. On le joue avec une espèce de maillet fait en crosse et une boule très-petite et très-dure; la partie de la crosse, avec laquelle on frappe la boule, est garnie de plomb pour lui donner plus de coup. On joue en pleine campagne en convenant d'un but, et celui qui y fait parvenir sa boule en moins de coups gagne la partie. Le *Goff* ressemble absolument au jeu de mail pour lequel les anglois étoient passionnés il y a une quarantaine d'années. Les Ecossois

ont encore le *Curling*, espèce de divertissement que je n'ai trouvé qu'en Ecosse, et qui sûrement a pris son nom de la nature même du jeu qui consiste à lancer, sur la glace, un large palet de pierre du poids de plusieurs quintaux; et celui qui le fait glisser à la plus grande distance gagne la partie. Dans tous les autres jeux d'exercice, qui sont communs dans les trois royaumes, les Ecossois se distinguent par leur adresse comme les Irlandois par leur agilité.

Ce qui m'a le plus frappé chez les Ecossois, c'est le *costume* et sur-tout celui des montagnards. Ils portent sur la chemise une espèce de sarrau d'une étoffe plus ou moins fine que dans le pays on appelle *Tartan*. Elle est bariolée ou croisée d'une manière très-désagréable : ce sarrau a quelquefois dix aulnes de large, mais toujours plus de six ; on le retrousse sur les épaules comme les anciens romains faisoient de leurs *toges*. Souvent les Ecossois tournent cette étoffe autour de leur corps et l'attachent vers le milieu avec une ceinture de cuir, de manière qu'ils sont enveloppés du haut en bas, et la partie inférieure du sarrau forme une espèce de jupe qui leur tient lieu de culottes. Dans la montagne on

appelle cette sorte d'habillement *Phelig*, et dans le pays-plat *Kilt*, deux mots que les érudits du pays m'ont soutenu être d'origine celtique ainsi que l'idiôme entier des Ecossois. Souvent les montagnards, et cela dans l'été, n'ont que ce qu'ils appellent le *Philibeg*, qui est une simple jupe de *Tartan*, qu'ils assujétissent avec leur ceinture. Leurs bas sont aussi de *Tartan* et assujétis au dessous du genou avec des jarretières à franges, ou de simple *Tartan*. Leurs souliers sont carrés et très découverts; le bas peuple a pour chaussure un cuir simple qui n'a reçu d'autre préparation que d'avoir été séché; il se couvre la tête d'un feutre grossier, mais qui est toujours de couleur bleue; riches ou pauvres attachent ordinairement à leur ceinture leurs couteaux, un poignard qu'ils appellent *Dirck*, et une paire de pistolets qui sont souvent d'un travail curieux; les pauvres n'ont qu'un pistolet; l'usage du coutelas ou sabre court, qui fait toujours une partie de l'armement du montagnard paroit ne pas remonter plus haut que le règne de Jacques III qui appella en Ecosse Andrés Ferrara, artiste espagnol, qui inventa cette arme. Les chefs des montagnards portent toujours sur le devant de leur ceinture une longue

bourse de cuir garnie en filagramme d'argent, et cette bourse est un des principaux ornemens de leur costume.

L'habillement des femmes dans les montagnes consiste en une jupe et un juste au corps à manches étroites, non garnies pour les pauvres, et garnies avec beaucoup d'art parmi les riches. Par dessus le juste au corps, les femmes de la campagne et du bas peuple portent une robe large fermée par en bas et assujétie par une boucle d'une forme particulière qui est ordinairement du plus bel acier qui soit en Angleterre; leur coëffure, qui est presque toujours de toile très-fine ou de mousseline, reçoit différentes formes toutes agréables, et prouve que le desir de plaire inspire à toutes les belles la manière de s'arranger qui leur sied le mieux. Les ladies d'Ecosse et les femmes qui se mettent comme elles, parce qu'elles en ont le moyen ou l'orgueil, dédaignent la robe de la simple paysanne qui souvent la pare beaucoup mieux que l'énorme draperie qu'ont adopté les dames de ce pays, qui, cependant, mettent un art infini et beaucoup de graces à plisser les longues robes qu'elles portent; je croyois voir dans cet ajustement des ladies, ces femmes

grecques, dont les peintres nous ont retracé le costume.

Soit pour les hommes soit pour les femmes, il en est beaucoup qui ont abandonné le costume de leur pays pour se vêtir à l'angloise, et cela, sur-tout dans les pays méridionaux qui avoisinent davantage l'Angleterre.



CHAPITRE II.

Des Dogmes religieux des Ecossois. — Des Culdées, espèce de Moines. — Le Culte romain introduit en Ecosse. —Jean Wiclef y propose la réformation.—Elle est adoptée par les Ecossois. — John Knox en est l'apôtre. — Observation anecdotique. —Détails sur l'Eglise Ecossoise. — Régime des Presbytériens. — *Du systême religieux des Presbytériens. — Observations sur la Constitution politique de l'Ecosse. — Sur son Commerce. — Ses pêcheries. — Ses Manufactures. — Ses Mines et son Agriculture.*

Les opinions religieuses des Ecossois se ressentent de la constitution robuste de leur physique ; jamais ils n'ont été soumis en esclaves à l'évêque de Rome qui damne sans pitié l'homme vertueux, quoiqu'il respecte et observe les engagemens sacrés qui le lient à la société, s'il ne fléchit point le genou devant le triple diadême dont ce *monarque-dieu* orne son front.

Les chroniques les plus anciennes de l'Ecosse

conviennent généralement entre elles que les dogmes des chrétiens furent apportés en Ecosse par quelques disciples de l'apôtre S. Jean qui s'y étoient refugiés pour échapper à la prétendue persécution de Domitien ; cependant, le culte du Christ ne fut professé publiquement dans cette contrée, que vers le commencement du troisième siècle, et sous le règne de Donald I qui, à l'exemple de son épouse, reçut solemnellement le baptême, lui et toute sa cour. J'ai toujours observé que quand on convertissoit un roi, on convertissoit d'abord sa femme, et que cette double conversion amenoit celle des courtisans. Dans le portrait philosophique des hommes, on ne doit pas oublier d'y placer cette observation. Sous le règne d'Aurélien et sous celui de Dioclétien, le nombre des chrétiens s'augmenta en Ecosse par les émigrations des peuples des contrées méridionales qui fuyoient les persécutions suscitées sous le régne de ces princes ; et bientôt la religion chrétienne fut la religion dominante de l'Ecosse dont les chefs furent des moines, connus dans le pays, sous le nom de *Culdées*, conservant parmi eux les rits et usages de la primitive église, et n'ayant aucune hyérarchie qui distinguât leurs supérieurs.

Il est à remarquer que ces *Culdées*, tout moines qu'ils étoient, ne soumirent point leur église au pape, et que le christianisme se propagea en Ecosse avec cette simplicité de culte qu'avoient adopté et suivi les premiers chrétiens ; elle se maintint ainsi jusqu'à l'arrivée du diacre Pallade que Célestin I ordonna évêque des Ecossois, qui ne lui en demandoient point. L'installation de ce prêtre romain eut lieu dans le commencement du cinquième siècle, et Pallade eut l'avantage d'être le prédécesseur du fameux S. Patrice dont il est tant parlé dans la légende des Irlandois. Ces envoyés de Rome introduisirent en Ecosse les dogmes, rits et cérémonies de l'église romaine, et bientôt les préjugés qui en dérivent enveloppèrent ce malheureux pays des ténèbres épaisses qui couvrirent l'Europe pendant tant de siècles, et la livrèrent à la cupidité des moines ; cependant, le joug qui pesoit sur l'Ecosse étoit bien léger en comparaison de celui sous lequel étoit courbée la majorité des autres peuples ; et les *Culdées*, malgré Germain, Pallade et Patrice conservèrent leur constitution primitive et leur haine pour Rome. Les papes, qui ne leur pardonnoient point cet esprit d'indépendance, intriguèrent auprès

des monarques Ecossois, pour obtenir la suppression de ces moines, qui effectivement furent supprimés vers le quatorzième siècle, sous le règne de Robert de Bruce qui avoit besoin du pape pour se soutenir contre Edouard II, qu'il vainquit dans la fameuse bataille de *Bannokburn*, et qui a fait placer ce même Robert au rang des plus grands capitaines.

Pour avoir fait disparoître de l'Ecosse les *Culdées*, Rome n'en acquit pas plus de crédit; parce qu'à l'époque de la destruction de ces moines, parut, dans la Grande-Bretagne, Jean *Wiclef*, théologien, qui osa faire usage de sa raison dans la dispute, et y eut d'autant plus d'avantage, que la nature l'avoit doué d'une imagination vive et forte à laquelle il joignoit des manières douces et engageantes, et de ce ton de persuasion qui soumettoit sans contrainte tous les esprits à sa manière de penser. Il soutenoit, avec tous les physiciens et la raison, qu'un même corps ne peut être à la fois tout entier en cent mille endroits, que ce dogme monstrueux étoit plus capable de détruire le christianisme, que de lui donner du relief. Il s'élevoit aussi contre la confession introduite dans l'Occident, contre les indulgences qui en étoient une suite, et qu'on

prostituoit; contre la hiérarchie des ministres du culte, comme opposée à la discipline de la primitive église. Cet honnête prêtre, qui avoit aumoins sur les autres l'avantage de la sincérité, fut le précurseur de la réformation que ses disciples Jean Huss et Jérôme de Prague ont hâté, et à laquelle Luther et Calvin ont enfin mis la dernière main. Cependant, quoique les esprits éclairés reconnussent aisément, dans la doctrine des réformateurs, des vérités que la subtilité des théologiens romains ne pouvoient atténuer, il faut avouer que le coup qui devoit abattre le papisme en Angleterre, étoit réservé au règne de Henri VIII. Cette révolution lumineuse fut, pour cette contrée, le réveil des sciences et des beaux arts qui, mis en comparaison avec les préjugés de Rome et la vie scandaleuse du clergé attaché à cette église, fit ouvrir les yeux aux Ecossois qui embrassèrent les opinions des réformateurs. Ce changement eut lieu sous le règne de Jacques V, et ces opinions firent les plus grands progrès sous celui de sa fille Marie; enfin, le système religieux, adopté et prêché par Calvin, devint la religion des Ecossois, par les soins et les prédications de John Knox qui, parmi les

Calvinistes, est regardé comme l'apôtre de l'Ecosse. A peine le culte catholique eut-il été aboli dans ce pays, que Knox, et ceux qui l'avoient aidé dans ses travaux apostoliques, s'imaginèrent qu'on alloit les mettre en possession des biens du clergé romain, parce que la cupidité des prêtres est la même, quelque culte qu'ils professent. Leur espoir fut trompé par les grands du royaume, qui se partagèrent entr'eux ces biens, et ne laissèrent aux nouveaux ministres qu'une très-petite fortune et toute l'autorité spirituelle, c'est-à-dire, le soin de propager le dogme et la discipline des églises; mais ces moyens suffirent au clergé presbytériens pour acquérir du crédit, et avec du crédit des richesses; car il n'est point de cure aujourd'hui en Ecosse au dessous de 60 livres sterling, c'est-à-dire de près de 1500 de nos livres, et il en est beaucoup au dessus de 200 liv. sterling (4800 l.) cependant, ce clergé n'est pas content et desire encore; je ne m'en étonne point, parce que l'histoire des nations m'apprend que l'esprit de cupidité fut toujours celui des prêtres, soit qu'ils offrent leur encens à Jupiter, à Jéhovah, à Brama, à Fohi, au Lama, à Allah, au Christ, etc. etc.

Sans entrer dans de grands détails sur le dogme et le régime économique de l'église écossoise, je remarquerai que le premier principe de discipline de cette église est une parfaite égalité de pouvoir, parmi les membres qui la composent, et que, pour le dogme, elle suit celui qui est adopté par l'église de Genève avec laquelle elle partage très-cordialement la haine que toutes les églises protestantes ont pour le papisme.

L'autorité ecclésiastique de cette église qui a été réduite très-sagement par le gouvernement à ce qui est purement spirituel, est confiée à une assemblée générale composée des différens commissaires, députés par les *Presbytéries* des villes, bourgs et villages du royaume; ces députés sont la plupart des laïcs revêtus du titre d'*anciens*, ils sont les administrateurs des *presbytéries*, et l'on appelle *Presbytérie* une espèce de consistoire ou assemblée de ministres établie dans chaque district pour la discipline des églises, de manière qu'une *presbytérie*, composée de douze ministres, envoie à l'assemblée générale deux ministres et un ancien; si le nombre de ses ministres est entre douze et dix-huit, elle en députe trois et un ancien; s'il est entre dix-huit et vingt quatre, elle

députe quatre ministres et deux anciens, et au dessus de vingt-quatre, elle envoie cinq ministres et deux anciens, et il n'est point de *presbytérie* qui ait plus de trente ministres. Outre ces députés, chaque ville envoie un ancien, et la capitale est la seule qui en envoie deux. Ces *anciens*, qui dans le pays, prennent le titre de *Ruling-Elder*, sont toujours des gens de la première qualité; j'aimerois mieux qu'ils fussent du premier mérite, ce qui arrive souvent en Ecosse où l'éducation des personnes qualifiées est excellente. Chaque université envoie à l'assemblée générale un commissaire qu'elle tire de son propre corps, et qui est élu tous les ans six semaines avant l'ouverture de l'assemblée.

Elle a lieu une fois par an, le roi la préside par un commissaire qui est toujours un Lord; mais qui n'a point voix délibérative; sa présidence est purement honorifique. La confusion se met presque toujours dans cette assemblée, parce que le grand nombre des membres qui la composent la rendent tumultueuse, inconvénient auquel souvent ne peuvent remédier les talens et les poumons du *modérateur* qui est à cette assemblée ce que l'*orateur* est aux différentes chambres du par-

lement d'Angleterre. On porte à cette assemblée les appels des jugemens des différens synodes et elle prononce en dernier ressort ; mais l'objet des causes dont elle connoit doit être purement spirituel , autrement les tribunaux civils inter-viendroient et attribueroient les causes à leur juridiction. Cette jurisprudence ne sauroit être trop rigoureuse , car il n'est pas de juridiction qui ait plus de disposition à empiéter sur celles des autres que l'ecclésiastique. C'est l'histoire de l'Europe qui me révèle cette vérité.

Il y a un pouvoir intermédiaire entre l'assemblée générale et les *Presbytéries*, ce sont les synodes provinciaux, qui se composent des presbytéries d'une province ; il y en a quinze en Ecosse et soixante neuf *Presbytéries* composées chacune des paroisses qui leur sont contigues. Une *Presbytérie* s'assemble dans le chef-lieu du district et n'a pas de juridiction au - delà de ce district ; ce dont elle s'occupe principalement dans ses séances, qui ont lieu toutes les fois que la majorité des ministres le requiert, est l'ordination des candidats qui prétendent aux bénéfices , et qui se fait avec beaucoup de solemnité. Le collateur du bénéfice a six mois pour nommer , à compter du jour de la vacance ; ce terme expiré , c'est la *Presbytérie* qui

qui acquiert le droit de nommer si l'endroit, où se trouve le bénéfice, n'est pas de juridiction royale.

Je finirai cet article en observant que le système religieux des presbytériens, aujourd'hui la religion dominante de l'Ecosse, n'est pas exempt de reproches; qu'autrefois les Presbytériens joignoient à l'absurde rigorisme des calvinistes outrés, l'intolérance des catholiques inconsidérés, qui damnoient et damnent encore ceux qui ne pensent pas comme eux, sans réfléchir que cette intolérance est un outrage à la divinité, à l'être suprême qui est le père commun des hommes quelles que soient leurs opinions, que c'est sur leurs actions qu'il les jugera, et non sur les différens dogmes qu'on leur a prêchés. L'étude, l'éducation, la philosophie ont adouci les mœurs et la façon de penser des modernes presbytériens, et les écrits, les sermons de leurs théologiens sont aujourd'hui remplis de modération; ils prêchent aux hommes les devoirs de la société et les égards qu'ils se doivent entr'eux, et les hommes n'ont pas besoin d'autres documens. Dans le plat-pays, il est encore qnelques fanatiques, mais c'est la minorité.

L'*Episcopatie*, c'est-à dire la religion angli-

cane, a été quelque tems la religion dominante de l'Ecosse; alors dans ce royaume on comptoit deux archevêques, celui de *Glasgow* et celui de S. *Andrews*, douze évêques dont les principaux étoient ceux d'Edimbourg, d'Aberdeen et de Ross; aujourd'hui, ce système religieux n'a que quelques partisans dans la partie méridionale de l'Ecosse; les catholiques aucontraire se sont conservés en grand nombre au nord de ce pays et dans les isles. Il y a aussi en Ecosse quelques Quakers, et quelques méthodistes; mais toutes ces différentes communions vivent en paix comme en Angleterre, et l'espoir de controverse y est un ridicule qu'on n'aime pas plus à se donner à Edimbourg qu'à Londres.

J'ai eu peu d'observations à faire sur la constitution politique de l'Ecosse, parce que ce royaume est identifié à celui d'Angleterre par le traité d'union qui eut lieu entre les Anglois et les Ecossois, le 22 juillet 1706. Quelques Ecossois ont soutenu et soutiennent qu'ils ont perdu à cette union, parce que les grands qui dépensoient leurs revenus dans leurs terres ou du moins à Edimbourg, vont le dépenser loin de leur pays; ils croyent n'être pas aussi libres par la constitution

angloise que par la leur, mais ce sont seulement les grands qui ont cette opinion, parce que l'ancienne constitution écossoise étant aristocratique, mettoit toute l'autorité entre leurs mains; ils composoient seuls le parlement qui pouvoit tout, il désignoit lui-même le tems de ses assemblées et s'ajournoit à son gré, ses comités avoient l'administration de toutes les branches du gouvernement, ordonnoient l'emploi des finances et s'en faisoient rendre compte. Ils avoient le droit de faire grace ou de commuer les peines, ils ordonnoient la levée des troupes, nommoient les généraux, les ambassadeurs, les juges qui devoient présider les cours de justice et les membres du conseil-privé; ils annexoient ou aliénoient les revenus de la couronne, et augmentoient et restraignoient, à leur gré, la liste civile de leur roi; d'où il résulte que ce monarque, qui étoit un être entièrement passif, étoit un fantôme sur le trône, il n'avoit point voix négative dans le parlement; il ne pouvoit déclarer la guerre ou faire la paix, ni se mêler d'aucune affaire de quelqu'importance sans l'avis ou l'approbation du parlement. C'est une question si cette constitution, plutôt aristocratique que monarchique, pouvoit faire le

bien du peuple, et s'il n'avoit pas deux cents tyrans au lieu de n'en avoir qu'un seul. J'ouvre l'histoire, et je trouve le probléme résolu, parce que je vois que Venise, Gènes et Berne ont appris à l'Europe à apprécier le gouvernement aristocratique; quand les faits parlent, toute observation ultérieure est oiseuse.

Les cours de justice qui sont particulieres à l'Ecosse, et tiennent de son ancienne constitution, sont: 1°. La haute cour ou la *cour de session*; elle est présidée par un grand-juge et cinq autres juges qui prennent le titre de *Lord de session.* 2°. Le collége de justice qui fut institué par Jacques V, et connoit en dernier ressort de toutes les causes en matière civile; il a, pour juger, un président et quatorze membres nommés par le roi, mais qui n'ont point de salaire. Cette place de juge du collége de justice d'Edimbourg, est la plus honorable qu'un Ecossois puisse remplir, et elle l'est en effet par la majesté des fonctions de ces magistrats; car je ne trouve rien de plus auguste que l'homme qui siège gratuitement à un tribunal, pour reconcilier ses concitoyens, ou redresser les torts que la cupidité ou l'ignorance peuvent leur avoir causés.

Outre ces deux grandes cours, l'Ecosse a conservé, par un des articles de l'*union*, une cour d'Echiquier qui ressemble absolument à celle de Londres en pouvoir, autorité, privilége et juridiction. Elle a aussi une cour d'amirauté qui, sous le règne de Charles II, fut déclarée cour suprême par un acte du parlement. Cependant, la place de Lord-amiral d'Ecosse n'est qu'un vain titre, qui n'a de réel pour celui qui en est revêtu, qu'un traitement de 24,000 livres de rente, ce qui le console de son inactivité. La jurisprudence et les coutumes sont absolument les mêmes dans les deux royaumes.

Je terminerai ces observations par celles que j'ai été à portée de faire dans mes différentes courses sur le commerce que font les Ecossois, sur la qualité de leur sol, et sur le produit que l'industrie et les sueurs des agriculteurs en savent tirer.

Le commerce est presque nul dans les montagnes, et se réduit à peu de chose dans quelques cantons du plat-pays; il est assez florissant à Glasgow et à Edimbourg; mais beaucoup plus dans la première ville que dans la seconde. En général, dans toutes les parties de l'Ecosse, même dans celles où il y a aujour-

d'hui beaucoup d'activité, le commerce languissoit et étoit privé des ressources de l'industrie avant le ministère du célèbre M. *Pelham* qui porta dans ce pays les secours et les encouragemens qu'on peut procurer à une contrée livrée au régime de la féodalité, qui a produit tous les maux qui ont successivement affligé l'Europe, et l'ont livrée à l'ignorance pendant une longue série de siècles. *Pitt*, qui mourut comte de *Chatam* et eut dû mourir Pitt, parce qu'il en étoit digne, suivit le plan du juge *Pelham*, fit l'éloge des Ecossois dans la chambre des communes, et démontra que la Grande-Bretagne leur avoit les plus grandes obligations. Le parlement embrassa le plan de Pitt, et les établissemens, les manufactures de l'Ecosse, qui s'élevoient ou étoient encore dans l'enfance, furent protégés, secourus et alimentés.

Ce sont sur-tout les pêcheries de l'Ecosse qui ont mérité l'attention du gouvernement, d'abord par leur importance, et des raisons politiques l'ont porté à les vivifier et à les maintenir ensuite dans l'état d'activité où elles sont aujourd'hui. Non seulement elles ne se bornent point aux côtes de l'Ecosse et des isles qui en dépendent; mais encore elles

s'étendent jusqu'au Spitzberg, où les Ecossois font la pêche de la baleine avec le plus grand succès et beaucoup plus de convenances que les autres nations, parce qu'ils sont plus à portée et qu'il est plusieurs isles, dans leur pays, qui ont l'âpreté du climat du Spitzberz. Le gouvernement anglois, pour encourager cette pêche, accorde, à chaque pêcheur, lors de son retour, une prime de 40 schellings par tonne. Cette pêcherie et celles qui ont lieu sur les côtes, sont réellement pour les Ecossois une source inépuisable de richesses beaucoup plus précieuses, sans doute, que les mines du Pérou et du Potosi, qui n'en procurent que de factices, lesquelles diminuent de prix en devenant plus abondantes ; d'ailleurs, ces mines s'épuiseront un jour, si elles ne le sont pas déjà, et l'océan produira toujours des baleines, des morues, des thons et du hareng. L'Ecossois non-seulement pêche avec adresse et long-tems, mais encore prépare le poisson, de manière que, dans les Colonies de l'Amérique, on le préfère à celui de Terre-Neuve.

Le principal rendez-vous des pêcheurs pour la pêche du gros hareng est *Campbeltown*, le port le plus commode l'Argyleshire, il fait face au nord de l'Irlande qui fournit beaucoup

de pêcheurs ainsi que les côtes du nord-ouest de l'Angleterre ; il se trouve quelquefois dans ce port jusqu'à 300 bâtimens qui partent ensemble vers le douze de septembre, pour être de retour dans leurs différens ports vers le milieu de janvier.

Il est des Ecossois qui soutiennent que le bénéficé que leur pays retire des différentes manufactures qui y sont établies, peut égaler celui des pêcheries, et ils citent les forges de fer de *Carron* dans le Sterlingshire ; mais ceux qui, sans prévention, se mettent à portée de juger des choses, ne sont point de cette opinion, et pensent que ni leurs manufac-factures de toiles qui rivalisent celles de l'Irlande, ni celles de fil qui les surpassent, et sont les plus florissantes de l'Ecosse, ne peuvent entrer en aucune comparaison avec le produit des pêcheries. Les Ecossois ont des manufactures de draps, de velours et de pannes ; cependant, ces établissemens n'ont point encore acquis la perfection dont ils sont susceptibles, et il faut en dire autant de leurs rafineries, de leurs verreries, de leurs fabriques de fayence et de papiers ; mais ils réussissent parfaitement dans les ouvrages de menuiserie et d'ébénistrie, cette partie indus-

trielle deviendra chez eux une branche de commerce très-conséquente.

Il en est une autre qui le deviendra bien davantage, si le gouvernement l'encourage, c'est l'exploitation des mines ; car il est certain que les montagnes d'Ecosse en renferment beaucoup et de precieuses, et de celles pour lesquelles la cupidité de l'homme entreprend tout; on sent que je veux parler des mines d'or, les faits prouvent qu'autrefois aumoins l'Ecosse en renfermoit plusieurs qui fournissoient pour la monnoie une très-grande quantité de matière ; celles de *Crawford-moor* étoient de ce nombre ; Jacques V, et avant lui son père, avoient appellé d'Allemagne des mineurs entendus, avec lesquels ils firent un marché pour l'exploitation de cette mine ; le cuivre devoit appartenir aux entrepreneurs en payant au roi un droit de 25 pour cent ; mais les matières d'or que l'on tiroit du Minerai, étoient toutes pour le monarque ; et ces deux princes firent de si grands profits, que, quand Jacques V épousa une fille de François Ier., Madelaine de France, on servit aux convives, à l'instant du dessert, plusieurs grands plats remplis de monnoies d'or ; Jacques et son épouse invitèrent tous les courtisans à

en remplir leurs poches ; on s'imagine facilement qu'ils se rendirent à cette invitation, parce qu'il n'est point d'hommes qui soient aussi avides d'or que les gens de cour, parce que personne n'a plus de besoins factices, et que l'or les satisfait tous. Cet appareil de servir de l'or au dessert a été pratiqué longtems en Espagne par les grands de ce pays dans les fêtes de gala ; quelques-uns le pratiquent encore, lorsqu'ils donnent un repas pour célébrer la naissance de leur premier fils ; c'est les mortifier d'une manière sensible, que de refuser de se charger les poches des quadruples et des piastres qui couvrent la table : mais l'homme de bon sens, le philosophe, ne leur sait point gré de cette profusion, parce que c'est l'orgueil et non l'esprit de libéralité et de bienfaisance qui la suggère.

Les guerres civiles qui éclatèrent sous le règne de Marie Stuard, fille de ce même Jacques V dont je viens de parler, la minorité du petit-fils de ce prince qui fut plus orageuse encore, forcèrent les mineurs de *Crawford-moor* à abandonner leurs travaux, qui depuis n'ont point été repris, soit que le gouvernement jugea cette exploitation peu lucrative, soit que le profit que lui donnoit le commerce des mers la lui fit dédaigner.

Il n'en a pas été de même des mines de plomb que plusieurs riches particuliers d'Ecosse exploitent encore aujourd'hui avec un gain considérable. On nous soutint à Edimbourg que ces mines produisoient aussi beaucoup d'argent, et que, dans le Minerai, ce métal étoit au plomb comme un est à sept. Nous avons vérifié sur les lieux cette assertion, et nous avons vu que ce n'étoit qu'un oui dire. La réalité est, d'après le dire des ouvriers, que cette proportion de l'argent au plomb, dans le Minerai, est d'un à vingt-sept, cequi est cause qu'on en néglige le départ. On a aussi trouvé quelques mines de cuivre près d'Edimbourg, mais comme leur exploitation a donné plus de travail que de profit, elles n'ont jamais été en grande activité.

Quelque considérable que soit en Ecosse le produit des mines, il ne peut entrer en comparaison avec celui que la majeure partie des provinces de cette contrée tire de celui du charbon de terre qui y est abondant et d'une excellente qualité; aussi forme-t-il, sur-tout dans les provinces méridionales, une branche de commerce plus conséquente qu'aucune autre. On y trouve aussi de superbes carrières et beaucoup de pierres à chaux, cequi

fait qu'à Edimbourg, à Glascow, et dans presque toutes les villes de l'Ecosse, les maisons des particuliers y ont la plus grande apparence et sont en belles pierres de taille. On trouva aussi, dans différentes parties de l'Ecosse, du crystal de roche et beaucoup de pierres ou cailloux transparents qui ne sont pas sans mérite; le Lanerk-shire fournit le lapis, et le Bamff-shire les mines d'alun.

Le règne végétal, qui n'est florissant que par le produit des sueurs du cultivateur, n'approche pas en Ecosse de cet état de vie qu'il a en Angleterre. Les Ecossois s'en prennent à l'aspérité du climat, pour se disculper de l'indolence dont les accusent les Anglois; on dit que ce reproche est fondé sur tout pour les gens de la montagne. Des agriculteurs d'Edimbourg et de Glasgow, qui sont de l'avis des Anglois, soutiennent en effet que dans plusieurs parties de l'Ecosse, il ne manque que de la bonne volonté et l'amour du travail qui la fait naître, qu'il est une infinité de terres qu'on pourroit rendre aussi fertiles que celles de l'Angleterre, et ils nous donnoient, pour preuve de ce qu'ils avançoient, une infinité de cantons qui, dans le plat-pays, avoient été longtems sans récompenser le

paysan de ses travaux qui, aujourd'hui cultivés par des bras plus laborieux, et avec plus d'intelligence, rapportent plus qu'aucune bonne terre de l'Angleterre; aussi quel contraste offrent les fermiers de ces cantons avec ceux de la majeure partie de l'Ecosse où, dans une ferme, les deux tiers des terres sont en friche et le reste mal-cultivé, et ne l'est que parce qu'il faut se procurer l'étroit nécessaire. Dans ces pays infortunés, le bétail est petit et hâve, et l'homme ressemble à son bétail, sa maison est une chaumière misérable au-delà de toute expression, et tout ce qui l'entoure présente le tableau de la plus déplorable indigence; tandis que le fermier des cantons où l'agriculture est en honneur porte sur son front la gaîté, qu'il a de l'embonpoint et de la vigueur, qu'il est bien vêtu, bien logé, que sa maison, ses troupeaux, sa basse cour, annoncent l'opulence et la meilleure tenue. C'est dans tout le pays qu'arrose le *Forth*, qu'on appelle aussi le *Lothian*, que se trouvent ces fermiers. Ils se trouvent aussi dans les environs de Glasgow, parce que les négocians de cette ville, qui sont l'ame et la vie du commerce qui se fait en Ecosse, joignent les soins de l'agriculture à ceux de

l'industrie ; aussi, dans ce pays, tout est-il en valeur jusqu'à la cime des rochers et aux bords des marais et des étangs. Si je me fixois en Ecosse, ce seroit dans cette contrée, qui est toute vie, quand, dans les autres, tout est presque mort.

CHAPITRE III.

Environs d'Edimbourg.—Glasgow.—Détails sur cette ville.—Son Université.—Ses belles Imprimeries.—S. Andrews.—Route de cet endroit à Aberdeen. — Dundée. — Aberbrotick. — Montross. — L'organiste de Montross.—Précis de ses aventures.--Aberdeen.—Se divise en deux villes.—Son Université. — King's - collége. — Boëthins. Voyage par mer aux isles qui dépendent de l'Ecosse.—Cromatie.— Dornoch.—Détroit de Pentland. — Isles dc Shetland. —Celles des Orcades. - Observation sur ces Isles. —Langue Erse. —*Ruines de Papa-Westra.*

Aprés avoir parcouru les environs d'Edimbourg où l'on trouve plusieurs sites très-pittoresques, tels que *Bucclengh's house* à Dalkeith, joli village situé sur les rives de l'Esk; le palais du marquis de Lothian à *Neubottle* et *Hopton-house*, ainsi nommée du comte de Hopton qui en est le propriétaire, nous nous préparâmes à partir pour Glascow. La veille de notre départ, nous dinâmes à Leith,

gros bourg qui est aussi sur l'Esk et qui, quoiqu'à deux milles d'Edimbourg, peut en être regardé comme un faubourg, en ce qu'il est sous la juridiction des officiers municipaux de cette capitale. Cet endroit n'a de remarquable que quelques maisons de campagne très-bien décorées, et une espèce de château qui est devenu célèbre par une belle défense des François contre les Anglois, qui étoient venus attaquer Marie de Guise. Ce château fut réparé, et rendu capable d'une défense sérieuse, par Cromwel, qui sut si bien tirer parti de toutes les places dont son parti s'étoit rendu maître.

Glasgow, où le frère de madame Bolton voulut absolument nous accompagner, et où il nous mit bientôt en pays de connoissance, est le chef-lieu du Lanerkshire, et éloigné d'Edimbourg de quarante-quatre milles; nous traversâmes, pour nous y rendre, une campagne fertile, ou plutôt fertilisée par ceux qui l'habitent, parce qu'ils ont autant d'amour pour le travail, que le reste des Ecossois en a d'éloignement. Cette ville est, par sa population, son commerce et ses richesses, la seconde de l'Ecosse, et, par sa position, la première de la Grande-Bretagne, et peut-être

de toute

de toute l'Europe, en ce qu'elle est assise sur le penchant d'un superbe coteau que la *Clyde* baigne en serpentant, et qu'elle ne paroit abandonner qu'à regret. La plaine qui est de l'autre côté de la rivière, paroit une vaste arène dont Glascow est l'amphithéatre; vu de loin, elle en a la dimension et le contour circulaire; si, avant d'entrer dans la ville, l'œil a été satisfait de la perspective qu'elle lui a offerte, il l'est encore davantage lorsqu'il a pénétré dans l'enceinte de cette cité qui, dans toutes ses parties, joint l'élégance à la régularité. Les rues qui se croisent à angles droits, sont larges et toutes tirées au cordeau; je les ai trouvées beaucoup mieux pavées que celles de Londres et infiniment plus propres qu'elles ne sont même dans *Adelphie*, qui est le plus beau quartier de Londres. Les maisons y ont la plus grande apparence et ont en général quatre à cinq étages. Au centre de la ville, elles sont supportées par des portiques dignes de l'Italie. Il est aussi quelques temples modernes dont l'architecture ne dépareroit point Rome, si orgueilleuse des chefs-d'œuvre qu'elle renferme. La cathédrale est une gothique qu'on dit avoir été bâtie il y a 600 ans, et qui,

pour le travail, ne peut être comparée à aucune espèce d'édifice de ce genre; il est si précieux qu'il a été respecté par le fanatisme des rigides presbytériens qui ne respecte aucune église romaine. Ce vaste édifice contient trois églises l'une desquelles est sur les deux autres, et termine par une tour d'où s'élève un magnifique clocher qui l'emporte, par sa structure, sur celui de *S. Mary-le-Bow*, le plus beau qu'ait la ville de Londres. Elle est sous l'invocation d'un S. Mungo qui fut évêque de Glascow dans le sixième siècle; mais dont je n'ai trouvé le nom dans aucun légendaire; cependant, on m'a assuré que, lorsque les bons Ecossois avoient foi aux saints, ils avoient la plus grande dévotion à leur S. Mungo, et que, malgré le silence des légendaires, il a été un très-grand *Thaumaturge*. Aujourd'hui que, par raison et par système, les Ecossois ne croyent plus aux miracles, la réputation de S. Mungo est entièrement déchue. Il y a dans Glascow sept temples de presbytériens et de protestans, et huit à dix chapelles ou oratoires où s'assemblent les différentes sectes qui ne sont pas de cette communion. Elles vivent toutes en paix, parce qu'elles aiment mieux le travail que la controverse.

Parmi les édifices modernes; la maison de

de ville de Glascow est le bâtiment le plus noble. Les Ecossois donnent la préférence à celui qu'occupe l'université : et je n'y ai trouvé de remarquable, que la vaste étendue des ailes et des salles qu'elles contiennent. Ce que j'ai trouvé de mieux dans cette ville, c'est le superbe pont qui est sur la Clyde et la beauté du port qui est aussi spacieux que commode, car les bâtimens se déchargent à la porte même des magasins. Les gros vaisseaux cependant n'arrivent pas jusqu'à ce port, ils s'arrêtent à *Newport - Glasgow* qui est à l'embouchure de la Clyde.

Il est peu de ville qui soit aussi vivante que Glascow dont on évalue la population à 50,000 ames, et qui m'a paru plus considérable, parce que les hommes y sont plus ramassés et toujours en mouvement. Le commerce qui se fait dans cette ville est très-grand, et elle est pour l'Ecosse et le nord de l'Angleterre, ce qu'Orléans est pour le midi de la France ; mais le peuple de Glascow est beaucoup plus industrieux que celui d'Orléans ; par-tout je voyois des manufactures de toute espèce, et les matières premières employées avec une intelligence singulière, et embarquées pour l'Amérique et le nord de l'Europe

aux pieds même des métiers où elles avoient été travaillées, ce qui est un très-grand avantage pour le manufacturier qui est lui-même son facteur.

Les imprimeries de Glascow sont célèbres et méritent leur célébrité, elles égalent celles de Hollande, et surpassent celles de Didot et d'Ibarra. La *société Gallique*, qui est composée de savans et de gens de lettres très-instruits, n'a pas peu contribué aux belles éditions qui se sont faites dans cette ville, et sont l'objet des recherches des amateurs des arts. Cette société a sur-tout suivi et présidé une superbe édition des poésies d'Ossian, fils de Fingal, dont j'aurai occasion de parler bientôt, ainsi que des chansons celtiques des anciens Bardes si communs autrefois en Ecosse.

Nous n'avons séjourné que cinq jours à Glascow, qui ont été employés en courses et en visites, non à visiter les gens du bon ton, caste oisive qui, parce qu'elle vous reçoit bien, croit avoir le droit de vous ennuyer; mais à voir les gens dont nous pouvions tirer les lumières que nous voulions nous procurer. Rien ne nous fut plus facile, parce que nous fûmes bien adressés par *Harris*, et, qu'à Glasgow, il y a plus de gens instruits que de

gens qui veulent paroître l'être. Nous y aurions fait un plus long séjour et tout nous y engageoit, sur-tout notre bon ami Harris; mais ayant trouvé une occasion pour *Aberdeen*, il fut le premier à nous solliciter de la saisir; nous nous séparâmes de lui avec le regret qu'on a de quitter un homme dont le cœur est excellent, et dont l'esprit est comme le cœur; ce qui est rare chez les hommes, car l'un est souvent doué ou formé aux dépens de l'autre.

Pour nous rendre à *Aberdeen*, nous passâmes par S. André ou *S. Andrews* qui, lorsque l'*Episcopatie* étoit en honneur en Ecosse, avoit un archevêque et n'avoit que cela, si ce n'est une espèce d'université qui n'a été célèbre que parce que *Buchanan* commença à y professer ce que, dans les écoles, on appelle la philosophie, quoique cette espèce d'étude n'ait jamais fait de philosophes. Cette université avoit trois colléges, on en supprima un, afin de rendre la condition des professeurs des autres meilleure; mais on ne fit, sans doute, qu'une demi réforme, puisque, des deux autres colléges qui subsistent encore, il en est un qui, par son institution, ne peut enseigner que la théologie, ainsi

la moitié des revenus de l'université est employée à la propagation d'une sience qui n'est d'aucune utilité à l'espèce humaine lorsqu'elle ne lui est pas nuisible. Les gens de S. André regrettent leur troisième collége, et moi, j'ai essayé de leur persuader qu'ils en avoient encore un de trop; mais, pour la façon de penser et les lumières, il y a loin de S. André à Glasgow. Dans la soirée que nous séjournâmes dans cette ville, nous allâmes voir, avant qu'il fut nuit, les restes de l'ançienne cathédrale dont on a fait une serre, et de l'enclos; une pépinière qui sont très utiles aux habitans de l'endroit; le circuit des murs qui existe encore, nous a fait conjecturer qu'elle avoit été autrefois une nef aussi vaste que majestueuse. En revenant de notre course; nous passâmes près d'une petite chapelle qui avoit servi de demeure, il y a quelques années, à une vieille femme élevée dans la religion catholique, mais qui s'étoit distinguée plutôt par sa singularité que par sa dévotion; elle prétendoit descendre de Robert de Bruce, elle n'avoit, pour tout meuble, que l'étroit nécessaire et plusieurs liasses énormes de parchemins qu'elle faisoit parcourir à ceux qui venoient lui apporter des secours, lesquels

elle n'acceptoit, que quand on étoit convenu avec elle qu'elle étoit effectivement de la race des rois d'Ecosse.

La route, que nous trouvâmes au sortir de S. Andrews, étoit on ne peut pas plus triste, nous n'avions, devant nous, que de vastes terrains sans limites visiblement marquées, si ce n'est de tems à autre, par des murs de pierre agrestement construis. De tems en tems aussi, notre œil étoit recréé par ce qu'on appelle en Ecosse *Policy*, ce sont de petites plantations pratiquées autour des maisons des gentilshommes, et il n'est nulle pays où il y ait plus de gentilhommières que dans le midi de l'Ecosse.

Nous avons passé par *Dundée*, où il n'y a rien de remarquable, et couché à *Aberbrotick* qui vaut encore moins ; c'est un mauvais village situé sur le *Tay* dont on vante les les eaux minérales. On nous montra dans ce village les ruines d'une ancienne abbaye où vingt moines fastueux vivoient des travaux des malheureux paysans qui entourroient leur moûtier ; la réforme les a fait disparoître, mais, tout délivrés que soient les habitans d'*Aberbrotik* de cette vermine, ils ne nous en ont pas paru plus riches.

Notre troisième journée nous a conduit à *Montross*, petite ville très-jolie, très gaie, et dont on vante l'air salubre, il s'y fait un assez bon commerce, et le port est capable de recevoir les plus grands vaisseaux, qui, cependant, n'y entrent que par accident. Il y a dans les environs de Montross, des eaux ferrugineuses qui ont la plus grande réputation ce qui rend Montross le *Bath* de l'Ecosse. L'hotel de-ville fut l'édifice qui nous frappa le plus, il y a un portique qui est d'une très-belle architecture. L'église des épiscopaux, ou du rit anglican, y est d'une propreté qui tient des églises de Londres. Nous y remarquâmes un très-bel orgue, ce qui étoit une rareté pour le pays, et quelque chose de plus rare encore, un organiste capable d'en tirer parti. C'étoit un anglo s auquel la langue françoise étoit familière, il étoit né dans la religion catholique, et avoit été élevé, à Paris, au collége des Ecossois, d'où il étoit sorti pour entrer maître de langue angloise chez le duc de Nivernois; là, il avoit profité de la libéralité du duc, et des facilités de la capitale, pour s'adonner aux arts, et principalement à la musique, pour laquelle il étoit passionné; mais, moderne Abellard en enseignant le

clavecin à une jeune demoiselle que protégeoit le duc, et qu'on croyoit sa fille, il n'avoit pu résister à la passion que lui avoit inspirée sa jeune écolière, il s'étoit expliqué, on l'avoit accueilli, et la protégée ou la fille du duc étoit partie avec son maître; amoureux et époux, ce couple avoit atteint les rives d'Albion, et vivoit heureux à Londres du produit des talents du jeune homme, quand son épouse infortunée mourut, en lui donnant un fils qui ne connut la vie que pour la perdre au berceau.

Le tems, qui calme les plus violentes douleurs, appaisa celle de Francis, c'étoit le nom du jeune organiste, dont je n'ai fait mention, que parce que je n'ai jamais vu de plus intéressant jeune homme, de caractère plus doux, et tant de talents sans la plus légère nuance de prétention. Une nouvelle passion succéda à la première, qu'il avoit éprouvée, et il épousa une jeune Ecossoise dont il embrassa les opinions religieuses, parce qu'on résiste difficilement aux obsessions de l'objet qu'on aime, et que le missionnaire le plus habile, celui qui a le plus de talens et de persévérance, n'est qu'un foible écolier en comparaison d'une belle femme, qui serre

contre son sein, le prosélyte dont elle veut opérer la conversion.

Je vis la femme de Francis, c'étoit ce que Montross avoit de plus beau, et peut-être toute l'Ecosse entière; alors je pardonnai à son époux son apostasie, car le dieu de la belle *Sally* doit être celui de l'univers : ce fut, en nous entretenant de ses charmes, que nous arrivâmes à *Aberdeen*.

Apeine étions nous descendus à l'auberge, que les domestiques de M. Chalmers, un des premiers négocians d'*Aberdeen*, vinrent s'emparer de nos malles, et que leur maître, auquel nous étions recommandés, et qui nous attendoit, voulut absolument que nous vinssions loger chez lui, ce que nous acceptâmes, parce que John m'avoit prévenu que les Ecossois n'offrent rien que ce ne soit de bon cœur, et que c'est les mortifier beaucoup que de les refuser. Il seroit à souhaiter que tous les hommes pensassent comme les Ecossois, et que les démonstrations affectueuses qu'on témoigne dans toutes les grandes villes fussent des expressions du cœur et non celles de l'esprit, c'est-à-dire de la vanité; car nos ridicules moraux ne partent point du cœur, mais bien de l'esprit, qui seul enfante les

millions de chimères dont l'espèce humaine aime à se repaître.

Pendant le court séjour que nous fîmes à *Aberdeen*, les amis de M. Chalmers devinrent les nôtres, et particulièrement son frère, John Chalmers, qui étoit principal de *King's-college* et n'étoit point un homme de collége. Il avoit été élevé à Londres, où il avoit pris le ton de la bonne compagnie, et avoit fait le voyage de Paris avec M. Hume, où, en fréquentant les gens de lettre du bon genre, il avoit acquis ce goût *Attique* que si peu d'hommes possèdent, qu'on le croit chez eux, un don de la nature plutôt qu'une qualité acquise. Cependant, Fontenelle, Voltaire, J. J. Rousseau, d'Alembert ont prouvé que si il étoit le fruit du travail, la nature y étoit au moins pour quelque chose, en organisant plus parfaitement ceux qui étoient parvenus à l'acquérir; Rollin, Crevier et le Beau semblent prouver cette assertion.

Par le secours de nos nouveaux amis, *Aberdeen* et ses environs nous furent bientôt connus. Nous remarquâmes d'abòrd que, sous le nom d'*Aberdeen*, on comprend deux villes situées à environ un mille l'une de l'autre. L'une, sous le nom de *Old-Aberdeen* ou vieux

Aberdeen, est l'ancienne ville épiscopale où l'on apperçoit les restes de la cathédrale qui fut fermée lors de la réformation, et tomba en ruine avec le systême religieux qui l'avoit fait élever. Le vieux *Aberdeen* n'est plus dans la réalité qu'un mauvais village situé à l'embouchure du Dun, où, cependant, il existe encore quelques manufactures qui décèlent son ancienne importance; tandis que le nouvel *Aberdeen*, *New-Aberdeen* est le chef-lieu de la comté et une ville florissante; elle est à l'embouchure de la Dée et assise sur trois collines; les maisons y sont élégantes et solides. Elles sont toutes bâties de cette espèce de granit dont on se sert aujourd'hui pour le pavé de Londres; c'est une pierre dure, mais qui se taille facilement. Les quais et le port qui est très-commode et très-fréquenté, y sont de toute beauté. Les rues y sont spacieuses, propres, et de nuit aussi bien éclairées que celles de Londres. La pêche du saumon, la salaison des viandes pour les équipages des vaisseaux, les toiles et la bonneterie qu'on y manufacture sont les principaux objets de commerce de cette ville; cependant, il en est un qui lui est particulier, et est dans la plus grande activité dans les deux Aberdeen, c'est

celui des bas tricotés. Les femmes de tous les rangs, et les deux sexes, s'en occupent sans cesse et semblent y prendre plaisir.

Il y a dans cette ville une université qui rivalise celles d'Edimbourg et de Glascow, et surpasse de beaucoup celle de S. Andrews; elle est composée de deux colléges qui, pour ainsi dire, forment chacun une université à part, parce que l'un est indépendant de l'autre, et que, quand on a étudié dans l'un, on ne peut obtenir les dégrés dans l'autre. Celui qui est dans Old-Aberdeen est le plus ancien, et a la prééminence sur l'autre, ou prétend l'avoir. Il est connu sous le nom de *King's-college*, le collége du roi, l'autre nommé *Marischal-collége* parce qu'il a été fondé par le Lord-Maréchal d'Ecosse, en 1593, est situé dans *New-Aberdeen*, et n'a plus d'apparence que l'autre, que parce qu'il occupe un plus beau bâtiment, et une bibliothèque beaucoup plus riche ou plutôt mieux fournie, car *riche* n'est pas l'épithète qu'on doit donner aux bibliothéques de ces deux colléges.

Les étudians de cette université portent une robe écarlate, et les professeurs une noire, costume adopté dans toutes les universités d'Ecosse, excepté dans celle d'Edim-

bourg. La manière d'enseigner y est aussi absolument la même ; c'est toujours la chaire de théologie qui a la prééminence sur les autres, et celle de philosophie qui vient après, j'ai observé aussi que, quoiqu'on les suive toutes les deux, on n'y apprend rien ; les jeunes Ecossois, cependant, se glorifient toujours de les avoir suivies, ce qui prouve la vanité de leurs études et le fruit qu'ils en retirent. Cequi distingue l'université d'*Aberdeen* des autres, c'est que dans chacun des deux colléges, il y a un professeur de langues orientales. J'ai demandé poliment au docteur *Chalmers* quelle étoit la langue de l'orient qu'on enseignoit, le plus volontiers, dans le collége qui étoit sous sa direction ; sa réponse ambigue me fit connoître que j'avois fait une demande indiscrète, et que la chaire de langues orientales étoit, pour celui qui l'occupoit, un bénéfice sans charge d'ames.

Le *King's-College* se glorifie, on ne sait trop pourquoi, d'avoir eu pour premier recteur *Boethius*, que quelques voyageurs modernes ont appellé *Boëce*, et qu'il seroit honteux de confondre avec ce dernier, parce que celui-ci, excellent écrivain, et poëte digne des beaux jours de Rome, exista et fleurit dans le

sixième siècle, et que le savant en *us* que réclament les Ecossois, ne parut que dans le seizième siècle. Il avoit vu le jour à Dundée, ville dont j'ai déjà parlé, et les circonstances l'avoient conduit au collége de Montaigu, à Paris, d'où il est sorti tant d'hommes en *us*, comme lui, mais dont le siècle de la raison nous fera bientôt perdre la mémoire. Rappellé dans son pays par le docteur William Elphinston, évêque d'Aberdeen, qui, en 1,500, fonda le *King's-collége*; *Boethius* fut placé à la tête de cet établissement, et dans son loisir composa une histoire d'Ecosse que Nicholson, et plusieurs littérateurs anglois du premier mérite, ont mis justement au rang des rapsodies les plus pitoyables. C'est un mélange monstrueux de géographie très-incorrecte, d'histoire politique plus incohérente encore, et d'histoire naturelle remplie d'absurdités. Tantôt c'est un loutre qui a des pattes d'oies, et qui, de sa queue, renverse de gros chênes, tantôt ce sont des moines marins qu'il soutient exister dans l'isle de Bass, idée singulière, qui fait perdre à la mer, le bonheur que lui envioit la terre, celui de n'avoir point de moines; tantôt enfin, c'est un homme sauvage qui a été vu sur les

côtes de l'Ecosse, et dont la force étoit telle qu'il déracinoit et enlevoit les plus hauts pins avec autant de facilité, qu'un autre homme arrache un navet dans un champ. Le docteur Chalmers n'étoit point, comme les autres membres de l'université, engoué de Boethius et ne connoissoit, à son ancien prédécesseur, que le mérite d'avoir été en correspondance avec Erasme, qui, de nos jours, eut été un philosophe aimable, et eut conseillé à son ami Boethius de jetter son histoire au feu.

Le docteur, qui étoit un excellent observateur, nous fit remarquer, au sujet de Boethius, la différence des mœurs du tems où existoit cet écrivain à celui, dans lequel nous vivions, en nous observant que Boethius, en sa qualité de recteur de l'université d'Aberdeen n'avoit, pour honoraires, que 44 schellings, 44 de nos livres, et que ces modiques appointemens étoient, non-seulement suffisans pour sa subsistance, mais qu'ils étoient encore proportionnés au rang qu'il devoit tenir; d'où il résulte qu'il est difficile de se former une idée de l'augmentation successive du numéraire, où des besoins des hommes depuis cette époque à la nôtre. Amérique ! Amérique que de biens et de maux ne nous as-tu pas causés !

Par

Par l'entremise de nos amis, nous avons eu, à notre disposition, la bibliothèque de *Marischal-collége* qui occupe deux grandes belles salles dont la première contient des peintures qui ne nous arrêtèrent point; et la seconde des livres et des manuscrits qui ne méritent guères mieux qu'on y arrête. Parmi les manuscrits, il en est plusieurs en langue celtique, attribués aux anciens Druides qui avoient des colléges dans les isles dépendantes de l'Ecosse. Le docteur Chalmers fixa notre attention sur un manuscrit hébreu de toute beauté, et sur un autre non moins bien écrit qui contenoit une traduction latine de la *Politique d'Aristote.* On l'attribue à Léonard Arétin, qui étoit *Bruni* en son nom, et qu'il ne faut pas confondre avec le batard de Ludovico Bacci, qui est le fameux Pierre Arétin que tout le monde connoit sans y gagner beaucoup.

Après avoir été visiter plusieurs sites agrestes, et quelquefois affreux, qui sont autour d'Aberdeen, le négociant Chalmers nous freta un bâtiment avec lequel nous nous proposâmes de visiter le nord de l'Ecosse et les isles qui en dépendent. Il nous assura que nous serions contens de notre patron, parce

qu'il n'étoit personne, en Ecosse, qui en connut les côtes comme lui. L'expérience nous apprit que M. Chalmers ne nous avoit assuré que l'exacte vérité.

En sortant d'Aberdeen, nous longeâmes la côte vers le Firth ou golphe Murrai, en dépassant *Cromatie*, bourg royal à l'entrée de ce port, où nous ne daignâmes pas entrer. Nous cotoyâmes ensuite le Sutherland shire et le Firth de Dornoch, qui prend son nom d'un bourg royal qui est le chef-lieu de la comté. Notre patron nous en fit beaucoup d'éloges, et cependant, ne nous conseilla pas d'y descendre; l'endroit n'ayant de recommandable qu'un château assez ordinaire et une très-belle église; mais il nous le peignit comme un des plus commerçans de la côte. Le Cathness-shire, que nous apperçûmes ensuite, ne peut lui être comparé, quoique Wick, qui en est le chef-lieu, ait un bon port; ce pays ne fait de commerce qu'en poissons.

Nous laissâmes à l'ouest le détroit de Pentland qui sépare l'Ecosse des isles que les anciens appelloient les Orcades, et auxquelles les Anglois ont donné le nom d'isles d'*Orkney*. Ce détroit est très-dangereux, et nous ne

nous souciâmes pas de le passer ; il a 24 milles de long et 12 de large ; nous doublâmes le cap Stennis , et , laissant au nord-est les isles de Shetland , nous tournâmes celle d'Orkney pour visiter les Hébrides , autres isles qui dépendent de l'Ecosse , et sont plus importantes que celles que nous venons de nommer.

Cependant , nous observerons que les isles de Shetland , qui se trouvent entre le soixantième et soixante - unième dégrés de latitude nord , sont au nombre de 46 , que plusieurs ne sont point habitées , et que la plus considérable est Main-land , qui a 60 milles de long sur 21 de large; les côtes en sont peuplées, mais le centre est hérissé de montagnes, plein de marais et de lacs dont la réunion forme des sites affreux qui servent de repaire aux oiseaux de proie. Les habitans de cette isle et de celles qui lui sont adjacentes , descendent des Danois et des Norwegiens dont ils ont conservé les mœurs et la croyance. Le régime de ces isles est féodal , les nobles y ont tout , et le peuple rien ; il n'a que ses facultés industrielles qu'il emploie à la pêche du hareng , et à quelques fabriques grossières dont il tire ses vêtemens et quelques douceurs. La ville principale, ou plutôt le chef-lieu de

Mainland est Lerwick, elle contient trois cents familles qui sont toutes dans une médiocre aisance, et celle que l'homme sage ambitionne, parce que c'est dans une aisance médiocre qu'on trouve plus souvent le bonheur que dans ces grandes fortunes, où l'on est accablé sous le poids de l'opulence, où l'on n'éprouve aucune jouissance réelle, parce qu'on est blasé sur toutes. Le nombre total des familles établies dans cette isle, ne monte pas à plus de cinq cent, parmi lesquelles on remarque beaucoup de vieillards, parce que le climat de l'isle, quoique très-vif, est on ne peut pas plus salubre. Dans les quatre mois de ce qu'on appelle l'été dans ce pays, il n'y a prèsque pas de nuit; dans les plus longs jours, le crépuscule dure jusqu'à minuit, et est remplacé par les rayons de l'aurore; mais, sur l'arrière saison, et pendant huit mois que dure le mauvais tems, les brouillards, les orages et les tempêtes s'emparent de ces parages, et en font un séjour affreux qui reste sans communication extérieure.

Les isles d'Orkney, ou autrement appellées les Orcades, sont au nombre de trente en y comprenant Stroma, située sur les côtes du Cathness-shire; plusieurs sont désertes, et

la plus considérable est *Pomona* qui est le synonime de *Mainland* qu'on lui donne quelquefois. Elle a 33 milles de long, 15 à 16 de large, et, dans quelques endroits, près de 30. On y trouve beaucoup de gibier et quelques mines de plomb dont les insulaires ont fait une branche de commerce. La population de cette isle est à elle seule plus considérable que celle de toutes les autres isles réunies; elle a vingt sept paroisses, un chef-lieu appellé *Kirkwal*, situé avantageusement sur le golphe, et défendu par un château assez bien fortifié. Il y a aussi une très-belle église qui, du tems de l'épiscopathie, servoit de cathédrale.

Ces isles, et celles de Shetland, forment ensemble un comté ou département qui est représenté au parlement par un seul député. Aujourd'hui, les insulaires qui les habitent, different peu des Ecossois pour les mœurs et la manière de vivre. On les dit plus francs et plus religieux que ceux-ci; mais je me méfie de ces appréciations, parce que les hommes ont des idées si différentes du mot religieux, qu'il exprime quelquefois un ridicule, et rarement une vertu.

Les gens aisés de ces isles ont les rafinemens des grandes villes, et sont, plus que

les Anglois, passionnés pour le beau linge; quand au bas peuple, il l'est là, plus qu'ailleurs; l'âpreté du climat est celle de son humeur, mais s'il est agreste, il a le bonheur d'être sans vice, et d'avoir des mœurs toutes patriarchales. Il se nourrit de beurre, de fromages, de poissons et d'oiseaux de terre et de mer qui abondent dans ces isles. La principale boisson de ces insulaires, celle qu'ils préfèrent au vin, qu'ils aiment cependant beaucoup, est une espèce de petit lait qu'ils savent faire fermenter, avec tant d'art, qu'il acquiert une saveur liquoreuse qui tient de l'eau de-vie. Notre patron en avoit, il la trouvoit excellente, et voulut nous en régaler; nous la goutâmes et il ne nous régala pas.

Dans plusieurs de ces isles, on parle le Norwegien, appellé la langue *Erse*; on prétend que c'est une dialecte de la celtique qu'on fait la langue-mère de tous les idiômes du nord; mais les relations de commerce que ces insulaires ont avec les Hollandois, pendant la saison de la pêche, font que la langue de ces derniers est très usitée dans les différentes isles de Shetland et d'Orkney.

Ils ne sont pas moins adroits, moins intrépides que les habitans de la Norwege, pour

s'emparer des nids d'oiseaux qui se trouvent placés sur des rochers escarpés, ou dans des précipices affreux. Si l'ambition, les passions, et les besoins factices des hommes les rendent audacieux et capables d'affronter les plus grands périls, il n'en faut pas moins attendre de l'impérieuse nécessité; cependant, celle-ci se rassasie, et l'avidité des autres ne connoit point de bornes. Cequi en est la preuve, c'est que ces malheureux insulaires, qui hasardent ainsi leur vie, sont de la plus grande tempérance, aussi les met-elle à l'abri de cette longue suite de maux que traîne après elle l'incontinence. Ils guérissent la jaunissent et le scorbut, maladies auxquelles ils sont très-sujets, la première avec des coquilles d'escargot réduites en poudre, et la seconde avec du jus de cochlaria dont leur pays abonde. Avec beaucoup d'exercice et très-peu de de maux; ils ont encore le bonheur de n'avoir point de médecins, ce qui les fait parvenir à une vieillesse robuste qui, dans nos cantons, seroit une espèce de phénomène.

Le régime politique et le systême religieux de ces isles, sont les mêmes qu'en Ecosse, avec cette différence que le régime y est beaucoup plus féodal que le continent; et que

le sytême religieux y est mêlé de quelques pratiques superstitieuses qui tiennent à l'ignorance primitive des insulaires que les lumières de la réformation n'ont pu détruire. Le malheur est que l'erreur, parmi les hommes, se propage avec plus de facilité que la vérité, et que l'être, qui se dit orgueilleusement le seul doué de la raison, est celui qui en écoute le moins le langage.

Nous avons débarqué quelques heures à Papa-Westra, qui est une des Orcades, à l'ouest du cap Stennis, pour observer quelques ruines, qui ont plus de célébrité, qu'elles n'en méritent. Ce sont les restes de deux temples, que les gens du pays soutiennent avoir été dédiés au soleil; mais qui, dans le vrai, n'ont été que des temples de Druides, espèce de prêtres fameux dans les gaules et parmi les Bretons; j'aurai lieu d'en parler ailleurs. Le plus grand de ces deux temples avoit 110 pieds de diamètre, et le second 72; ils étoient circonscrits d'un large fossé, et assis l'un et l'autre au pied d'une colline. Par les colonnes, ou plutôt les pilliers, qui en restent, on voit qu'on avoit préféré la solidité au bon goût. Les murs et le sanctuaire étoient construits de pierres de taille de 20 à

25 pieds de long et de 3 à 6 de large. Près du lac, qui les avoisine, est encore un pont d'une structure antique et pittoresque ; il conduisoit au plus petit de ces temples, où l'on ne parvenoit cependant, qu'aprés avoir traversé un bois sombre qui, avec le lac, le temple et le pont, formoient un site vraiment romantique. Près du petit temple, étoient deux pierres pour les sacrifices, elles étoient de la dimension de celles dont je viens de parler, et percées dans plusieurs endroits; ces trous servoient pour attacher, sur ces pierres, les victimes que les sanguinaires Druides égorgeoient en l'honneur de leurs dieux. C'étoient les prisonniers de guerre qu'on égorgeoit sur ces autels impies, et dans les cas extraordinaires, l'homme que les barbares Druides désignoient. Ce dogme atroce, d'appaiser la divinité en versant le sang de ses frères, n'étoit point particulier au système religieux des Druides ; les prêtres de toutes les religions, s'en sont presque tous rendus coupables. On offrit des hommes à Jehovah, des hommes à Jupiter Ammon, des hommes à Diane, des hommes au Soleil, et des hommes au Dieu des Chrétiens, dans les nombreux auto-dafés que les Espagnols et les Portugais

célébroient et célèbrent encore en l'honneur d'un dieu qu'ils appellent le dieu de miséricorde. Sans doute c'est la crédulité qui a conduit les hommes à cette horrible pratique, et les prêtres osent nous faire un saint devoir d'être crédules.

CHAPITRE IV.

Les Hébrides ou les Western-isles. — Isles Lewis. — Descriptions et observations sur cette Isle et les Hébrides en général. -- L'Isle Harries. — Isle Skie. — Musique des Hébridiens. — Fingal. — Ossian son fils. — Ses poésies. — Ce qu'en pensent les Anglois. Superstitions des Hébridiens. — Leurs Prophètes. — Anecdote. — Isle Cannay. — Usage singulier. — Isle Rum.

De l'isle de Papa-Westra, nous avons tourné à l'ouest et vogué vers les Hébrides, que les Anglois appellent aussi *Western-isles*. Elles sont situées entre le cinquante cinquième et le cinquante neuvième dégrés de latitude nord. La premiere, où nous abordâmes, fut l'isle de Lewis, la plus septentrionale de toutes les Hébrides, et la plus grande après celle de *Skye*. Elle forme une partie du comté de Ross, et contenoit autrefois huit paroisses réduites aujourd'hui à quatre, non parce que la population a diminué, mais parce que la réformation ne veut pas autant de temples que

le culte catholique. On fait monter le nombre des habitans de cette isle à environ 9,000 ; quant à sa dimension, elle est de 40 milles dans sa plus grande longueur, et de 24 où elle a le plus de largeur.

Nous prîmes terre dans la baie de *Stornoway* qui est presque située au milieu de l'isle. En y entrant nous eûmes la perspective de la ville, qui a donné son nom à la baie; elle nous offrit un coup-d'œil agréable, parce que toutes les maisons sont en pierres, crépies en plâtre, et couvertes d'ardoise. Il y a une rue bâtie sur une péninsule étroite qui s'enfonce très avant dans la baie, et ajoute infiniment à la beauté du coup-d'œil.

Stornoway, dont l'enceinte répond à l'idée qu'on en conçoit dans la baie, est divisée en deux villes, l'une habitée par les marchands et l'autre par les pêcheurs. La première est sur le rivage, a un très-joli temple, une douane dont le bâtiment est élégant, et une superbe auberge presqu'aussi belle que la douane. Cette partie de la ville peut contenir environ deux-cents maisons dont il y en a presque quatre-vingt bâties depuis peu d'années et sur un plan uniforme. On regrette, en voyant les rues qu'elles forment sur le rivage, qu'elles

ne soient point ornées de quelque beau quai.

La partie de la ville, habitée par les pêcheurs et les gens de métier, est un peu plus éloignée des bords de la mer; mais elle a aussi des rues coupées à angles droits, et des maisons qui, sans avoir l'éclat de celles de l'autre quartier, sont uniformes, propres et de la plus grande simplicité.

Le *Laird* de cette isle, c'est-à-dire le seigneur, est le comte de *Sea-forth*, qui réside dans un fort joli château près d'Ingwal qui est au midi de l'isle; mais il réside à Stornoway pendant la belle saison où il fait une chère délicieuse en gibier et en poisson, parce que c'est dans la baie qui fait face à sa maison, qu'on pêche la morru e, le merlan, les maqueraux, la raie, les soles, et une infinité d'autres excellens poissons.

Le Laird étoit absent, quand nous abordâmes dans l'isle, mais nous fûmes reçus par son fils, jeune homme de la plus belle espérance, qui avoit fait ses études à Oxford et en avoit profité. Un jeune comte se joignit à lui pour faire les honneurs, et ce ne fut pendant trois jours, que banquets, que les habitans des Hébrides aiment beaucoup. Ordinairement un Hébridien commence sa journée par un

verre de Whiskey, espèce d'eau-de-vie qu'on aime beaucoup dans ce pays-là. Sans être adonné à la boisson, aucun Hébridien ne se refuse à ce premier dejeûner. Si-tôt qu'il est habillé, il passe à un autre plus en règle et beaucoup meilleur que ne font chez eux les Ecossois qui tiennent au déjeûner beaucoup plus que les Anglois. Non seulement, comme à Londres et à Edimbourg, le thé et le caffé figurent dans ces repas, accompagnés de tartines de beurre; mais encore le miel, les conserves, et toutes les espèces de confitures se servent ensuite avec profusion. Si un épi-
« curien, disoit le docteur Johnson, qui a
« écrit sur les Hébrides, pouvoit aller satis-
« faire ses desirs sensuels partout où il lui
« plairoit, il est certain que, dans quelque
« lieu qu'il eût soupé, il iroit déjeûner en
« Ecosse, et sur-tout aux Hébrides ».

Lorsque le même docteur avance qu'un diner des Hébrides diffère peu d'un diner Anglois, c'est qu'il a oublié la chère qu'il y a faite, qu'il a oublié cette variété d'oiseaux et de poissons qui couvrent la table d'un Hébridien, et que le plus riche particulier de Londres pourroit à peine se procurer; il lui seroit même impossible de les réunir en un

seul repas, comme on le fait dans ces isles où l'on peut servir, en une seule fois, quarante différens plats, dont le prix total ne montera pas à plus de vingt schellings (vingt francs) tandis qu'à Londres, ils reviendront à plus de 25 livres sterling, ou 600 de nos livres. Les riches particuliers de ces isles ont aussi des vins et des liqueurs, mais ils les acquièrent aux dépens des malheureux naufragés, dont les vaisseaux viennent échouer sur les côtes, parce que les débris des cargaisons recueillis sur la mer, ou jettés sur le rivage, appartiennent de droit au propriétaire de l'isle, ou à ses fermiers. Cette coutume barbare me brouilla avec l'excellent vin de Bordeaux que nous offrit le jeune comte de *Seaforth*.

Las d'une orgie, que mon compagnon de voyage et moi fîmes cesser en insistant sur le desir que nous avions de faire le tour de l'isle, on équipa une chaloupe où nous nous embarquâmes avec nos hôtes, et autant de provisions que si nous fussions partis pour un voyage en Amérique. Les Hébridiens ne sortent jamais autrement de leurs isles respectives, dans la crainte d'être accueillis par un gros tems qui les jette loin de chez eux.

Nous visitâmes différens *Loch* ou lacs, et certaines baies auxquelles on donne ce nom. Le loch *Torridon* et le Garreloch furent les plus considérables, le territoire, qui dépend de ce dernier, a une population de 5,000 ames et est très-fertile.

Nous nous disposâmes à prendre congé de nos hôtes, après avoir terminé notre course qui avoit été plus longue que nous n'avions voulu, parce que nous avions été jettés en mer par un gros tems qui n'effraya pas mes compagnons de voyage. Ils nous vantèrent leur précaution et en profitèrent, car on vuida, pendantla bourasque, plusieurs flacons de vin et quelques bouteilles de rum. Le jeune comte disoit gaîment, que c'étoit pour donner du cœur à l'équipage, et, en cas de malheur, passer en bonne humeur de ce monde dans l'autre. On but beaucoup, et personne ne changea de monde.

Satisfaits les uns des autres, nous nous séparâmes, et notre patron fit voile pour l'isle *Harries* ou *Harris*, qui est au midi de l'isle Lewis. L'isthme de *Tarbat* est ordinairement marquée, dans les cartes, comme la limite qui sépare ces deux isles; mais c'est une faute faite par quelques géographes, et que les

les autres ont copiée. Elle est beaucoup plus au nord, et formée par deux lacs très-considérables, l'un appellé le Loch Seafort et l'autre Rhefort.

L'isle de Harris a vingt milles de long sur dix de large, à l'est, ce n'est presqu'un roc, mais il y a quelques fermes assez bonnes du côté de l'ouest. Elle a environ deux mille habitans qui ont les mêmes mœurs, la même croyance, et le même costume que ceux de l'isle Lewis; on les dit beaucoup plus laborieux et plus adroits marins. L'isle *Harris* est séparée au midi, de l'isle *Nord-ouest*, par un canal de quatre milles de long, appellé le détroit de *Harris*; des vaisseaux d'un grand poids, conduits par d'habiles piloles, peuvent naviguer fort aisément dans ce canal; cependant le détroit est rempli de rochers et d'isles dont quelques-unes, sont assez considérables, telles que Bernera, Papay, Ersay et Killegray qui, avec Scalpay, Taransay et Scarp forment les isles habitées de la côte de *Harris*. Le *Laird* de cette isle est le capitaine *Macleod*, marin attaché à la compagnie des Indes orientales, avec laquelle il a fait sa fortune. Son séjour est dans la baie de Rowdil, qui est située au sud-est de l'isle, et contigue au détroit

de *Harris*. Le capitaine Macleod a beaucoup fait travailler dans cette baie, il y a creusé un canal qui donnant un fond de quinze pieds dans les marées du printems, en facilite l'entrée et la sortie à toute espèce de vaisseau. Pour garantir ce bassin, et lui donner plus de solidité, il a fait faire une chaussée et deux quais, par le moyen desquels les vaisseaux viennent charger et décharger à flot devant la porte des magasins. Ce brave militaire, que j'ai eu occasion de voir dans l'isle de Skie, est le bienfaiteur de son pays, il y a élevé des manufactures, il a multiplié et perfectionné les pêcheries; il a ouvert des chemins pour faciliter la communication, et fait une quantité de plantations qui ont accru l'agriculture de ce pays, où avant lui elle étoit nulle ou presque nulle. Aussi les insulaires, parmi lesquels il vit, le regardent-ils comme une divinité, descendue sur la terre, pour améliorer leur sort. Rien n'égale la reconnoissance des bienfaits qu'ils en éprouvent journellement, que le respect qu'ils lui portent, et ce respect n'est point celui d'un esclave pour son maître, c'est cette vénération, cette piété filiale, que l'enfant a pour son père.

Nous avons passé de l'isle de *Harris* à celle de *Skye*, qui est, pour ainsi dire, en face de cette première, mais qui lui est méridionale. Cette isle de *Skie* est, de toutes les Hébrides, celle qui a plus d'étendue et le plus d'importance, ayant plus de soixante milles de long, et une largeur à peu près égale, qui ne peut être appréciée au juste à cause du grand nombre de lacs qui s'avançent des deux côtés vers la mer, cu pénètrent fort avant dans les terres. Plusieurs voyageurs prétendent que c'est l'*Ebudea* des anciens, et que le nom de *Ski*, qui signifie brouillard en langue *Erse*, lui a été donné par les Norwegiens, ses anciens maîtres, dont la domination et les dynasties ont été souvent confondues avec celles des Danois.

On fait monter la population de cette isle à 15,000 habitans; la famille des *Macdonald*, si célèbre en Ecosse et dans l'histoire, par son attachement à la maison de Stuart, et l'asyle qu'elle donna au prince Edouard, possède un tiers de cette isle, et les deux autres sont partagés entre une branche des *Maclead* et la famille des Mackinow. Nous avions une lettre de recommandation pour l'un de ces derniers qui faisoit sa résidence à *Strath*, qui

est le chef-lieu de l'isle ; nous en fumes parfaitement bien reçus, non parce que nous exhibames notre lettre, mais parce que les Hébridiens sont des Ecossois les plus hospitaliers, et que personne n'exerce l'hospitalité comme les peuples de l'Ecosse.

Nous ne fumes point satisfaits de l'extérieur du pays et de l'aspect des campagnes ; divisée par des bancs de terre peu élevés, cette isle a, comme presque toutes celles des Hébrides, beaucoup plus de champs que de pâturages ; par sa situation, le génie de ceux qui l'habitent, leur peu de penchant à l'agriculture et leur commerce qui n'est presque rien, sa division devroit être en raison inverse, c'est-à-dire avoir plus de pâturages que de champs. Elle a quelques carrières d'une espèce de marbre blanc, et d'un autre veiné en gris qui se travaille beaucoup mieux. Les différentes églises des isles adjacentes ou voisines en ont orné leur sanctuaire ; nous y avons observé aussi quelques carrières de pierre à chaux et de marne ; cette dernière production pourroit, dans cette isle, devenir un engrais précieux si on en faisoit usage ; je l'ai conseillé aux *Lairds*, avec lesquels j'ai communiqué ; mais l'Hebridien, Laird ou paysan,

tient à ses anciennes méthodes et, quelqu'absurdes qu'elles soient, ne s'en défait jamais qu'avec beaucoup de répugnance. Toute innovation lui déplaît, quelqu'avantageuse qu'elle puisse lui devenir. Que de peuples partagent cette erreur avec les Hébridiens.

Nous avons vu *Potrée*, qui le dispute pour la préséance à Strath, et qui n'est qu un mauvais village, nous avons aussi séjourné à *Sconsar* où il y a un bureau de poste; cet endroit est vis à-vis de l'isle *Rasa* qui a neuf milles de long et trois de large; elle est séparée de Skie par un détroit qui n'a qu'un mille. Nous y avons fait un voyage très-agréable, et le propriétaire qui est encore un *Macleod*, et a une très-jolie maison sur le rivage, nous y a reçu on ne peut pas mieux. Ce *Laird* est un des meilleurs joueurs de cornemuse des Hébrides, et c'est d'un montagnard Ecossois, ou d'un Hébridien, faire le plus grand éloge, que de l'estimer un bon joueur de cornemuse, parce que cet instrument étoit autrefois en prédilection dans les montagnes et les isles de l'Ecosse; il étoit aux habitans de ces contrées, ce que la lyre étoit aux anciens grecs; il adoucissoit leurs peines, et charmoit leurs ennuis. C'étoit avec

la cornemuse que les Bardes, qui étoient les musiciens des Ecossois, célébroient les exploits ou les vertus de leurs héros; aux funérailles de leurs compatriotes, elle rendoit des sons lugubres; dans les noces, elle annonçoit, elle exprimoit le bonheur des jeunes époux. Le Barde amoureux aimoit à la faire entendre à l'objet de sa flamme, et la jeune fille des montagnes, la jeune Hébridienne, l'écoutoit avec volupté.

Chaque *Laird*, et tout Ecossois d'un certain rang, eut long-tems, à sa suite, un joueur de cornemuse; il le tiroit d'un collége établi dans l'isle de Skie, où les jeunes gens, qui vouloient devenir joueur de cornemuse, venoient se former. L'origine de cet établissement, qui alloit se perdre dans la nuit des tems étoit encore précieux aux bons insulaires qui nous en parloient; ils soutenoient que, depuis qu'il avoit cessé d'être en activité, la jeunesse écossoise avoit perdu sa primitive énergie, et son goût pour les antiques chansons des Bardes, qui exaltoient l'ame et lui donnoient l'intrépidité dans les dangers, le courage dans les revers, et la modération dans la prospérité. Le Laird de l'isle Lewis et quelques autres Lairds, avoient encore parmi

leurs valets, un homme, dont l'emploi étoit de jouer de la cornemuse, lorsque ses maîtres avoient quelques hôtes ou des fêtes à donner. Les chansons de ces musiciens et celles des anciens Bardes, qu'ils ont remplacés, sans avoir la même considération, n'ont jamais été écrites; ils se les transmettoient avec une espèce de mystère qui donnoit un mérite à ces poésies agrestes que l'on a trop vantées. La plupart sont en langue *Erse* ou Celtique, et sont àpeine entendues de ceux qui mettent tout leur plaisir à les chanter, semblables en cela aux chrétiens de l'église latine qui, dans leurs besoins ou leurs disgraces, s'adressent à l'Éternel dans une langue qu'ils n'entendent pas.

Au dire des Ecossois, les plus anciennes de ces chansons remontent au tems de *Fingal*, héros calcédonien, que les écrivains de la Grande-Bretagne ont fait contemporain des romains dans leur pays; elles furent composées et chantées par *Ossian*, son fils, l'Homère des Ecossois, qui, aveugle comme le poète grec, charmoit ses ennuis en chantant les hauts faits de ses ancêtres, et sur-tout ceux de Fingal, son père, qui se distingua en Irlande, comme Agamemnon en Elide.

Les poëmes d'Ossian transmis religieusement, dit-on, d'une génération à une autre, sont parvenus, jusqu'à nous, après 1400 ans d'existence, et ont été recueillis par le célèbre Macpherson qui en a donné une superbe édition que M. le Tourneur a fait passer dans notre langue en tout ou en partie. M. Macpherson observe qu'on ne doit pas s'étonner que les poëmes d'Ossian aient été conservés tant de siècles, parce que dans le collége des Bardes, on ne recevoit aucun candidat, s'il ne savoit par cœur les poëmes d'Ossian, et ne les récitoit sans y omettre ou ajouter la moindre syllabe.

Quelques Ecossois et beaucoup d'Anglois, prétendent cependant que les poésies qu'on attribue à Ossian ne sont point de lui, mais de tous les Bardes qui l'ont précédé ou suivi. Ces poésies, que l'éditeur a donné pour des poëmes entiers, ne sont que des rapsodies. Ils prétendent qu'il y a inséré des noms qui circuloient dans les histoires populaires de ce pays, et traduit quelques ballades, où il aura trouvé du feu et de l'imagination; qu'à la faveur de ces noms et des images familières aux Ecossois, plusieurs d'entre eux, pleins de cette superstition patriotique, qu'on leur

reproche et qui leur fait honneur, se seront laissé abuser, et en auront cru Macpherson sur sa parole, parce qu'on croit aisément ce qu'on desire.

En parcourant l'isle, nous sommes parvenus à l'extrémité du *Loch-Bracadale*, qui pénètre de ce côté dans l'intérieur de l'isle ; nous avons trouvé dans ce canton plus d'activité dans les habitans, et la terre cultivée avec bien plus de soins que dans aucune partie de l'isle ; cependant le sol n'y est point labouré avec la charrue, mais travaillée avec une bèche courbée, que dans le pays on appelle *Cas-chrom.* Avec cet outil, cinq journées de huit hommes produisent à peine autant de terrein travaillé, qu'une seule charrue en laboureroit dans une. Le Laird du pays, ses fermiers sont persuadés de cette vérité ; et, cependant, ils n'ont point rejetté le *Cas-chrom* pour adopter la charrue. Cet exemple et mille autres prouvent jusqu'à quel point les gens de la campagne tiennent à leurs vieilles routines, et se prêtent peu aux méthodes qui sont le fruit de la réflexion raisonnée. Ils sont, en agriculture, ce qu'ils sont en religion, ils croyent et suivent ce que leurs ancêtres leur ont dit, et se refusent à toute

évidence ultérieure. C'est envain qu'on leur prouve que, pourvus de meilleurs instrumens, nous avons fait de meilleurs expériences que leurs ancêtres, que, mieux instruits qu'eux, nous avons été plus à portée de connoître la vérité, ils se rient de nos raisons, et s'en tiennent à leurs préjugés. Cette opiniâtreté, en Ecosse, est commune au simple pâtre et à celui qui habite une gentilhommière, cequi prouve encore que les hommes sont par-tout les mêmes; car, d'un bout du monde à l'autre, l'ignorant propriétaire ne diffère de son valet que parce que le premier mange dans une salle, et le second dans la cuisine.

Cependant, depuis la réunion de l'Ecosse à l'Angleterre, l'instruction commence à pénétrer dans les Hébrides, parce que ces isles, long-tems sans ressource pour l'éducation de la jeunesse, ont dû, au gouvernement anglois, l'institution des écoles paroissiales, qui toutefois, sans l'intervention bienfaisante de quelques personnes instruites, eût été nulle pour plusieurs isles qui n'ont point de paroisse, mais font partie d'une paroisse, parce que alors l'école, se trouvant dans le chef-lieu, les habitans des isles subordonnées ne peuvent y envoyer leurs enfans pendant l'hyver, qui est

le meilleur tems pour étudier, et dure huit mois dans les Hébrides. Dans ce cas, dans l'isle qui n'a point d'école, un particulier se charge toujours d'y suppléer gratuitement, et tient cet emploi à honneur. Il l'est véritablement, car, quelle fonction plus auguste que celle de concourir à l'éducation des jeunes citoyens, qui sont, pour la génération qui les instruits, ce que le plançon est à l'agriculteur; il le couvre de son ombrage lorsqu'il est devenu arbre.

Les Ecossois éclairés conviennent qu'il n'est pas de pays qui ait plus besoin d'instruction que leurs isles, et ils s'apperçoivent avec plaisir des changemens qu'a produit le progrès des lumières, qui y ont été répandues par la réforme qui a fait disparoître les prêtres, pour n'y avoir que des ministres qui, mariés et liés à la société, en connoissent les devoirs. Plusieurs superstitions qui étoient admises dans ces contrées, comme dans tous les pays où règne l'ignorance, ont été extirpés par leurs soins. Ce sont eux qui ont discrédité, fait tomber en dérision l'enchanteur *Browhuy*, personnage fantastique, qui, au dire de quelques imposteurs, protégeoit les champs, les entreprises et le commerce, quand il étoit fêté

et bien nourri. De vieilles femmes et quelques prêtres, se chargeoient de quêter pour *Browhuy*: et qui ne fournissoit pas étoit menacé de calamités. Eprouvoit-on quelques revers, perdoit-on quelques têtes de bétails, aussitôt les bonnes gens vous disoient, c'est que vous n'avez rien offert à *Browhuy*, et les quêteurs de Browhuy étoient chargés d'offrandes. Dans plusieurs isles, il avoit un compétiteur, c'étoit *Géograch*, ou l'homme à la longue barbe, qui étoit réputé être ou extrêmement bon ou extrêmement terrible; ses quêteurs contoient de lui des prodiges, que ceux de *Browhuy* contredisoient quelquefois; mais les bonnes gens, pour être bien avec tout le monde, donnoient aux quêteurs de l'un et aux quêteurs de l'autre. Il y a bien des *Browhuys* et des *Gréogachs*, autre part qu'en Ecosse, qui ont des quêteurs aussi fourbes et des dévots aussi crédules !

Néanmoins, malgré les ministres, malgré le concours des étrangers qui abordent dans leurs isles, les Hébridiens croyent encore aux *Voyans*, aux prophètes, et leur pays est plein de fripons qui se vantent de lire dans l'avenir. Les gens du bon ton font semblant de n'y point croire, mais, dans la réalité, ils y croyent comme les autres, puisque, d'une

part, ils n'empêchent pas leurs femmes de dépenser beaucoup d'argent pour les consulter, et que de l'autre, ils ont entr'eux des disputes sérieuses, pour prouver ou rejeter le don de prophétie. L'homme raisonable se contente de rire de ce ridicule, et dédaigne de le combattre. Un Laird du pays, qui avoit vécu à Londres, et fait le voyage des Indes, nous soutint un jour, très-gravement, que, deux mois avant son retour de la Jamaïque, la mère d'un de ses fermiers, connue par une infinité de prédictions, avoit annoncé, non-seulement le jour de son retour, mais encore l'heure précise à laquelle le Laird aborderoit dans l'isle, la couleur de l'habit qu'il avoit ce jour-là, le nom, l'âge et la taille du domestique qui l'accompagnoit. « Ce qu'il y eut » d'étonnant, de prodigieux, ajouta le bon » Laird, c'est que tout arriva précisément » comme cette bonne femme l'avoit prédit; » elle avoit annoncé que ce seroit un mercredi » à trois heures un quart de l'après midi, que » je débarquerois, que j'aurois un habit brun » taché sur la manche gauche, que mon do- » mestique, que j'avois arrêté à Londres dans » *Lombard Street* quinze jours avant mon » départ, étoit natif de Bristol, que son nom

» étoit *Bill-Kenelm*, qu'il avoit 32 ans, cinq
» pieds trois pouces et les cheveux blonds.
» Aucune de ces circonstances ne se trouva
» fausse, et vous voulez qu'il n'y ait pas là
» dedans un esprit de prophétie, un don de
» prédire qui soit surnaturel ! » Sans m'amuser à réfuter l'opinion du bon Laird, par un raisonnement sérieux auquel il ne se seroit point rendu, je lui demandai comment il avoit su que cette prédiction avoit été faite? — Par tous les gens de ma maison qui me la racontèrent deux jours après mon arrivée. — Deux jours après votre arrivée, milord ! — Oui, et ils l'avoient appris de la veille d'un homme qui arrivoit de la ferme. — De combien cette ferme est-elle éloignée du port. — D'un demi mille. — Vous rappellez-vous quelles étoient les personnes qui étoient sur le port lorsque vous débarquâtes. — Je ne pris garde qu'à mon neveu et à quelques amis. — Deux jours après votre arrivée, et la ferme à un demi mille du port..... Ah monsieur! lui dis-je en riant, je n'ai plus rien à dire, et je crois comme vous à la prophétie. Tout le monde fut de mon avis et rit beaucoup. Le Laird lui-même fut ébranlé, et, après quelques informations ultérieures, entièrement revenu sur le compte

des *Voyans.* J'aurois disputé avec ce bon Laird et je n'eusse point porté atteinte à sa crédulité; je la ridiculisai gaiement et par le fait, et je la détruisis. C'est ainsi qu'il faut aborder les préjugés des hommes, leur orgueil se roidit contre la raison et ne tient pas au ridicule.

Nous avons quitté l'isle de Skie pour nous rendre à celle de *Mull*, et, chemin faisant, nous avons rangé celles de *Cannay* et *Rum* qui méritent qu'on en dise un mot. La première a un excellent port garanti au nord par l'isle même, et au sud par la petite isle de *Sanda*, il est en face de l'isle de Rum à la distance d'environ trois milles. Comme le tems étoit calme, nous avons pu en examiner l'extérieur à notre aise. Les deux rivages nous parurent agréablement couverts de verdure et de nombreux troupeaux. Cependant, un Hébridien qui étoit à bord, nous soutint que les habitans de cette isle, malgré ses dehors imposans, étoient loin de l'opulence; ils sont laborieux, mais la terre ne répond pas à leurs sueurs, les bestiaux que nous vîmes étoient de la petite espèce, la pêche à laquelle ils sont très- adroits, et quelques manufactures d'étoffes grossières sont leurs principales ressources; ils sont les plus industrieux des Hé-

brides ; les femmes font toutes leurs toiles sans le secours d'aucun tisserand, et les hommes leurs souliers sans avoir besoin de tanneurs ni de cordonniers, le même homme prépare le cuir et le met en œuvre, chacun d'eux a cette industrie. Ils doivent sans doute être robustes de corps et d'esprit, car ils n'ont ni médecins ni prêtres. Sont-ils malades, le petit lait et le repos sont les seuls remèdes qu'ils emploient ; si leurs ames ont besoin de consolation, ce sont les chefs des familles, et pour ceux-ci leurs amis, qui ramènent le courage et l'espoir dans l'ame qui s'est laissée abattre. Ils sont cependant presque tous catholiques, mais n'ayant dans leur isle ni église, ni presbytère, ni école, ils sont, pendant l'hyver, réduits au culte simple, mais sublime de la religion naturelle. Ils travaillent au lieu de prier, et n'en sont pas moins bien vus de l'éternel, qui aime plutôt l'homme en travail qu'en prière.

Ces insulaires ont un usage assez singulier ; le jour de la S. Michel, tout chef de famille monte son cheval à poil, et prend en croupe une jeune fille, ou la femme de son voisin, s'il n'y a pas deux ans qu'elle soit mariée ; il se rend ainsi à la grande croix qui est au nord de l'isle, dit un *Pater*, et revient avec

sa

compagne rejoindre ceux de son hameau qui se rendent en troupe au principal cabaret du lieu, où la personne prise en croupe régale son cavalier ; on se rend ensuite chez le plus ancien d'âge, qui doit donner cette année le gâteau de S. Michel qu'ils appellent *Struan-Michiel.* Il est fait de beurre, de lait, d'œufs et de farine d'avoine, il a la forme d'un demi-cercle et est d'un diamêtre très-grand.

Le mariage est en si haute estime dans cette isle, ainsi que dans celles de Rum, de Muck et d'Egg qui l'avoisinent, qu'àpeine y trouve t-on une vieille fille ou un vieux garçon ; ces insulaires croyent que le ciel maudit celui qui ne s'est pas mis en devoir de devenir père, et, pour éviter le courroux du ciel et les malheurs qu'il destine à ceux qui s'obstinent à vivre dans le célibat, les hommes se marient à 20 ans et les filles à 17, mais celles ci plus que les hommes, doivent désirer le mariage, parce que l'état de femme mariée dans leur pays est un état de félicité ; on n'exige d'elle d'autres soins que ceux qu'une tendre mère doit à ses enfans, et ceux qu'une maitresse de maison doit à l'intérieur de sa maison ; on leur épargne toute autre espèce de fatigue, même dans la classe la plus indigente.

La seconde, l'isle de *Rum*, appellée, par les Danois, l'isle *Ronin* a 12 milles de long sur six de large, et est bien loin de présenter un aspect aussi agréable que celle de Caunay, la surface en est couverte de bruyères, et paroit encore telle qu'elle est sortie des mains de la nature ; tout y est précipices, montagnes ou terreins pierreux, à l'exception de quelques modiques portions de terre susceptibles de culture, où se sont établis neuf à dix malheureux hameaux qui manqueroient souvent du nécessaire sans le Laird du pays qui est de la famille des *Macleans*, et partage, avec les infortunés habitans de cette isle, les biens qu'il a reçus de la fortune, aussi est il aimé de tous ces bonnes gens comme un père l'est de ses enfans. J'avois eu occasion de voir à *Strath* cet honnête philantrope, et j'avois été très-content de lui, il nous avoit paru très-instruit, mais encore plus modeste. Son épouse qui l'accompagnoit étoit charmante, et paroissoit avoir reçu la meilleure éducation. Je comparai ce couple précieux, vivant dans une terre agreste, à ces plantes superbes qu'on trouve dans quelques sites sauvages de l'Amérique. Ce Laird étoit venu à Strath pour procurer à ses compatriotes la provision d'avoine

dont ils avoient besoin pour passer leur hiver. J'observe en passant, que l'avoine est, dans les isles d'Ecosse et dans les montagnes de ce pays, ce que le bled est chez nous; on en fait du pain que l'habitude et l'urgente necessité font trouver bon. Mon estomac, celui de John, qui étoient accoutumé à la *manne* des cités, ne pouvoient venir à bout de ce pain sans le plus grand travail. Les insulaires d'Ecosse rioient de tout leur cœur de l'air avec lequel nous le mangions; mais les bonnes gens avoient bien d'autres motifs de se rire de nous. Que de réflexions leur manière d'être m'a fait faire! Quelle étoit différente de celle de nos citadins! Combien ceux-ci perdroient à la com paraison! Les autres, me disois-je, sont vigoureux, sains, agiles et sans d'autres besoins que ceux de la simple nature; que d'avantages sur les habitans des villes dont l'existence est méthodique, et auxquels il faut un *régime de vie* et *leurs aises*. Oui, Jean Jacques l'avoit bien dit, qu'il n'y a, de vraiment libres, que ceux qui, pour se servir, n'ont pas besoin de mettre la main d'un autre au bout de leurs bras.

CHAPITRE V.

Isle Mull.—Les personnes que nous y trouvons. Notre tournée dans l'Isle. — Château de Stephens-Mount. — Noce que nous y rencontrons. — Description. — Aventure tragique.—Isle Jona ou d'Icolumkill.—Saint Columba.— Son voyage miraculeux.—Ses Aventures. — Tour qu'il joue à S. Oran. — L'Isle Jura. — Nous débarquons en Irlande.

Tout en faisant nos observations sur les isles de Caunay et de Rum, nous avons doublé celle de Mull, qui fait partie de la comté d'Argile. On prétend qu'elle forme, par son étendue, un tiers de la surface qu'ont entre elles toutes les Hébrides réunies. Les Lairds qui y demeurent, et ceux des isles voisines, lui donnent, d'un commun dire, trente six milles Anglois de longueur sur une largeur à peu près semblable. Les lacs et les baies de cette isle, quoiqu'en grand nombre, n'offrent pas, en général, un très-bon mouillage, soit que les baies soient trop basses et trop ouvertes.

Nous choisimes celle d'Aross pour notre ancrage, parce que notre patron la trouvoit la plus sûre, et que, dans le bourg, ou la ville, qui lui donnoit son nom, demeuroit le Laird pour lequel nous avions des lettres. C'étoit encore un *Macléan* qui possédoit la partie de l'isle qui n'appartenoit point aux ducs d'Argile qui en avoient plus des deux tiers.

Nons avons trouvé chez ce Laird très-bonne compagnie, celle qui offre cette amabilité franche et loyale qui est le charme de la société, comme elle en est le lien principal. La famille étoit composée du Laird, vieillard vénérable, qui avoit fait les guerres de Flandres et aimoit à en parler, de son épouse qui étoit une dame angloise, élevée à Londres dans le grand monde, et qui n'avoit conservé, de son éducation primitive, dans la vie simple qu'on mène aux Hébrides, que ce qu'il falloit pour être aimable, de deux Miss qui se sentoient d'avoir été élevées par leur mère, et d'une madame *Campbell*, femme du Laird de *Col*, isle adjacente de celle de Mull. Cette dame *Campbell* étoit la fille ainée du Laird chez lequel nous nous trouvions; elle venoit passer l'été chez ses parens, et nous sûmes gré au hasard de cette circonstance, parce que

cette dame avoit été élevée à Glasgow, et, qu'après quelques éclaircissemens, elle se trouva être une des intimes amies de la sœur de John. C'étoit une grande femme de vingt cinq ans et d'une très-belle figure. Son sourire étoit sentimental, et ses yeux répondoient à son sourire. Quoiqu'elle fut une des plus belles que j'aie vu en Angleterre, les dons de la nature étoient, chez elle, bien inférieurs à ses talens et aux qualités de son cœur. Nous parlâmes littérature, et elle étoit au courant de la nôtre, comme de celle de son pays. Elle en rabattoit beaucoup de la célébrité et de l'antique existence qu'on donnoit aux poëmes d'Ossian, et elle étoit juge compétant en cette partie, parce que tout le monde convenoit qu'elle possédoit parfaitement la langue *Erse*, qu'elle n'avoit point apprise machinalement dans son enfance, comme l'apprend le commun des Ecossois, mais la connoissance actuelle qu'elle en avoit, étoit le résultat d'une étude méthodique et suivie. Elle étoit de l'avis de ceux qui attribuent les poésies qu'on met sur le compte d'Ossian, aux différens Bardes, dont le nom n'a pas triomphé des tems comme celui du fils de Fingal.

Le beau-frère de madame de Campbell l'avoit accompagné à Arross; c'étoit un jeune homme de 18 ans, auquel elle servoit de mentor, et il paroissoit que le jeune homme se plaisoit à prendre des leçons de sa sœur, et en profitoit. Je puis assurer que, si au lieu de prendre la figure austère de Mentor, Pallas eût pris le rire gracieux de madame de Campbell, Télémaque auroit dédaigné la voluptueuse Calipso, et que Mentor n'eût pas été obligé de le jetter à la mer pour la lui faire fuir. Je ne puis m'empêcher ici de faire une réflexion qui est amené par le nom de Télémaque qui se trouve sous ma plume; c'est que dans le poëme de Fénélon, qui a de grandes beautés, on reconnoit la touche et le langage d'un pédagogue qui restreint le génie de son pupile au lieu de l'élever, qui étale et lui inculque une morale souvent contraire au vœu de la nature, ou en contradiction avec la saine philosophie. C'est à l'esprit, et non au cœur de Fénélon, qu'il faut attribuer ces défauts, ou en d'autres termes, c'est à la robe qu'il portoit qu'il faut les reprocher.

Aprés nous être reposés deux jours, nous avons entrepris le tour de l'isle sous les auspices et la conduite du jeune Campbell. En

sortant de la baie, la rive des deux côtés nous offrit des collines parsemées de terres labourables assez bien entretenues; cependant, il n'y a pas dans cette grande isle la moindre apparence d'un bourg bâti régulièrement, ni aucune trace d'établissement industriel. La côte que nous laissâmes au nord en tournant la baie, porte le nom de Morvern, et est célèbre parce que c'est dans ce canton que l'immortel Fingal a pris naissance. Nous laissâmes, de ce côté, Loch-Aylin, excellent port, dont l'entrée est fort étroite, et, un peu plus loin, les restes d'un château qui s'avance dans la baie, et lui donne un aspect pittoresque. Nous touchâmes ensuite la baie de Mac Allester, et un peu audessous Castl-Duart qu'habitoient autrefois les Macléans, lorsqu'ils possédoient entièrement l'isle Mull; c'est actuellement un poste de gardes-côtes, il est de trente hommes commandés par un lieutenant tiré de la garnison du fort William. Nous avons traversé le Loch-Linnhé qui conduit à Lochaber, et, dans cette traversée, nous avons eu en vue de hautes montagnes, et les côteaux romantiques de Glen-conir, autrefois le chef-lieu de l'isle. De là, et en laissant au midi la petite isle de Lisimore,

nous avons gagné *Stèphens - mount*, ancien château sur lequel les Hébridiens ont fait les contes les plus absurdes; on le dit bâti par Ewin, roi des Pictes, et contemporain de Jules César. Ce roi, selon la tradition du pays, étoit d'une force extraordinaire, et vécut 180 ans; il ne se nourrissoit que de viande crue, et de bêtes fauves qu'il mangeoit sur le lieu même où elles avoient été prises. C'étoit sa sœur, disent les Hébridiens, qui les prenoit à la course, parce qu'elle surpassoit le daim en légèreté et le lion en force. Elle étoit si belle, que Jules-César en devint amoureux, et en eut un fils qui fut la tige qui donna des rois à l'Ecosse, dans la personne de Robert Walter Stuart et ses descendans. Il est peu d'Ecossois de bon sens qui ne rient de cette puérile généalogie des Stuart, et ils étoient, dit-on, les premiers à en rire. Je veux bien le croire, mais il est certain qu'il y a des généalogies toutes aussi ridicules dont on ne rit pas.

Le château, dont je viens de parler, étoit encore recommandable par une fameuse pierre du temple de Salomon qui y fut conservé long-tems, et de la possession de laquelle on avoit fait dépendre la durée du royaume d'E-

cosse. Elle fut, dit-on, jettée à la mer par des Anglois : elle avoit été apportée dans ce château miraculeusement par des anges, d'après l'ordre qu'ils en avoient reçu de la vierge Marie qui avoit une chapelle fameuse à *Tobirmoire*; il ne faut pas s'étonner que des anges portent une pierre d'Asie en Europe, puisqu'on les a vus plus récemment transporter de Nazareth à Lorette, la *Casa sancta*, la sainte maison que les pélerins vont y révérer, et qu'on leur a dit être la maison que la Vierge habita à Nazareth, lorsqu'elle fit l'éducation du bon dieu son fils.

Comme nous nous préparions à retourner à bord, il arriva au château une noce qui venoit y faire festin. La mariée étoit parente du fermier du duc d'Argyle, à qui appartenoit le château, elle paroissoit avoir vingt ans, et étoit une très-belle fille. L'époux étoit un beau jeune homme, fils d'un riche tenancier de Bunaw, bourg situé au fond de Loch-Etive, qui pénètre fort avant dans les terres. Le fermier du duc d'Argyle, qui avoit pour le jeune Laird qui nous accompagnoit la déférence qu'il auroit eue pour son seigneur, ne voulut point que nous partissions sans avoir pris part aux divertissemens et au bal qu'on

préparoit. Noûs lûmes, sur la figure du jeune Campbell, que nous lui ferions plaisir en restant, et nous acceptâmes l'offre du fermier. On but le Wiskey, on se mit à table, et la joie s'empara de tous les convives, qui au premier abord, avoient paru un peu réservés. A la bière succédèrent les flacons de vin de Bordeaux, et au vin de Bordeaux les bolls de punch. Le premier *toast* (1) fut pour la belle *Kinedy*; c'étoit le nom de la mariée, le second s'adressa à William Kinedy, son époux, le troisième aux enfans à naître de ce beau couple, et le quatrième aux étrangers qui avoient honoré la noce de leur présence. Nous fimes raison à cette santé et à plusieurs autres qui ne furent interrompues que par l'arrivée du joueur de cornemuse. Le son des instrumens, chéri des Hébridiens, acheva ceque le punch avoit commencé, c'est-à-dire, qu'il acheva d'exalter la tête des convives, et tout le monde se mit en devoir de danser. Ce furent la mariée et le jeune Campbell qui ouvrirent le bal. Le danseur eut les graces que donnent une taille avantageuse, et les leçons de l'art; la mariée eut celle de la na-

(1) La première santé.

ture, telle que les poëtes nous la peignent dans ces nymphes légères qui dansoient dans les fêtes d'Adonis, ou dans celles qu'on célébroit en l'honneur de Diane. Le front de Kinedy étoit radieux, son œil enflammé suivoit son épouse, il cadençoit de tout son corps les pas qu'elle exécutoit avec autant de légèreté que de précision. Elle enchanta tout le monde par ses graces naïves, et tout le monde s'empressa de la fêter. C'étoit fêter Kinedy qui étoit réellement à peindre ; enivré du plaisir de voir son épouse, l'unique objet des attentions des convives, il ne savoit comment leur en témoigner sa satisfaction, toutes ses expressions étoient sentimentales, et nous jouîmes, John et moi, de le voir jouir.

Malgré les libations fréquentes, la grosse joie, et quelques danses voluptueuses qui devoient exalter les sens, tout se passa bien et avec une décence que je n'attendois point trouver dans des gens de la campagne qui, accoutumés à vivre plus que frugalement, doivent perdre la tête au moindre excès ; personne ne la perdit, et, après qu'on se fut bien diverti, chacun se retira, vers les onze heures, dans la chambre qui lui avoit été préparée. Les époux eurent celle qu'occupent les

ducs d'Argyle lorsqu'ils viennent à ce château; peut-être l'amour et l'hyménée ne l'avoient-ils jamais habité. Le lendemain, après un ample déjeûné, qui fut aussi joyeux que le festin de la veille, chacun pensa à s'embarquer pour se rendre à ses foyers, cequi s'exécuta selon la coutume du pays; c'est-à-dire, que tous ceux qui avoient été invités à la noce par les parens du marié, devoient monter une chaloupe dont Kinedy devoit tenir le gouvernail, et que les parens de l'épousée, avec ceux qu'ils avoient invités, devoient s'en retourner dans la chaloupe du père de la mariée, et toutes aborder en face de la maison des nouveaux époux, où les deux familles devoient se porter les derniers *Toast*. Les chaloupes de cette joyeuse flotte avoient chacune leurs couleurs et différens ornemens. Celle de la mariée portoit un pavillon blanc, et celui de la chaloupe de son époux étoit couleur de feu. Le père de la belle Kinédy et ses enfans nous firent les plus vives instances pour les accompagner à *Bunaw*, et nous ne pûmes nous en défendre, car il n'étoit pas possible de désobéir à la charmante *Suky*; c'étoit le nom que portoit la mariée étant fille. Nous consentîmes donc à accompagner ces

époux, et le mat de notre Yatch fut orné d'un beau ruban couleur de rose. Sans doute nous ne nous fussions pas rendus à leur invitation, si nous eussions soupçonné le malheur qui les menaçoit, mais ne nous hâtons point de couvrir de ciprès les roses de l'amour; assez tôt la joie de ces époux sera changée en un deuil funèbre. Pour le bonheur des humains, la main bienfaisante de l'éternel a couvert d'un voile épais le sinistre avenir.

Pleins de cette ignorance et de leur bonheur, ces bonnes gens s'empressent de mettre à la voile. Une cornemuse, qui est sur la première chaloupe, fait retentir les airs des sons de l'allégresse, et nous débouchons la baie aux cris de *vivat Suky*; nous avions huit milles à faire, et un vent frais sembloit nous promettre un heureux trajet, avec l'espoir de franchir aisément le pas de *Conf-huil* qui est une espèce de cataracte dangereuse lorsque la marée baisse. Nous l'avions passée et nous atteignons le cap de Pen-mora quand le vent changea tout-à-coup, et nous devint entièrement contraire. Au bout d'une demi-heure, il étoit violent et avoit obligé les chaloupes à s'éloigner les unes des autres pour ne point s'entrebriser. Je ne craignis point pour notre

Yatch qui, aussi solidement construit que léger, sembloit braver la vague et ne l'affronter que pour la briser sans effort ; mais il n'en étoit pas de même des chaloupes qui furent bientôt le jouet de la tempête qui est terrible dans ces parages. Nous accompagnâmes, nous suivimes long-tems celle du père de la belle Suky, où Campbell avoit voulu s'embarquer ; mais nous perdîmes entièrement de vue celle de Kinedy, et l'autre chaloupe ne resta sous nos yeux que pour nous rendre témoins de sa détresse; des vagues qui se formoient autour d'elle comme des montagnes énormes sembloient prêtes à l'abimer ; nous manœuvrâmes long-tems envain pour lui porter secours ; la violence des vents s'opposoit constamment à nos efforts généreux. Il y avoit déjà près d'une heure que l'obscurité de la nuit s'étoit jointe à la furie des flots pour augmenter notre commun désespoir quand le vent devint moins fort, et que nous parvinmes à jetter un cable à la malheureuse chaloupe qui, sans l'adresse de nos matelots, se fut brisée contre nos bâtimens, avant que nous eussions pu sauver ceux qui la montoient. Après beaucoup de travail et des précautions infinies, on vint enfin à bout de les recueillir

tous, et d'abandonner aux flots la chaloupe trop endommagée pour la rentrer à bord. La jeune femme, qui dut son salut aux soins de Campbell, fut mise sans connoissance dans le cabinet du Yatch, où elle ne revint à elle que pour se livrer au plus affreux désespoir lorsqu'elle ne vit point son époux. On lui avoit d'abord fait croire qu'il étoit sur le tillac occupé à la manœuvre; elle voulut voler à lui, on la retint, et ses cris remplirent les airs; je ne pus soutenir le spectacle que m'offroit cette infortunée, je me sauvai sur le pont et la laissai entre les bras de son père autant livré qu'elle à la douleur, mais qui s'efforçoit de la lui cacher, pour ne pas augmenter la fièvre.

Enfin, après avoir long-tems lutté nous-même contre la tempête, non sans beaucoup de danger, nous abordames avec un meilleur tems la baie de Tobir-mary, une des meilleurs de l'isle Mull. Nous fumes accueillis par un oncle de Campbell, qui ne se contenta pas de prodiguer ses soins à la jeune Suky, mais qui envoya en mer avec deux chaloupes pour apprendre des nouvelles de celle de Kinedy, et lui donner tous les secours nécessaires. Les cousines de Campbell parvinrent à appaiser un peu la douleur de la jeune épousée, et à

faire

faire renaître l'espoir dans son cœur qui, sans cesse, étoit flatté par ceux qu'elle envoyoit vers le rivage à la découverte.

Cependant rien ne paroissoit, les chaloupes étoient parties le matin, il étoit déjà midi, et rien n'annonçoit leur retour. Suky, l'impatiente Suky, commençoit à n'être plus la dupe de ceux qui, par humanité, avoient flatté son espoir; elle vouloit elle-même s'embarquer et aller chercher son époux. Enfin, vers les trois heures de l'après midi, on apperçut les chaloupes qui revenoient, et on en remarquoit une que nous reconnumes pour celle de Kinedy. Cette nouvelle fut portée à son épouse qui tressaillit de joie, et s'élança pour voler au devant de son époux; on lui objecta que les chaloupes étoient encore loin, et son père, qui sortit pour aller au rivage, lui promit de venir l'avertir sitôt qu'elles seroient prêtes à toucher la terre. Ah! sans doute le bonhomme présageoit quelque triste nouvelle, et son présage étoit vrai. Campbell qui, sitôt qu'on avoit apperçu les chaloupes, s'étoit jetté dans un canot pour aller à leur rencontre, fut le premier qui prit terre, et ses yeux baignés de larmes nous annoncèrent le malheur de la belle Kinedy..... Son époux

n'étoit plus ; c'étoit le seul de la chaloupe qui eût péri dans le fort de la tempête, et, tandis qu'il gouvernoit avec une peine incroyable, un coup de vent l'avoit jetté à la mer, et, dans sa chûte, il s'étoit si grièvement blessé à l'épron du gouvernail qu'il avoit perdu connoissance, et n'avoit pu nager. Ses compagnons, cependant, étoient venus à bout de le tirer des flots, mais occupés à leur propre conservation, ils n'avoient pu lui donner assez tôt les secours qu'exigeoient sa blessure, ainsi que l'abondance d'eau qu'il avoit avalé. L'infortuné jeune homme étoit mort peu d'heures après avoir été tire des flots.

Les chaloupes avoient abordé le rivage, et les parens, les amis de Kinedy fondant en larmes en débarquoient la froide dépouille, quand, tout-à-coup, l'infortunée Suky paroit la chevelure en désordre et hors d'elle même, elle pousse un cri aigu que je crois entendre encore, et s'élance sur le cadavre de son époux..... *Il est donc vrai*, s'écrie t-elle..... *Ah cher Kinedy ! ta malheureuse épouse va te rejoindre !....* Elle n'en put dire davantage, et, serrant dans ses bras les restes inanimés de son époux, elle perd entièrement connoissance ; son père, ses jeunes parentes s'em-



Ah cher Kinedy! ta malheureuse épouse va te rejoindre.

pressent autour d'elle, on veut la faire revenir à elle même, mais je conseille à ces bonnes gens de se saisir du moment où elle n'est pas à elle pour l'arracher de l'objet de sa douleur. En effet, on la transporte à la maison, elle y reprend ses sens ; mais son état devient des plus inquiétans. L'oncle de Campbell, qui se trouve être le médecin de l'isle, en est allarmé, elle avoit une fièvre violente et des symptômes effrayans d'une plus forte crise. Ne pouvant être d'aucun secours à cette famille infortunée, nous partîmes le lendemain pour nous rendre à Arross où nous étions àpeine arrivés, que nous apprimes que la malheureuse Suky, trompant ceux qui la surveilloient, s'étoit élancée par une fenêtre et s'étoit tuée. Nous fûmes on ne peut pas plus affligés de cette nouvelle, et le jeune Campbell, sur-tout, qui pleura et l'épouse et l'époux, comme si il leur eût été attaché depuis long-tems. Je lui sus gré de sa sensibilité, elle faisoit honneur à son cœur, car tout cœur sensible est vertueux.

Nous ne restames à *Arross* que deux jours après notre retour de la baie de Tobir-mary ; nous fimes voile pour l'isle de *Jona* ou d'Icolumkill où nous espérions voir plusieurs ruines antiques, qui attestoient que cette isle avoit

quitté les superstitions des Druides pour en adopter d'autres qui ne valoient guères mieux ; tant il est vrai que l'homme qui n'est point guidé par le flambeau de la raison, ne quitte une erreur que pour prendre une autre erreur.

L'isle de *Jona*, qui est au midi de celle de Mull, presente un point de vue bien différent que celui qu'on a quand on aborde la plupart des Hébrides dont les côtes agrestes semblent repousser le navigateur qui cherche à s'en approcher. Celle de l'isle *Jona* au contraire est on ne peut pas plus romantique. C'est une plaine qui s'avance dans la mer, et qui, semblable aux campagnes qui bordent la mer noire, est couverte de ruines vénérables, d'anciens monumens. Plus loin, ce sont des rochers élevés, entre lesquels on distingue des vallons où une verdure animée et variée à l'infini offre des promenades isolées mais délicieuses et telles qu'il en falloit autrefois aux solitaires qui habitoient ce séjour.

Cette isle a environ trois milles de long sur près de deux de large ; le terrein est un mélange assez égal de rochers et de terres fertiles, dont les habitans du pays ne tirent pas tout le parti qu'ils pourroient, parce qu'ils n'ont point l'amour du travail, ou qu'ils pré-

fèrent la pêche à l'agriculture. Cependant, dans les endroits où ces terres sont cultivées comme elles doivent l'être, l'orge y vient très bien, ainsi que les pommes de terre et le lin. Ces insulaires, qu'on dit être les plus paresseux des Hébrides, parce qu'ils en ont été long-tems les plus dévots, s'appliquent particulièrement à engraisser du bétail, ce qui ne leur donne presque point de peine, en ce que les paturages sont dans leur isle excellens et en abondance. On y trouve aussi différentes plantes qui sont estimées des botanistes telles que, la Buglose de mer, le Houx de mer et la Bella-dona, plante vénéneuse dont l'art a su faire tourner la malignité au profit de l'humanité. La population de cette isle est évaluée à 150 habitans dont les huttes ou maisons forment quelques hameaux assez pittoresquement situés.

L'isle s'appelloit d'abord *Y*, nom qu'elle changea ensuite en celui de *Jona* qui, en Hébreu, signifie Colombe pour rappeller, dit-on, la mémoire de *S. Columba* dont elle tire toute sa gloire. L'Ecosse, vers le cinquième siècle, avoit fourni un apôtre à l'Irlande dans la personne du fameux S. Patrice, né dans le Dunbarton-Shire, et si célèbre par son pur-

gatoire, sur lequel Fleuri a eu la bonté de faire sérieusement une longue dissertation. L'Irlande, s'acquittant avec l'Ecosse, lui fournit à son tour S. Columba qu'il ne faut pas confondre avec un S. Colomban que les légendes font établir en France du tems de la reine Brunehaut. Columba, né de parents illustres, et lui-même recommandable par son esprit et sa science, n'ayant pu obtenir le gouvernement de l'église d'Armag que Patrice avoit fondée, en conçut un tel dépit qu'il quitta son pays natal en faisant le vœu de ne s'établir, dans aucune isle, d'où il pourroit découvrir l'Irlande. Il débarqua d'abord dans celle d'*Oransay* d'une manière miraculeuse, car, n'ayant point trouvé de chaloupe pour passer d'Irlande aux Hébrides, ce saint, disent les légendaires, écrivains aussi véridiques que judicieux, vit descendre du ciel un nuage solide sur lequel il s'embarqua lui et trois moines du monastère d'Armag qui l'accompagnoient dans sa mission et fuyoient furtivement leur couvent. Arrivé à *Oransay*, Columba visita l'isle, mais la trouvant trop près de l'Irlande et contraire à son vœu, il prit la résolution de passer outre en y laissant cependant Oran, depuis S. Oran, un de ses

compagnons qui y ſonda un monastère, lequel, malgré la pauvreté de l'isle, étoit très-riche quand la réformation le fit supprimer. C'est cet Oran qui a donné son nom à l'église d'Oransay.

Columba ayant retrouvé dans la baie occidentale de l'isle son nuage qui étoit à l'ancre en attendant ses ordres, s'en servit pour passer à l'isle *Y*, beaucoup meilleure que celle d'Oransay, et, comme de-là il ne voyoit point son pays, il prit la résolution de s'y fixer, avec d'autant plus de raison, dit Voltaire, que le nuage, après lui avoir fait une profonde révérence, étoit remonté au ciel. *Bridius*, roi des Hébrides, selon Bede qui a écrit l'histoire comme Rabelais celle de Gargantua; Bridius, touché de la sainteté du missionnaire hibernois, se convertit au christianisme lui et sa nation, ce qui étoit très-ordinaire autrefois où les nations étoient toujours de l'avis de leurs rois, sur-tout en matière de religion, parce que alors les rois convertissoient leurs peuples, comme Charlemagne convertit les Saxons, et Louis XIV les Huguenots des Cévennes. Bridius, pour récompenser Columba de lui avoir ouvert le ciel à lui et à ses sujets, lui donna l'isle où il avoit abordé. Le premier

acte de souveraineté qu'exerça le saint fut de supprimer un collége de Druides qui étoit établi dans l'isle de tems immémorial, et l'édifice, que ces payens occupoient, servit à un séminaire de moines qui, il est vrai, n'eurent jamais la réputation d'être aussi versés dans les sciences que les Druides, mais qui firent par la suite d'excellens sujets pour le cloître. Les Druides ne formoient que des hommes, les moines de S. Columba formoient des saints.

Non-seulement Columba eut à détruire, dans l'isle *Jona*, les erreurs des Druides, mais encore, selon Boéthius, que j'ai déjà cité, il eut à combattre l'art magique des génies et des fées qui avoient fait de cette isle leur séjour favori. « Il en vint cependant » à bout, ajoute ce grave historien, parce » qu'avec la foi on vient à bout de tout; je » ne veux en citer qu'un seul exemple, con- » tinue Boéthius : il avoit élevé, près du mo- » nastère qu'il avoit fondé, une chapelle en » l'honneur de la vierge qui fut abattue dans » une nuit, relevée ensuite plusieurs fois et » renversée de même; cependant, après di- » verses tentatives de la part du saint pour » maintenir sa chapelle en pied, il eut recours » à la prière, et la vierge Marie lui révéla

» que sa chapelle ne subsisteroit que quand
» il auroit enterré un homme vivant dans les
» fondemens; ce procédé tenoit un peu des
» Druides qui, dans pareilles circonstances,
» n'avoient pas épargné les victimes humaines.
» Néanmoins, il répugnoit à S. Columba,
» qui étoit un bon homme; il consulta ses
» compagnons, et en écrivit à S. Oran qui
» vint s'offrir généreusement pour être enterré.
» Columba, les larmes aux yeux, se rendit
» à ses instances, et Oran fut enfermé vivant
» dans un tombeau placé dans les basses-œuvres
» de la chapelle. Sept jours après, Columba
» apprit par un songe qu'Oran étoit encore
» en vie; le lendemain, curieux de savoir
» la vérité, il fait ouvrir la tombe, et, à sa
» grande surprise, il voit son ami qui, se
» levant sur son séant, lui tient des discours
» peu édifians, et lui déclare entr'autres choses
» que tout ce qu'on débite de l'enfer n'est
» que mensonge. Scandalisé au dernier point
» d'ouir de pareils discours de la part d'un
» saint qui revenoit de l'autre monde, Columba
» le fit soudain recouvrir de terre, et l'en-
» ferma si bien dans sa tombe, que depuis
» il n'a scandalisé personne par ses propos ».

Ce conte de Boéthius étoit une tradition

dogmatique parmi les insulaires de *Jona*, avant que la réformation vint les éclairer; ils ont cependant conservé encore quelques fables absurdes, parce qu'il est des hommes dont l'imagination grossière a autant besoin de pareils alimens, que le mouton de l'herbe des prairies.

Columba mourut trente deux ans après avoir fondé son monastère, dans la plus grande considération, et regardé par les rois des Hébrides comme un homme auquel le ciel ne refusoit rien. Aucun d'eux n'osa monter sur le trône sans être couronné par S. Columba qui eut la gloire d'en couronner trois; aucun d'eux n'osa déclarer la guerre sans son avis, parce qu'il lisoit dans l'avenir le succès ou les revers que les guerriers devoient éprouver. Un roi d'Ecosse, Congale II., fut battu par les Norwegiens pour leur avoir fait une guerre que Columba désaprouvoit. Il prédit même à Congale le lieu, le jour et l'heure où il seroit battu. C'est *Boëthius* qui rapporte gravement cette prédiction, et observe que S. Columba prédit bien d'autres batailles. Il eut été plus beau pour un saint homme de les prévenir, en conciliant entr'eux les guerriers dont il avoit la confiance; mais un saint qui fait

enterrer vif son ami ne raisonne pas comme un philantrope.

Après la mort de S. Columba, l'isle de Jona reçut le nom de Y-Columb-Kill, isle de la cellule de S. Columba. Elle eut encore une autre célébrité, celle de renfermer les tombeaux des anciens rois d'Ecosse, depuis Fergus II, dont il n'est pas aisé de datter l'existence, jusqu'au fameux Mackbeth, que Shakespear et Ducis nous ont si bien fait connoître. Ces monumens n'ont de précieux que leur antiquité, et l'herbe qui les couvre les dérobe, pour la plupart, à l'œil du curieux qui aime à fixer son attention sur d'antiques masures.

L'isle Jura, qui est au sud de *Jona*, où nous ne nous arrêtâmes que peu d'heures, est la dernière des Hébrides que nous visitâmes. On lui donne ordinairement 34 milles de long sur une largeur moyenne de 10 milles; elle est presque toute couverte de rochers énormes et élevés qui ne sont susceptibles d'aucune espèce de culture, il n'est donc pas étonnant que, dans une terre aussi ingrate, il y ait àpeine sept à huit cents habitans dont la nourriture ordinaire est le poisson et les pommes de terre, parce qu'ils distillent le

peu de grain qu'ils recueillent pour en faire de l'eau-de-vie; ils ont aussi une grande quantité de chèvres et de brebis dont ils tirent quelques douceurs.

Les femmes de cette isle sont très-fécondes et les enfans jumeaux très-communs; hommes et femmes y connoissent peu les maladies, et parviennent presque tous à un âge très-avancé. Nous y avons vu des vieillards plus que nonagénaires qui avoient la vigueur du jeune âge, et des femmes de quatre-vingt ans presque aussi lestes que de jeunes filles, elles étoient même très-peu ridées. J'en vis une à l'auberge où nous nous arrêtâmes qui avoit quatre-vingt cinq ans, et sur laquelle tout l'ouvrage de la maison rouloit; elle étoit nièce d'un homme qui avoit vécu cent quatre-vingt-huit ans, et et avoit été soldat dans l'armée Ecossoise qui livra Charles I aux parlementaires.

Il n'y a qu'une paroisse dans l'isle de Jura, et c'est non-seulement la plus étendue des Hébrides, mais encore de la Grande-Bretagne; elle s'étend à plus de soixante milles de l'isle, et celle de Colonsay, d'Oransay, de Starbat et une quantité d'autres petites en dépendent. Leurs habitans ne vont au temple que dans l'été; car l'hiver, les brouillards, les tempêtes

s'opposoient à leur dévotion ; sans doute l'Eternel, qui meut à son gré les élémens, ne veut pas qu'il en soit autremeut.

On trouve, parmi les citoyens du Jura, les superstitions qui règnent dans les autres isles, et encore celles qui leur sont particulières. J'ai été témoin d'une cérémonie qui prouve leur ignorance ou leur imposture. C'étoit un malade que deux matrones nonagénaires prétendoient désenchanter ; car, dans cette isle tout ce qui est malade est enchanté, ou ensorcelé, cequi revient au même ; elles étoient grotesquement vêtues, tenoient en main une baguette de coudrier pour éloigner les mauvais génies, et récitoient des vers en langue *Erse* pour détruire leur enchantement. Le malade avoit une fluxion de poitrine dont la force de son tempéramment le tira, mais dont les bonnes femmes attribuèrent la cure à leur baguette de coudrier. Tout le monde dans l'isle fut de leur avis, sans en excepter le Laird, qui n'avoit, de moins grossier que les autres, que les vêtemens.

Avant de quitter l'isle, nous allâmes visiter les *Paps* qui sont trois montagnes qu'on a nommées ainsi à cause de leur ressemblance à des mamelles de femmes. Nous grimpames

sur la plus élevé appellée en langue *Erse*, *Ben-an-oir* ou la montagne d'or. Nous ne pûmes deviner pourquoi on lui avoit donné ce nom, et aucuns de nos guides ne purent nous satisfaire sur ce sujet, car, sans aucune trace qu'elle pût renfermer de l'or, cette montagne n'étoit qu'un composé de grosses pierres qui, n'étant point liées entr'elles, offroient l'image d'un chaos.

Nous eûmes beaucoup de peine à les gravir, mais arrivés au sommet, nous fûmes amplement dédommagés par la magnificence de la perspective. L'isle étoit à nos pieds, elle offroit un mélange vraiement romantiqne de rochers et d'une quantité innombrable de petits lacs. Nons avions à l'ouest une chaine de rochers qui s'avancoient dans l'océan et sembloient le braver. Au sud étoit l'isle d'*Islay* que nous nous imaginions voir à vol d'oiseau, plus loin nous découvrions le nord de l'Irlande, les isles de Gigha, de Cantire, d'Arran et en face de ces isles, le continent de l'Ecosse qui nous offroit les côtes de l'Argyloshire et du Renfewshire. Nous avions aussi en vue les deux autres *Paps* qui nous parurent bien moins élevés que celui sur lequel nons étions; mais d'une figure absolument semblable, c'est-à-

dire, exactement en forme de mamelles. Le célèbre M. Banks, qui avoit visité ces trois montagnes, estime la hauteur de cellè du sud à environ 396 toises, celle du *Ben-an-oir* à 425, le sommet de la troisième est un peu an-dessous de 368 pieds.

En sortant de l'isle *Jura*, nous doublames celle d'*Islay* et plusieurs autres dont l'aspect ne piqua point notre curiosité, avec d'autant plus de raison, qu'un vent favorable nous poussoit vers l'Irlande, où nous abordames, avec autant de facilité que de bonheur. Nous entrames dans le Lough-Foyle qui offre plusieurs mouillages, et entr'autres, celui de Derry's-baye où l'on trouve le port et la ville de Londonderry.

CHAPITRE VI.

Londonderry. — Colerain. — Chaussée des Géants. — Détails sur cette merveilleuse curiosité. — Conor. — Dunluce - Castle. — Anecdote. — Carrik - Fergus. — La Femme du Gouverneur. — Belfast. — Dromore. — Down-Patrice. — Newry. — Trim. — Kinh's-Town. — New - Canal. — Observations sur les mines d'Irlande.

DERRY, plus communément appellé *Londonderry*, parce qu'on prétend que Londres y envoya une colonie, donne une idée avantageuse des villes d'Irlande; elle est assise sur le bord d'un lac que, dans le pays, on appelle *Lough*, elle a un port très - commode, des fortifications qui en font une place forte; de belles maisons et grandes rues qui en font une très - jolie ville. Son enceinte est peu de chose, et sa population très - considérable, cequi luï donne un air de vie qu'on ne trouve dans aucune ville de l'Irlande, si on en excepte Dublin, Cork et Waterford.

Londonderry



12
13
14
55
ECOSSE
MERIDIONALE
Rachelin
Wightown
Maydens
Dunskay
Magee
Carikergus
Neutown
Dromore
Patrik
I. DE MAN
Douglas

Londonderry est le chef - lieu du comté auquel il donne son nom. C'est un des plus considérables de l'Irlande qui, comme l'Angleterre est divisée par *Shires* ou comtés. Les terres de celui de Londonderry offrent partout un sol fertile, et j'ai trouvé dans la ville l'activité de l'industrie joint à l'amour du travail qui paroissoit animer aussi les habitans de la campagne, car nul champ n'étoit en friche, et toutes les possessions étoient dans la meilleure tenue. Quelle différence de cette contrée à celles que nous vîmes ensuite, en nous rendant à Dublin. Le principal commerce de Londonderry est celui des toiles et le cabotage.

Nous sommes partis de Londonderry le lendemain de notre arrivée, et nous nous sommes détournés de la route de Dublin pour nous rendre à Colerain, et visiter la *chaussée des géants* qui est une des curiosités de l'Irlande. Le chemin de Londonderry à Colerain est plus que mauvais, dans quelques endroits il est impraticable, et la campagne qui l'avoisine, est un désert qui ne présente à l'œil que quelques sites sauvages où la nature est agreste et mélancolique. *Colerain*, qui donnoit autrefois son nom au comté de Londonderry, n'est aujourd'hui qu'un bourg peu considérable situé

Londonderry est le chef-lieu du comté auquel il donne son nom. C'est un des plus considérables de l'Irlande qui, comme l'Angleterre est divisée par *Shires* ou comtés. Les terres de celui de Londonderry offrent partout un sol fertile, et j'ai trouvé dans la ville l'activité de l'industrie joint à l'amour du travail qui paroissoit animer aussi les habitans de la campagne, car nul champ n'étoit en friche, et toutes les possessions étoient dans la meilleure tenue. Quelle différence de cette contrée à celles que nous vîmes ensuite, en nous rendant à Dublin. Le principal commerce de Londonderry est celui des toiles et le cabotage.

Nous sommes partis de Londonderry le lendemain de notre arrivée, et nous nous sommes détournés de la route de Dublin pour nous rendre à Colerain, et visiter la *chaussée des géants* qui est une des curiosités de l'Irlande. Le chemin de Londonderry à Colerain est plus que mauvais, dans quelques endroits il est impraticable, et la campagne qui l'avoisine, est un désert qui ne présente à l'œil que quelques sites sauvages où la nature est agreste et mélancolique. *Colerain*, qui donnoit autrefois son nom au comté de Londonderry, n'est aujourd'hui qu'un bourg peu considérable situé

sur la *Banne*, frêle ruisseau que les Irlandais appellent orgueilleusement une rivière, parce qu'il porte un filet d'eau dans l'océan, et, qu'à la manière des fleuves, il y a son embouchure; elle est à quelques milles de Colerain.

La chaussée des géants est environ à huit milles au nord de Colerain, dans le comté d'Antrim. Elle ressemble à un mole régulier que les simples habitans de cette contrée disoient et disent encore avoir été bâti par le diable; les pêcheurs, sur-tout, sont de cet avis, et il seroit dangereux d'essayer de leur prouver que leur opinion est une absurdité. Le reste des Irlandois qui ont de l'instruction, ou prétendent en avoir, soutiennent que réellement cette masse extraordinaire qui part du pied d'une haute montagne, et s'avance dans la mer à une distance qui n'est point encore déterminée, est l'ouvrage des hommes, et que cette entreprise, la plus grande et la plus hardie que le génie ait pu concevoir, a été exécuté dans des tems très-reculés par une race de géants dont *Fin-ma-cool*, célèbre héros de l'antique Hibernie étoit le chef. Cette érudition fabuleuse, qu'on pouvoit pardonner à l'imagination exaltée des anciens Bardes, fut long-tems la seule reçue en Angleterre, et

respectée jusqu'en 1693, où elle tomba en discrédit par les soins et les recherches de quelques membres de la société royale de Londres, qui ne trouvèrent dans cette chaussée qu'un de ces jeux de la nature, où elle est à la fois si extraordinaire, et si supérieure aux efforts de l'art.

La longueur la plus connue de cette merveilleuse chaussée est d'environ 600 pieds, sa plus grande largeur est de 240, et 120 dans les endroits les plus étroits. Sa hauteur est aussi très-inégale, elle est de 36 pieds au-dessus du rivage dans sa plus grande élévation, et de 15 dans celle qui est la plus basse. Elle est composée de plusieurs milliers de colonnes de basalte, espèce de cristallisation dure qui est du plus beau noir, et dont le grain est aussi fin que luisant; elle donne du feu comme le caillou, et l'on essayeroit en vain de la tailler. La plupart des colonnes sont perpendiculaires à l'horison et contigues les unes aux autres. Nous n'avons pu distinguer si elles étoient enfoncées en terre comme les pierres d'une carrière. On en voit de très-longues et beaucoup plus hautes que les autres, tandis que d'autres sont courtes ou tronquées; mais, ce que j'ai beaucoup admiré, et ce qui forme un coup-

d'œil unique, c'est que dans un très-long espace ces colonnes, ces pilliers prismatiques sont d'une égale hauteur, ensorte que leurs sommets forment une surface plane et entièrement unie. Il y en a beaucoup d'imparfaites, de fendues et d'irrégulières; d'autres sont entières, uniformes et belles, mais présentant des formes de différentes dimensions. Elles sont presque toutes pentagones ou hexagones, et rarement d'un plus grand nombre de côtés; leur commun diamètre est de 15 à 18 pouces. Il n'y en a point qui soit d'une seule pièce; mais chaque pillier est composé de plusieurs assises ou corps dont les uns ont six pouces et d'autres douze à dix-huit, et quelquefois même deux pieds de hauteur.

Ces pièces sont aussi bien jointes qu'il est possible qu'une pierre le soit à une autre; leurs surfaces respectives, lorsqu'on les sépare de force, se trouvent l'une concave dans le millieu et l'autre convexe. Les piliers sont très-serrés, les uns contre les autres, et quoiqu'il y en ait qui aient cinq côtés et d'autres six, ils sont si bien adaptés les uns aux autres qu'il n'y a point de vuide d'un pillier à un autre, l'inégalité du nombre des côtés étant

toujours compensée d'une manière merveilleuse dans toute la chaussée par l'inégalité des angles et des largeurs respectives de chaque pilier, de sorte qu'en abordant la chaussée, elle présente, à une certaine distance, une régularité aussi parfaite que celle qu'on est en droit d'attendre de l'édifice construit dans toutes les règles de l'art.

La chaussée des géants, en elle-même, n'est pas ce qu'il y a absolument de plus singulier dans ce jeu de la nature, l'apparence des rochers voisins n'est pas moins surprenante lorsqu'on les examine d'une petite baie qui est à l'est de la chaussée. Il règne au bas de ces rochers une couche de pierre noire, de la hauteur d'environ 60 pieds, divisée perpendiculairement à égale distance, par des rayons de pierre rouge qui ressemble à du ciment; ces rayons ont de quatre à cinq pouces d'épaisseur, vient ensuite une couche de pierre noire d'égale épaisseur, et ensuite alternativement de dix pieds en dix pieds une couche rouge, puis une noire; sur la dernière, qui a vingt pieds d'épaisseur, s'élève un rang de piliers sur lequel s'élèvent encore deux autres rangs séparés l'un de l'autre par une semblable couche de pierre noire. La hauteur et

la forme de ces piliers leur a fait donner le nom de cheminées.

De la chaussée des géants, nous gagnames *Conor* qui devoit nous remettre sur le grand chemin qui conduit à Carri-Fergus où nous comptions séjourner. *Conor* est une petite ville, autrefois épiscopale, mais dont le siége a été réuni à celui de *Down*. Elle est fameuse parce qu'elle appartenoit et formoit le principal domaine des *O'-Connor*, anciens rois de l'*Uster* ou de l'Ultonie, qui régnoient en Irlande quand cette contrée étoit partagé entre plusieurs petits princes ou rois, dont l'*auguste majesté* disparut lors de la conquête de l'Irlande par Henri II.

Dunluce-Castle, que l'on trouve ensuite, est aussi ancien et aussi pauvre que *Connor*; c'est une forteresse bâtie sur un rocher qui baigne la mer, et paroit avoir été séparé de la terre ferme. Le seul endroit par lequel on puisse en approcher, est un petit pont jetté sur un précipice, et dont la projection est aussi pittoresque que hardie. Les Hibernois le regardent comme imprenable, sans doute ils auroient raison, si nous en étions encore réduits, dans les siéges, aux anciennes machines de guerre. Le gentilhomme qui habitoit

ce château, et que nous trouvames à notre auberge, ne voulut jamais croire que la prise de son château ne coûteroit à l'ennemi, qui l'attaqueroit aujourd'hui, que quelques volées de coups de canon; cette vérité, qui en étoit réellement une, le choqua beaucoup, et un Irlandois choqué, sur-tout lorsque c'est un gentilhomme campagnard, est l'individu le plus original que l'on puisse rencontrer; un objet digne de fixer l'attention de l'observateur qui s'amuse des ridicules de l'espèce humaine qu'il est si difficile de lui faire perdre. M. le Comte, pour réfuter mon argument, fit un pompeux étalage de son érudition, il fouilla dans les annales de l'Irlande, nous parla des guerres que s'étoient faites entr'eux les rois de Lagenie et de l'Ultonie, monarques qui n'étoient pas alors aussi puissans que l'est en Italie le fameux duc de Parme, dont on traverse les états en deux postes et demi. M. le Comte parut enfin très-assuré que ceux qui avoient pris Troies en dix ans, seroient encore devant son château, s'ils en eussent entrepris le siége. Cette rodomontade Hibernoise nous fit beaucoup rire, et elle est caractéristique. Nous laissames M. le Comte dans son opinion, et nous étions loin de l'auberge,

que nous le vimes dessus une hauteur où il gesticuloit encore avec beaucoup de feu, persuadé que son fort étoit imprenable; ce château avoit quelque chose de particulier, c'est que les murs en étoient construits des menus basaltes prismatiques que produit la chaussée des géants.

Carrik-Fergus ou *Knock-Fergus* est la capitale du comté d'Antrim, et ne vaut pas Londonderry; cependant, j'en ai trouvé le port beaucoup meilleur et plus commode; la baie sur-tout est excellente, elle est défendue par un fort très bien placé et muni d'une bonne artillerie. Le gouverneur y faisoit sa demeure, c'étoit sir Nehemiah Donnellan, issu d'une des meilleures familles de l'Irlande; il étoit particulièrement connue de John, chez le père duquel il avoit long tems démeuré à Londres. Nous descendimes chez lui, et il nous témoigna autant d'obligation de notre visite qu'il nous en eut témoigne pour un service essentiel, ce qui me prouva ce que fait sur les hommes le besoin de se communiquer. Celui de prendre quelque repos fut le seul motif qui nous retint deux jours à Carrik - Fergus qui n'offre aucun objet de curiosité. Madame la gouvernante y contribua aussi un peu pour sa

part ; elle avoit 26 ans, ce qui étoit un peu plus de la moitié de l'âge de son époux; elle étoit de la figure la plus intéressante et de la taille la mieux prise; c'est une des belles femmes que j'aie vues, même en Angleterre. Elle étoit d'une douceur d'ange, mais elle n'étoit que belle et douce. C'étoit une superbe statue qui avoit besoin, pour être animée, du flambeau de Promethée ou du vœu de Pigmalion. Son époux, qui auroit pu être son père, et qu'elle aimoit de même, n'étoit pour elle ni Prométhée ni Pigmalion; il ne savoit donner aucun ressort aux beaux yeux de cette dame. John eût beaucoup mieux réussi, car je m'apperçus qu'il la fit rire quelquefois avec expression. Ces deux êtres eussent sympatisé très facilement ensemble, madame la gouvernante aimoit à voir John, et John se plaisoit avec elle. Pour ne point violer les droits de l'hospitalité, nous partîmes le troisième jour, et je crois que nous partîmes à tems.

Le bon M. Donnellan nous accompagna jusqu'à Belfast, et, chemin faisant, nous fit voir tous les sites romantiques qu'offrent les bords du lac du *Lough-Neagh*, situé entre les comtés d'Antrim, de Down et d'Armagh et remarquable par la propriété qu'il a de pé-

trifier le bois qu'on y jette ou qu'on laisse sur ses bords. Cette pétrification ne se fait que peu à peu ; si l'on pêche le bois qu'on y a jetté au bout de quelques jours, on trouve que l'intérieur n'a subi aucune métamorphose, qu'il est toujours combustible, mais que des parties minérales y ont pénétré, qu'il est plus compact et a beaucoup plus de poids, et que l'écorce en est déjà pétrifiée. Au bout d'un mois il cesse d'être bois, et n'a conservé que sa forme. Le Lough-Neagh communique encore la propriété qu'il a de pétrifier les corps, aux sables ou terres sablonneuses qui sont sur les hauteurs qui l'avoisinent.

Il y a beaucoup de lacs en Irlande qui, quoiqu'ils n'aient point de propriétés particulières qui puissent les faire distinguer des amas d'eau, que dans les autres pays on désigne sous le nom de lacs, n'en sont pas moins fameux parmi les bons Irlandois, parce que plusieurs traditions fabuleuses leur prêtent des vertus qu'ils n'ont pas, ce qui a beaucoup nui au progrès de l'histoire naturelle; avec d'autant plus de raison que des géographes modernes, dont les écrits ne sont pas sans mérite, ont adopté les contes puériles des naturels du pays, et leur ont donné par-là

une espèce d'authenticité. Je l'ai déjà dit et ne cesserai ne le répéter, il n'y a pas d'hommes plus crédules que les géographes et sur-tout ceux qui ont fourni les articles de la première et seconde encyclopédie. Ils ont gaté, par leur inexactitude et leur impudeur à avancer des faits controuvés, cette production du génie, d'ailleurs si recommandable par les recherches immenses et précieuses qu'elle offre à l'homme qui veut s'instruire.

En allant de Carrik-Fergus à Down-Patrice, on rencontre Belfast, Lisburn, Hill-Boro et Dromore, le premier et le dernier de ces endroits méritent seuls le nom de ville. Belfast, situé à l'embouchure de Lagen-Water, a un très-beau port, autant de commerce que Londonderry et Carrik Fergus, et beaucoup plus de moyens de le faire valoir. Dromore n'est ni bien située, ni commerçante ni industrieuse, aussi ces bons épiscopaux sont-ils très-pauvres et très-fénéans.

Down-Patrice et *Down-Patrick*, qui est le chef lieu du comté de Down, un des plus étendus de l'Irlande, a bien un évêque, mais elle ne s'en tient pas là comme ceux de Dromore: Sa situation sur la Newry la rend susceptible de faire un commerce avantageux,

et elle en profite; elle a plusieurs manufactures de toiles qui sont dans la plus grande activité; son air de vie m'a fait plaisir, parce que je jouis toutes les fois que je vois des hommes se livrer aux travaux industriels qui procurent cette douce aisance dont l'égoiste blasé ne sait pas sentir le prix.

On remarque dans le comté de Down deux montagnes que nous avons eu long-tems en vue, ce sont le *Mourne* et l'*Iveagh* qui sont regardées comme les plus hautes de l'Irlande, qu'on pense être la contrée la moins montagneuse de l'Europe. On donne à la première 528 toises de haut, et à la seconde 549. Elles n'offrent aucunes particularités remarquables si ce n'est les histoires fabuleuses qu'on a fait sur leur compte, et que les habitans du pays repètent avec une espèce de complaisance. Nul peuple n'est aussi conteur que l'Irlandois, nul peuple n'est plus crédule et plus attaché à ses préjugés, aussi ce sera celui de la Grande-Bretagne parmi lequel il existera le plus long-tems des papistes.

Newry, que nous avons trouvé après Down-Patrice, est un bourg médiocre que les Irlandois appellent une ville, et qui, dans tout autre pays, pourroit en devenir une très-

considérable par sa situation, ses marchés et le canal qui l'avoisine et conduit au lac de Strangford sur les bords duquel s'élèvent quelques petites villes avec lesquelles les habitans de Newry pourroient faire un commerce très-lucratif s'ils savoient profiter des avantages que la nature leur a dispensés.

Les villes par lesquelles nous avons passé ensuite méritent àpeine une mention, sur-tout *Carling-Fort* et *Drogeda*, non parce qu'elles sont moindres que *Duleck* et *Trim* que nous avons aussi trouvées sur notre passage, mais parce que toutes les deux, avantagées d'un bon port, paroissent n'en pas tirer parti.

A quelques milles de *Trim*, nous avons trouvé *King's-Town* qu'on appelle plus volontiers *Philips-Town* en l'honneur de Philippe II qui avoit épousé follement la reine Marie pour régner en son nom sur l'Angleterre, mais qui fut trompé dans son espoir, malgré l'or que répandit en son nom l'évèque Gardiner, prélat fanatique, digne de jouir de la confiance de la dévote Marie et de son hypocrite époux.

Près de Philips-Town, est New-Canal qui a 60 milles de long, et est pratiqué entre le Shannon, la rivière la plus considérable de l'Irlande, et la Liffey qui coule dans les murs

de Dublin. Cet ouvrage, qui étoit nécessaire à l'Irlande, et en facilite la navigation intérieure ouvre une communication du canal S. George à l'océan atlantiqne. Ce ne fut pas sans peine cependant que le parlement d'Irlande obtint l'agrément de la cour pour l'ouverture de ce canal, parce que le plan qui en fut porté à Londres effraya le roi et ses ministres par la dépense qu'il devoit occasionner en ce qu'il étoit indispensable d'ouvrir un marais profond dans l'étendue de plus de vingt quatre milles, de fortifier et d'encaisser les terres pour les empêcher ensuite de s'ébouler. Le parlement d'Irlande représenta que, si d'abord la dépense paroissoit énorme, il falloit avouer aussi que les avantages qui résulteroient de l'exécution de cette entreprise seroient incalculables. La cour se rendit à ces raisons, et l'utilité publique triompha cette fois des raisons particulières, ce qui est rare à la cour des rois.

Nous nous rendîmes à Dublin en côtoyant le canal dont les bords offroient auparavant une campagne agreste, qui est aujourd'hui cultivée et agréable à l'œil. Nous vimes le long du canal beaucoup de minerai que l'on transportoit à Dublin, il venoit du comté de

Wickclow qui abonde en mine. On dit qu'il y en a une d'argent, ce qui est une exagération irlandoise, elle est de plomb, et le minerai, sur trente livres de ce métal, rend une livre d'argent, mais il y en a quatre de cuivre dont on tire un meilleur parti, deux sont sur les rives de l'Arklow et sont les moins considérables ; les deux autres, beaucoup plus abondantes, sont à *Crone Bawn* et se touchent pour ainsi dire. Elles sont sur une colline qui a deux milles de circonférence et la forme d'une coupe renversée. Les veines sont très-proches les unes des autres et à différentes profondeurs dont l'évaluation moyenne est de vingt toises. D'abord, à la surface est une substance ferrugineuse sous laquelle on trouve un minerai qui donne du plomb et quelques parties d'argent dans la raison de 1 à 36 ; quelques toises, plus bas que cette couche, on trouve celle qui donne le cuivre et le donne en abondance. Trois à quatre cents ouvriers y travaillent jour et nuit, parce qu'il faut sans cesse faire circuler l'eau qui, imprégnée fortement de parties métalliques, donnent encore elles-mêmes un cédiment abondant qu'on parvient à faire sécher, et dont on tire le cuivre le plus pur que produisent ces mines. Les

médecins font cas de cette eau cuivreuse pour le scorbut, et l'employent dans les maladies billeuses comme un excellent vomitif.

La découverte de ces mines, ainsi que celles qui se trouvent dans le comté de Tipperary, est très-moderne, elles ne sont pas même encore en pleine exploitation ni les unes ni les autres. Celles de Tipperary donnent du cuivre, du plomb et même du fer. L'argent qu'on extrait du minerai qui donne le plomb est dans la proportion de 1 à 27, et malgré cela, ces mines ne sont pas d'un rapport aussi considérable que les carrières qui les avoisinent, et d'où l'on tire d'excellentes pierres de tailles dont les plus belles maisons du midi de l'Irlande sont construites. Les Irlandois, qui apprécient les choses à leur juste valeur, mettent plus de prix à leurs carrières qu'à leurs mines. Ils en ont beaucoup de marbre dont quelques - unes produisent une espèce de porphyre rouge veiné de blanc qui, lorsqu'il est travaillé, est d'un poli précieux.

Parmi les productions minérales de l'Irlande, on doit ranger l'ardoise qui y est du plus beau grain, et dont on trouve des carrières dans presque tous les comtés. Le charbon de terre y est aussi très-abondant et de la meilleure

qualité

qualité, sur-tout celui qu'on tire du comté de Kilkenny qui, à ce qu'on prétend, brûle sans fumée, et ne laisse presque point de cendres, ce qui, joint à une eau très-limpide qu'on trouve dans le pays et la sérénité de l'air qu'on y respire, a donné lieu au proverbe si connu des Irlandois : *Que Kilkenny contient du feu sans fumée, de l'eau sans limon et de l'air sans brouillards.*

CHAPITRE VII.

Notre arrivée à Dublin. — Détails sur cette ville. — Ses Quais, son Port. — Ses belles rues. — La Bourse. — The Barracks. — The Linen Hall. — The Parliament-House. — Trinity - College. — Maison du Duc de Leinster. — Charlemont's - House. — Les Squarres ou Places. — La Rotonde. —Hotels Garnies. — Tavernes. —Concerts. — Clubs. — L'Opera. — Etablissements publics.

Les environs de Dublin où l'agriculture est en pleine activité, les maisons de campagne près les unes des autres, et formant une espèce de bourgade immense circonscrivant la métropole, nous avoient prévenu en faveur de la capitale de l'Irlande, nous ne fumes point trompés dans notre attente. Le coup-d'œil qu'offre cette ville à l'étranger qui y entre pour la première fois, n'est pas au-dessous de celui dont il jouit quand il entre à Londres par Westminster-Bridge.

Après avoir traversé plusieurs beaux quartiers qui me rappellèrent ceux de Londres, nous parvinmes à la belle rue dite *Sackville Street* qui est tirée au cordeau, et dont toutes les maisons sont de la plus grande élégance. Nous descendîmes dans *Castle-Street* chez MM. David, La Touche et fils, banquiers françois, et les correspondans, en Irlande, du père de *John*. Il y fut reçu comme l'enfant de la maison, et moi comme son frère. Le plus jeune, La Touche fils, se fit une fête d'être notre *Cicérone* (1). Il nous fit voir dans Dublin tout ce qui pouvoit fixer l'attention de l'étranger. Cette ville est, par sa grandeur et sa population, la seconde de la Grande-Bretagne; on peut la comparer, sous le premier rapport, à Stockholm, à Copenhague, à Berlin ou à Marseille, mais elle est, ou paroit, plus peuplée que ces villes. Les gens, qui font les hommes à coups de plume, en ont porté la population à 200,000 ames, tandis que ceux qui n'exagèrent point l'évaluent à 150,000.

---

(1) On appelle ainsi en Italie les hommes qui font métier de montrer aux étrangers ce qu'une ville a de plus curieux.

Cette ville est située à 270 milles de Londres, et à près de 60 milles d'Holyhead qui est au nord de la principauté de Galles et le passage ordinaire des paquebots qui vont d'Angleterre en Irlande. Elle est à sept milles de la mer, et assise au fond d'une baie profonde à laquelle elle donne son nom. Elle est arrosée par la Liffey, rivière peu considérable et peu digne de baigner les murs d'une métropole; elle la divise en deux parties égales, et est ornée dans son cours, qui est d'une extrémité de la ville à l'autre, de superbes quais qu'on ne trouve pas a Londres, où il seroit si facile d'en bâtir. Le coup-d'œil de ces quais me plut infiniment parce que la partie de leur construction est leur moindre mérite, et qu'ils sont encore plus commodes que beaux, en ce que, dans la portion qui est au dessous du premier pont, on charge et décharge les bâtimens à la porte même des négocians.

Nous sommes quelquefois descendus de ces quais pour faire quelques promenades dans la baie, et ces parties étoient délicieuses pour moi, parce que, quand on a atteint le milieu de la baie et qu'on se tourne vers la terre, on jouit de la plus belle perspective; c'est un amphithéatre réllement romantique, dont la

partie la moins élevée est la ville ; ensuite se déploie majestueusement une superbe campagne, et, dans le fond, vers la partie la plus élevée, sont les montagnes du comté de Wicklow.

Au rapport de M. de La Touche, Dublin est augmenté de plus de moitié depuis vingt ans. Avant le règne de la reine Anne, on y comptoit que 7000 maisons ; en 1780 il y en avoit 17,150, et aujourd'hui on en compte plus de 20,000, Cette ville a beaucoup de conformité avec celle de Londres ; les maisons y sont de briques, et les anciennes rues étroites et obscures ; mais les nouveaux quartiers y sont aussi beaux que dans la capitale de la Grande-Bretagne, les maisons aussi propres et aussi élégamment bâties ; elles ont une stucture identique à celles de Londres. Les promenades y sont beaucoup plus belles en ce qu'elles sont moins symétriques et beaucoup mieux assises. Les bords de la Liffey donnent sur-tout des sites uniques. Elle est navigable pour les bâtimens même jusqu'à la douane qui est presqu'au centre de la ville ; mais, en la comparant à la Tamise, c'est la rivière des Gobelins qu'on voudroit comparer à la Seine. J'ai compté cinq ponts sur cette rivière dans

la seule enceinte de Dublin, il en est trois qui ne valent pas notre pont Notre-Dame, mais les deux autres sont de toute beauté; ils ont été construits sur le modèle de celui de Westminster. Soit à Paris, soit à Londres, il n'est peut-être pas d'aussi belle rue que celle qui, à Dublin, conduit du pont d'Essex au château où réside le Lord-lieutenant. Autrefois cette partie de Dublin étoit la plus amoncelée et la moins ouverte; et, comme c'est dans ce quartier que se trouve la douane, il étoit sans cesse embarrassé par le concours des voitures et des douanniers; mais le tems qui a enseigné aux hommes l'art de se loger, et celui d'asseoir leurs villes, a fait connoître aux habitans de Dublin, et à ceux des différentes capitales, l'avantage et la commodité des rues spacieuses; en effet, il n'y a que l'ignorance qui ait pu élever les anciens cloaques de nos anciennes cités. La manière de bâtir de nos aïeux tenoit à leurs préjugés, elle a été rectifiée par les loix de la physique et de la raison; ah! pourquoi n'en est-il pas ainsi des autres préjugés que nous avons hérités d'eux.

Parmi les édifices publics, nous avons d'abord remarqué, 1°. la Bourse, *the New ex*

change; c'est, après celle de Londres, le second bâtiment de cette espèce en Europe, elle est d'une architecture très-bien entendue et qui n'a d'élégance que celle qui lui convient; la façade est de l'ordre Corinthien, ainsi que la coupole et les autres ornemens. On y a employé la pierre de Portland dont j'ai déja fait si justement l'élo e. Cet édifice, qui a réellement de la majesté, a coûté, dit-on, 40 mille livres sterling, près d'un million de nos livres. Je pense que, d'après son étendue, sa solidité et la somptuosité de l'édifice, il eut coûté en France trois fois autant, parce que chez nous l'économie n'est pas la vertu des entrepreneurs de bâtimens. Je crois qu'il me sauront gré de n'en pas dire d'avantage.

2°. Les casernes qu'on appelle *the Barracks* qui ressemblent plutôt au vaste palais d'un monarque puissant qu'a un édifice destiné à loger des soldats. Elles sont situées sur une éminence près de la rivière, et consistent en quatre grands corps de bâtimens dans lesquels sont ordinairement casernés quatre bataillons d'infanterie et deux régimens de cavalerie. Ils pourroient contenir, au besoin, huit régimens d'infanterie et quatre de cavalerie. Il y a un

manège spacieux et couvert, qui est un des plus beaux que j'aie vus en Europe. Les quatre régimens d'infanterie, qui étoient alors dans ces casernes, étoient les deuxième, dix-neuvième, cinquante-neuvième et soixante-septième régimens, tous composés de très-beaux hommes et parfaitement bien tenus; les deux régimens à cheval, l'un étoit celui du n°. 1 cavalerie, et l'autre celui du n°. 18 dragons. Le colonel de ce dernier étoit le comte de *Drogheda*, que j'avois beaucoup connu à Paris, où il avoit été élevé, parce qu'il est catholique, et avoit plusieurs parens au service de France. C'étoit un de ses oncles qui avoit formé le régiment qu'il commandoit et qui n'avoit été créé qu'en 1759, pour faire la guerre en Hanover. Il y avoit encore dans le corps d'anciens guerriers qui étoient de la création, et avec lesquels nous causames assez long-tems et avec plaisir, car je n'en ai pas de plus grand que de m'entretenir avec d'anciens militaires. Je crois entendre Adraste chez Admète, racontant les exploits de ses compagnons d'armes dans la première guerre des Thébains. Les militaires sont un peu conteurs, mais leur manière de conter, lorsqu'ils ne sont point fanfarons, et les vieux le sont

rarement, a quelque chose d'utile, d'imposant en ce qu'elle exalte la tête des jeunes gens et leur donne l'envie d'aller à leur tour acquérir de la gloire.

3°. La halle aux draps et aux toiles, *the Linen-Hall*. Cet édifice fut élevé au commencement du siècle et avec toute l'intelligence qui convient à la distribution de ces sortes d'établissemens, il est principalement destiné à la réception des draps envoyés des différentes manufactures, pour être vendus à Dublin, lesquels ne sont mis en vente que quand ils ont été trouvés de bonne qualité par des commissaires proposés à cette vérification par les inspecteurs en chef des manufactures, qui sont le lord chancelier, le primat d'Irlande, l'archevêque de Dublin et les seigneurs les plus qualifiés du royaume, qui se font un honneur de cette place, et un devoir essentiel de la remplir. Cette institution nationale a produit de grands avantages à l'Irlande, parce qu'elle a fait disparoître les fraudes dans une branche de commerce qui est tout pour ce royaume, en ce qu'elle fait vivre des milliers d'hommes, et leur procure les commodités et les denrées que la nature a refusé à l'Irlande, et que l'étranger s'empresse de venir échanger contre ses draps.

4°. *The Parliament-house* : Cet édifice, un des plus beaux de Dublin, et surpassant, à beaucoup d'égards, celui de Westminster, a été commencé un an après celui dont je viens de parler, et fini dix ans après. Il est jusqu'aujourd'hui un des plus beaux morceaux d'architecture qui soient dans la Grande-Bretagne, et peut aller de pair avec ce que l'Italie a de mieux. L'ordre Ionique y domine, surtout dans la façade et le portique, qui sont magnifiques; l'intérieur de l'édifice répond à ces beautés, et offre des appartemens aussi spacieux, aussi élégants que bien distribués.

Je n'ai pas été moins satisfait de la façade de *Trinity-college*, qui a 300 pieds de front et est en belles pierres de Portland. Cet édifice, qui est le plus considérable de Dublin, consiste en deux vastes enceintes, où sont trente trois corps de bâtimens renfermant chacun huit logemens séparés, où l'on trouve toutes les commodités de l'aisance. Les étudians Hibernois, qui ont habité ce palais, et que les circonstances ont conduit ensuite à Paris dans sainte Barbe et les cloaques de la rue S. Jacques ont dû se trouver bien mal à leur aise; car leur collége, en comparaison de ceux de Paris, est le palais d'Augias comparé à ses

écuries. Nous avons rendu une visite particulière à ce collége, parce qu'effectivement il en méritoit une.

Parmi les maisons des grands, où j'ai été introduit, il en est deux qui méritent qu'on les cite; la première est celle de *Leinster*, qui est de la plus élégante simplicité, la cour en est remarquable par son étendue, et le jardin par l'art avec lequel il a été arrangé; s'il n'a pas été le modèle des jardins anglois, il doit le devenir, par la singularité des sites et la naïve peinture de la nature agreste qu'il offre dans les endroits où l'artiste a su revêtir son travail des productions fortuites et sauvages de la campagne. La seconde est *Charlemont's-house*, digne de figurer, non-seulement dans Londres, mais à Rome même, par la beauté de l'architecture extérieure et celle des appartemens, dont les meubles somptueux forment le moindre mérite. Il y a une galerie qui n'est pas abondante, mais précieuse, par le choix des peintures qui sont des plus grands maitres, telles qu'un Judas jettant sur le plancher l'argent qu'il vient de recevoir pour livrer son maitre; ce morceau est du *Rembrant* et de la plus belle composition. On voit, près de là, un César-Borgia

du Titien, et une tête de vieillard du Correge qui est pleine d'expression ; John ne pouvoit s'en rassasier; mais ce fut le Borgia qui me frappa davantage. Il y avoit dans la figure, dans les yeux, une vérité étonnante, c'étoit le regard d'un scélérat, et le masque d'un brigand, mais son attitude, son port étoit celui d'un guerrier valeureux. Ce portrait, par un mélange magique, retraçoit à l'œil du philosophe l'histoire entière de Borgia. On se rappelloit son inceste avec la belle *Lucrecia* sa sœur. La trahison qu'il exécuta envers les Ursins, et sa belle défense à *Camerino.*

La salle qui forme la bibliothèque de *Charlemont's-house* est superbe et très-ingénieusement éclairée par nne espèce de ciel factice qu'on a pratiqué dans le plafond, en allant de cette salle à un cabinet de médailles qui est très-riche, on passe par une antichambre où l'on est arrêté par une précieuse copie de la Vénus de Médicis, on n'a pas su nous nommer l'artiste qui, dans cette imitation, s'étoit, pour ainsi dire, élévé à la hauteur de l'original. La collection des médailles, qui est très-complette pour l'histoire ancienne et l'histoire d'Angleterre, est, dit-on, le fruit des recherches de sir Robert-Fitz-Gérald,

antiquaire avantageusement connu en Angleterre.

Les *Squares*, à Dublin, ne sont pas aussi ornés, aussi bien peignés que ceux de la capitale, si on en excepte, toutefois, *Merion-Square* qui mérite l'attention du voyageur, et *Stephen's-Green* qui est le *Square*, ou la place la plus vaste que j'aie vu dans quelque ville que ce soit de la Grande-Bretagne. On y trouve une promenade sablée qui a plus d'un mille, cette avenue est plantée des plus beaux arbres. C'est dans la belle saison, sur le soir et les dimanches, la promenade de la bonne compagnie; elle a la gaîté de nos boulevards sans en avoir ni la cohue, ni la poussière. Les maisons qui l'avoisinent ou la circonscrivent, sont magnifiques, mais l'œil n'est point satisfait de leur peu d'uniformité, chacun y bâtit à sa fantaisie, et quelquefois cette fantaisie a été un caprice monstrueux pour la partie des arts. Il n'en est pas de même des maisons qui embellissent *Merion-ſquare*; on y trouve la symétrie la plus rigoureuse, elles sont toutes en pierres de tailles et à grands balcons ce que n'offre aucune place en Angleterre, si ce n'est celle de *Bath*.

J'ai été aussi très-satisfait de la *Rotonde*

faite à peu près sur le plan de *Ranelagh*; mais beaucoup plus solidement bâtie. Elle a quatre-vingt-dix cabinets disposés exactement comme ceux de Ranelagh, les peintures en sont détestables, et on voit sans regret que l'humidité en a endommagé la majeure partie. L'orchestre y est comme les peintures, mais les Hibernois en sont contens, ils le trouveroient, dit-on, délicieux, si la cornemuse s'y faisoit entendre, ils aiment cet instrument encore plus que les Ecossois. En parlant d'Hibernois, je me souviens d'avoir vu à cette promenade de très-jolies Hibernoises qui, comme les femmes de Londres, n'étoient bien que dans le déshabillé, car, dans la grande parure, les modes qu'elles outroient en voulant les perfectionner, les rendoient ridicules quand elles étoient jolies, et laides à faire peur quand la nature n'avoit rien fait pour elles.

Je trouvois qu'on étoit très-chèrement traité dans cette espèce de guinguette où nous nous régalâmes plusieurs fois. John au contraire, accoutumé à payer tout à Londres au poid de l'or, trouvoit qu'on y étoit à bo marché. Il avoit raison, et je n'avois pas tort, parce que nos objets de comparaison étoient

différens dans la réalité, cependant il ne fait pas cher vivre à Dublin pour le particulier; mais les *Furnished Lodgings* (1) n'y sont pas à meilleur marché qu'à Londres; pour y en avoir un passable, il faut mettre deux guinées et demi par semaine, et, malgré ce prix qui s'élève en quelque sorte au-dessus de celui de Londres, vous ne trouvez point dans ces sortes de maisons la propreté angloise, ni dans les appartemens, ni dans la cuisine, l'assistance aux personnes y est encore pire, parce que l'Irlandois n'est un valet adroit et intelligent qu'hors de chez lui, il faut que l'étranger lui ait appris à servir, alors il devient un domestique excellent; si il n'est ni ivrogne ni menteur, défaut dont tous les hommes de son pays ne se défont que lorsqu'ils passent de cette vie à une autre.

Nous avons encore été très-souvent nous divertir à *Parliament-Winter* qui est la meilleure taverne de Dublin, il y a un très-beau jardin, où il se fait de très jolies parties, mais souvent dans les bals qu'on y donne, la société est trop nombreuse pour la capacité des appartemens, et, pour peu que l'affluence soit considérable, elle dégénère en cohue.

---

(1) Maisons garnies.

Il y a aussi deux salles de concert dans le goût de ceux de Londres ; la meilleure est dans *Fitz-hamble - Street*, et l'autre à la Rotonde, celle-ci n'est ouverte que l'hiver. Les clubs d'*Antry* et de *Dely* sont les plus renommés de la ville ; ce sont ceux où s'assemble la noblesse, c'est-à-dire où elle va par ton passer quelques heures des vingt-quatre, dont elle est souvent surchargée, ainsi que les hommes qui croyent que c'est vivre noblement que de vivre les bras croisés.

Nous avons très-souvent fréquenté les deux salles de spectacles, la comédie et l'opéra. Je n'ai pu juger compétemment de la bonté des comédiens ; mes compagnons les trouvèrent détestables, et le public étoit de l'opinion de mes compagnons. L'opéra, c'étoient des Italiens qui étoient pires que la comédie ; j'en jugeai sans l'intervention d'un tiers ; je crois que, pour le former, on avoit ramassé les plus vils saltimbanques de l'Italie. Quel contraste avec celui de Londres ! J'ai vu exécuter par ces baladins *la Buona Figliola*, *la Francastana* et *il Géloso in Cimento*, je crois qu'ils ne savoient que ces trois pièces, car ils en blasèrent les spectateurs. Cependant, malgré leur discordante musique, et le mauvais ton

de

de leur jeu, la salle étoit toujours pleine de ce qu'il y avoit de plus qualifié à Dublin ; mais c'étoit l'oisiveté, cet affreux supplice de ce qu'on appelle les gens comme il faut, qui causoit cette affluence, et amenoit à cet opéra les neufs dixième des spectateurs. Les femmes y venoient pour y être vus, et elles vont par-tout pour cela.

Après avoir, dans différentes courses, parcouru les temples, vu l'hopital des invalides qui n'est comparable à celui de Chelsea que par le régime, celui où sont les femmes enceintes qui y sont mieux traitées qu'elles ne seroient chez elles, même avec les moyens de l'aisance, celui des foux qui est célèbre parce qu'il a été fondé par *Swift* qu'on dit y être mort lui-même comme fou, mais ce qui n'est qu'une tradition controuvée. Nous nous sommes empressés de terminer notre voyage comme celui de Londres, c'est-à dire, de prendre des renseignemens sur le gouvernement de l'Irlande, sa constitution et les mœurs de ses habitans. Les amis de M. La Touche ont, à cet égard, rempli parfaitement nos vues.

CHAPITRE VIII.

Gouvernement civil de Dublin. — Usage singulier. — Constitution politique et civile de l'Irlande. — Du Lord-Lieutenant. — Du Parlement d'Irlande. — Des Tribunaux. De la Constitution du Clergé. — Catholiques d'Irlande. — Leur histoire. — Ils massacrent les Protestans. — Favorisent Jacques II. — Comment les lumières de la raison pénètrent en Irlande. — Changement qu'elles y produisent. — Commerce de l'Irlande. — Ses objets d'exportation et d'importation.

Le gouvernement municipal de Dublin est modélé sur celui de Londres, et consiste en un lord-maire et plusieurs *Alderman* qui parviennent à cette dignité comme on y parvient à Londres. Il y a une coutume assez singulière à Dublin, et qui se pratique dans plusieurs villes de l'Irlande, c'est que tous les trois ans le Lord-maire et les vingt-quatre corporations de la ville sont obligés, en vertu d'une an-

cienne charte, de parcourir la ville et les fauxbourgs en grande pompe, et ils appellent cette cérémonie *courir les franchises.* Dans cette occasion, les bourgeois de Dublin font assaut d'ostentation, et il en est qui, ce jour là, étalent un tel faste, qu'ils sont plusieurs années à s'en ressentir. La vanité est capable de toutes les folies, et il y a un grand livre à faire sur celles qu'elle fait commettre aux gens même qui affichent de n'en pas avoir.

Quand au gouvernement civil ou politique, il est aujourd'hui à peu près le même qu'en Angleterre. Autrefois les souverains de l'Irlande, qui faisoient remonter leur origine au de là des limites d'une chronologie raisonnable, prenoient simplement le titre de *Seigneurs, Dominus Hiberniæ, Lord d'Irlande*; et, quoiqu'ils fussent quelquefois despotes absolus, ils conservèrent ce titre modeste jusqu'à la trente troisième année du règne de Henri VIII qui prit celui de roi, par un acte du parlement, daté du règne même de ce prince, dont les volontés ne furent jamais contredites, parce qu'il régna par la terreur, et qu'elle ôte aux hommes l'énergie, qui seule pourroit les rendre capables de résister à la tyrannie. Malgré cette disposition de Henri, il n'en fut

pas de même de l'Irlande comme de l'Angleterre et de l'Ecosse qui, depuis leur réunion, ne forment qu'un seul et même royaume, ne différant que par quelques lois municipales, qui tiennent plus aux localités qu'à la législation; l'Irlande fut toujours un royaume distinct, un royaume conquis qui, après la prise de possession qu'en fit Henri II, reçut et jura d'observer les loix de l'Angleterre. Ce serment eut lieu dans un congré tenu à Lismore en 1172, et, à partir de cette époque, l'Irlande continua à être regardé comme un pays conquis, soumis aux lois que lui imposeroit ou voudroit lui imposer la métropole. Mais cet état de dépendance, au dire des Irlandois, n'est que chimérique, et disputé par eux depuis plus d'un siècle; de manière que, pour en rétablir la légitimité, George I déclara (sixième statut) « que le royaume d'Irlande » étoit subordonné à l'Angleterre, qu'il dé- » pendoit des domaines du roi de la Grande- » Bretagne, comme en formant une partie » intégrante, et que sa majesté, avec le con- » cours des deux chambres du parlement d'An- » gleterre, avoit le pouvoir de promulguer » des lois qui lioient le peuple Irlandois ».

Cette détermination prise par George I, et

homologuée par le parlement d'Angleterre, aliéna l'esprit des Irlandois aulieu de le concilier. Ils soutinrent plus que jamais que le parlement d'Angleterre n'avoit aucune autorité législative sur leur pays. On ne répondoit à Londres, à cette assertion des Irlandois, que par des déclamations, tandis qu'en Irlande, il se formoit des corps armés sous le nom d'associations de volontaires, lesquels n'eurent d'abord pour but que de défendre leur pays de l'invasion des François, qui, dans la guerre de 1756, menacèrent plus d'une fois les côtes des isles Britanniques; fortes ensuite de leur nombre et de leur union, ces associations en imposèrent au gouvernement anglois, qui sembla céder aux instances des Irlandois, et consentit, en 1782, à l'annullation du statut de George I, alors on regarda en Irlande cet acte du parlement d'Angleterre comme une renonciation formelle aux droits de toute espèce de *législation* sur l'Irlande.

D'après cet acte et quelques autres concessions, *la constitution civile* de l'Irlande est à peu près la même qu'en Angleterre; voici ce qui la distingue. Il y a un gouverneur en chef, qu'on appelloit autrefois *Vice-roi*, et

qui prend aujourd'hui le titre plus modeste de *Lord-Lieutenant.* Lors de mon séjour à Dublin, c'étoit le comte de Carlisle, qui étoit généralement estimé dans le pays. Cet officier est nommé par le roi d'Angleterre et le représente; les pouvoirs qu'il en rèçoit sont plus ou moins étendus, mais toujours en raison des circonstances, et de la confiance que le roi a dans celui qu'il nomme à cette place. L'installation de ce *lord-lieutenant* se fait avec presqu'autant d'appareil que s'il s'agissoit d'asseoir un roi sur le trône. Lorsqu'il arrive en Irlande, les officiers d'état, le lord-chancelier, les deux chambres du parlement, le corps de la noblesse et toutes les autorités constituées vont au devant de lui, il remet ses lettres au lord-chancelier, qui les fait lire publiquement dans la chambre du conseil; on le conduit ensuite en pompe dans la salle des états, et le cortége qui l'y accompagne est composé du lord chancelier, des membres du conseil privé, des pairs du royaume, des ducs et comtes, du roi d'armes et des diférens officiers d'état, l'un d'eux porte devant le récipiendaire l'épée qu'on doit lui ceindre. Arrivé dans la salle d'état, il prête les sermens d'usage, il reçoit l'épée de vice-roi, et est installé

sur ce qu'on appelle la *chaire d'état.* Au sortir de cette cérémonie, il trouve sur la place où est située la maison du conseil, une superbe garde à cheval qui l'accompagne jusqu'à son palais, et lui sert de cortége toutes les fois qu'il paroit en public. L'autorité dont ce représentant du prince est investi, et son train splendide le fait considérer comme celui de tous les delégués du pouvoir souverain, qui soient en Europe, qui approche le plus de la grandeur et de la majesté royale. Il a un conseil composé des grands officiers de la couronne, tels que le lord-chancelier, le lord-trésorier, les archevéques, évéques, comtes et barons du royaume; cependant, le parlement d'Irlande est, comme en Angleterre, la cour supréme de ce royaume. Il est convoqué par un *Writ* de sa majesté britannique, et ouvre ses sessions une fois par an. Comme celui d'Angleterre, il est composé de deux chambres, celle des Lords et celle des Communes. La première est formée par les deux pairs de la maison royale, le duc de Glocester comme comte de Conaught, et le duc de Cumberland comme comte de Dublin, et par le lord chancelier; viennent ensuite les archevéques au nombre de quatre, le premier est

celui d'Armagh comme primat de toute l'Irlande. Après ces prélats siège le duc de Leinster le seul duc du royaume : les comtes ont le pas après ce duc, ils sont trés - nombreux ; après eux viennent, en plus grand nombre encore, les vicomtes, les évêques et les barons. Il y a aussi quatre *pairesses*, les comtesses de Brandon et de Grandisson, la vicomtesse de Langford et la baronne d'Arden. Parmi les comtes et les barons qui forment cette chambre, il en est beaucoup qui sont ce qu'on appelle *Commoner de la Grande Bretagne*, c'est-à-dire membre de la chambre des communes du parlement d'Angleterre. Il y a trés-peu de catholiques dans cette chambre.

Celle des communes qui s'organise comme celle de Londres, est composée d'environ trois cents membres, représentant trente quatre comtés dont plusieurs députent dix membres, quelques-uns douze, et un seul, le comté de Kilkenny, seize ; mais cette représentation est comme celle du parlement d'Angleterre, il s'y trouve beaucoup de membres insignifians, qui se laissent conduire par un petit nombre de meneurs qui ont des vues particulières, et qui réduisent, par cela même, la volonté nationale à la leur même, ce qui

détruit la liberté aulieu de la consolider, au lieu de lui donner cette énergie et cette loyauté sans laquelle le sénat d'une nation libre ne peut être un corps délibérant, et ne devient qu'un vil troupeau, suborné passivement à la volonté de ceux qui le guident. Cet avilissement de la représentation n'auroit peut-être pas lieu dans les parlemens d'Angleterre et d'Irlande, si leur durée étoit plus limitée, et sur-tout dans celui d'Irlande, où, depuis le règne de George III, elle est *octenniale*, cette opinion est celle des amis de la liberté, qui l'ont formée d'aprés les leçons qu'ils ont reçus de l'expérience, qui, dans tous les gouvernemens, redresse les erreurs politiques lorsqu'on veut la consulter.

Les loix, en Irlande, sont faites par les deux chambres du parlement, et envoyées ensuite en Angleterre pour recevoir la sanction du prince; lorsqu'elles en sont revêtues, elles passent au conseil de sa majesté, et de-là à la chancellerie, qui les renvoye en Irlande, pour être promulguées par les *Scherriffs* des comtés.

Quant aux tribunaux des cours souveraines, ils sont les mêmes en Irlande qu'en Angleterre pour la dénomination et l'organisation, il y

en a quatre : 1°. La chancellerie dont le lord-chancelier est le chef; ce magistrat est la seconde personne de l'Irlande, c'est toujours un lord des plus qualifiés de la Grande-Bretagne. 2°. La cour de *King's-Bench*, présidée par un lord chef de la justice. 3°. Celle des *Common-Plaids*, qui est organisée comme la précédente. 4°. *Court of Exchequer*, ou l'échiquier, dont le lord trésorier du royaume est le chef, elle a la même juridiction que celle de Londres qui porte ce nom. Il y a aussi une cour d'amirauté, mais elle est subordonnée à celle de la Grande-Bretagne. Les différents comtés de l'Irlande sont gouvernés par de hauts Sherriffs, qui étoient autrefois choisis par le peuple, mais qui sont aujourd'hui à la nomination du *lord-lieutenant*.

On s'apperçoit, parce qu'on vient de lire, que la constitution civil de l'Irlande différe très-peu de celle d'Angleterre, on peut en dire de même de la constitution ecclésiastique pour ce qui concerne ce qu'on appelle la religion dominante. L'église Irlandoise est composée de quatre archevêques, savoir : celui d'Armagh qui est le primat de toute l'Irlande, et a un revenu de 8000 livres sterlings ou 192,000 de nos livres ; celui de Dublin qui est

primat d'Irlande avec 5000 livres sterling de revenus ; celui de Cashel, primat de Munster, et celui de Tuam, primat de Conaught, qui ont un revenu égal à celui de Dublin. Il y a ensuite dix-huit évêques suffragans de ces quatre primats, celui de Limerick a le plus fort revenu, et celui de Down le plus modique, qui est cependant au-dessus de 50,000 de nos livres, d'où il résulte que, pour un pays aussi pauvre que l'Irlande, le clergé est trop richement renté.

Il y a encore une charge trés grave, qui cependant diminue tous les jours, cest celle qui pèse sur les papistes qui, comme ceux d'Angleterre, entretiennent en secret des évêques romains, et tous les dignitaires de la hiérarchie de l'église de Rome. Il y a aussi à Dublin, et dans les principales villes de l'Irlande, les mêmes sectes qu'on trouve en Angleterre. J'ai compté à Dublin trois chapelles de protestans françois, une des réformés de Hollande, sept de presbytériens, une pour les méthodistes, et deux pour les Quakers, qui sont d'aussi bonnes gens en Irlande que par tout ailleurs. Les catholiques ont, dans cette ville, seize églises ou chapelles, ce qui prouve que la religion anglicane n'est pas celle

de la nation irlandoise, parce que, dans toutes les villes d'Irlande, sur une église de protestans ou d'anglicans, il y en a quatre de catholiques; il est vrai qu'elles sont cachées ou que le gouvernement les tient pour telles, et en effet, il est on ne peut pas plus tolérant lorsque les catholiques d'Irlande sont tranquilles, mais leur ardeur inquiéte, ou plutôt le fanatisme de leurs prêtres, a causé leurs malheurs, et provoqué la sévérité des loix.

Pour s'en persuader, il ne faut que jetter les yeux sur l'histoire de l'Irlande, et bientôt l'on verra combien l'église de Rome a fait commettre de fautes aux bons Irlandois, sans cesse influencés par les potentats de l'Europe qui prenoient, pour voiler leur ambition, le prétexte de la religion; ils ont essayé, à plusieurs reprises, de se soustraire à la domination angloise.

Sous le régne d'Édouard VI, ils reçoivent la réformation dans les villes seulement, mais, dans les campagnes, elle éprouve la plus grande opposition, et occasionne des voies de fait qui sont appaisées sous le régne de *Mary*, pour renaître, avec plus de fureur, sous celui d'Élisabeth. L'Espagne, la maison d'Autriche et le Pape trouvent, en Irlande,

les plus grandes ressources contre cette princesse. Kinsale est livré aux Espagnols par les catholiques du pays, et les comtes de Tirconnel et de Tyrone, ils arborent l'étendard de la rébellion. Élisabeth, digne de régner sur des hommes, ne perd point courage ; elle envoie des troupes en Irlande. Les rebelles, unis aux Espagnols, sont battus, Kinsale est repris, et Tirconnel, amené aux pieds d'Elisabeth qui lui fait grace. Cependant, la clémence de cette reine passe en Irlande pour une foiblesse de sa part. Jacques I lui succéde, et semble avoir oublié les torts des Irlandois, pour ne voir en eux que des sujets égaux en droits avec ceux d'Angleterre ; ils font valoir leurs priviléges, et il les confirme ; mais telle est dans cette contrée le fanatisme ou plutôt l'influence du Pape et des Espagnols, que, malgré les bienfaits qu'ils ont reçus de leur roi, les Irlandois arborent une seconde fois l'étendard de la révolte. Les comtes de Tyrone et de Tirconnel, ingrats et rebelles, rassemblent leurs amis, en font un corps d'armée, et essayent de s'emparer du château de Dublin; leur complot est découvert, leurs attroupemens sont dissipés, et les chefs obligés de fuir au delà des mers. Ils portent chez l'é-

tranger leurs intrigues et leur haine; ils en sollicitent des secours, et, sur les promesses qu'on leur fait, ils engagent *Calim O'Doghaty* à former un nouveau complot, en lui assurant qu'il va recevoir incessamment, de la part des Espagnols, et des troupes et de l'argent. Cette manie de croire l'étranger, intéressé à embrasser les querelles d'autrui, est une grande erreur de la part de ceux qui se laissent conduire par des prêtres; c'est une de ces illusions du fanatisme qui n'est détruite que par l'expérience et les malheurs de ceux qui en ont été dupes. En effet, *Calim*, qui croit fermement que toutes les forces d'Espagne vont débarquer en Irlande pour favoriser son parti, marche vers Dublin, mais n'est pas plus heureux que Tyrone et Tirconnel, au contraire, il est tué dans une première affaire, et ses compagnons sont pris, exécutés, et leurs biens confisqués.

Le nombre des rébelles fut si grand dans ces différens soulévemens, que les confiscations de leurs biens, qui eurent lieu sous Élisabeth et sous Jacques I, dans les comtés de Donnegal, Tyronne, Colerain, Fermanagh, Cavan et Armagh, mit la couronne en possession de plus de cinq cents mille arpens de terre, qui furent donnés, par le souverain,

à des familles angloises et protestantes. Cette espece de transplantation fit aussi-tôt, de ces provinces rebelles, le pays le plus tranquille et celui où la réformation eut le plus de partisans.

Cette distribution des terres, cependant, devint funeste à la nation angloise, sous le régne de Charles I, parce que le fanatisme, qui avoit été abattu et non détruit, conçut l'espoir, à la faveur des troubles qui régnoient en Angleterre, de se relever plus puissant qu'il n'avoit jamais été. En conséquence, les supôts de Rome intriguerent et persuaderent aux catholiques de l'Irlande, qu'il leur étoit facile de rentrer dans leurs biens, et de rétablir en Irlande le culte romain. De ces insinuations perfides il résulta le projet le plus atroce, celui d'assassiner dans toute l'Irlande les anglois qui s'y trouvoient établis et ne sont point de la communion romaine. Dans cette circonstance, le fanatisme se prépare de frapper d'autant plus sûrement, qu'il sait, qu'en Angleterre, Charles I et le parlement sont occupés à se faire la guerre. C'est le 20 novembre 1641, que cet exécrable projet est mis à exécution, et que plus de quarante mille infortunés tombent sous le couteau de ces hommes qui osent

se dire les adorateurs d'un dieu de paix (1). La seule ville de Dublin fut préservée de ce massacre, parce qu'on y fut averti à tems, et qu'il s'y trouva des hommes moins fanatiques que dans les petites villes de province.

Les suites de cette cruelle exécution, qui n'est pas malheureusement la seule qu'on reproche aux catholiques romains, eurent un effet entièrement contraire à celui que s'étoient proposé les sanguinaires Irlandois ils furent désarmés sur tous les points de l'Irlande, et le fortuné Cromwel, aussi fanatique, aussi cruel qu'eux, exerça une vengeance terrible sur les papistes. Il se fit un devoir barbare de verser leur sang pour appaiser, disoit-il, les manes des infortunés protestans que la rage des prêtres romains venoient de sacrifier par milliers sur l'autel du fanatisme. Ah! s'il étoit vrai que ce fut la religion des chrétiens qui eût commandée ces meurtres réciprques, il faudroit se hâter de l'abjurer! mais non, elle n'en a jamais été que le prétexte, et c'est en outrageant le dieu qu'ils invquent, que les hommes ont commis tant de barbaries.

---

(1) Hume *History of England*, tome 6, page 377. édition in-8o. de 1763.

Si,

Si, pratiquant cette modération, que recommande l'évangile, les catholiques d'Irlande se fussent contentés de professer en paix leur religion, et n'eussent point voulu dominer lorsque les circonstances politiques leur commandoient la tolérance et la soumission, l'Irlande seroit devenue une contrée florissante. Le gouvernement anglois ne l'eut point tenu dans cette espèce d'asservissement où nous la voyons réduite pendant tant d'années, parce qu'il eut besoin d'en agir ainsi pour en imposer, pour contenir le fanatisme qui levoit sa tête altière, toutes les fois qu'on cessoit de peser sur lui. Les annales de l'Irlande prouvent cette vérité, et les faits justifient les Anglois de leur sévérité.

En effet, en reprenant l'histoire de l'Irlande où je viens de la laisser, c'est-à-dire, après la mort de Cromwel et la réintégration de Charlès sur le trône de ses pères, je vois les catholiques d'Irlande, se ressouvenant de la leçon terrible que leur a donnée Cromwel, être tranquilles sous le règne de Charles; mais lorsque ce prince n'est plus, lorsque son frère, le papiste Jacques II lui a succédé, l'Irlandois laisse tomber le voile hypocrite dont il s'étoit couvert, et parle une autre fois de massacres.

Jacques, jugé indigne de régner sur les fiers Bretons, est renversé du trône, et l'Irlande lui offre un asyle; non-seulement, il y est accueilli, mais encore on le flatte de le rétablir bientôt dans S. James. Cependant, ces promesses fanfaronnes n'ont point d'effet, parceque la pusillanimité de Jacques ne lui permet de rien entreprendre, et que les Irlandois ont plus de zèle que de moyens. Son parti, toutefois, fait quelque-efforts; mais le gendre de Jacques, Guillaume III, que les Anglois ont choisi pour leur roi, et que son mérite rend digne de ce choix, marche contre le roi détroné, et gagne la bataille de *Boine*. Cette victoire ruine le parti catholique d'Irlande, fait triompher le protestantisme et la constitution angloise. Dans cette journée, l'armée de Guillaume étoit forte de 36,000 hommes, et celle de Jacques de 33,000, mais avantageusement postés. Les militaires qui ont parlé de cette action, soutiennent que Jacques eût vaincu si, dès le commencement de l'affaire, il n'eût point fui en lâche, et eût répondu aux généreux efforts des troupes françoises qui combattoient dans son armée comme auxiliaires.

Les Irlandois, après la fuite de ce roi en

France, payèrent bien cher l'asyle et les secours qu'ils lui avoient donnés ; on saisit sans pitié les biens de tous ceux qui avoient suivi son parti, ou avoient manifesté une opinion favorable à sa cause. Ce furent des Anglois qui furent mis en possession de ces biens ; cependant, dans cette mise de possession, le gouvernement se conduisit avec prudence, et, guidé par la justice et la politique, il sut punir l'Irlandois sans le réduire au désespoir. Les amis de la révolution étoient satisfaits et récompensés ; les factieux et les fanatiques avoient été obligés de fuir au dehors, et une juste balance étoit établi entre le parti protestans et le parti catholique. Le gouvernement crut devoir s'arrêter à ce point, faire succéder la clémence à la terreur ; en conséquence, les saisies de biens furent moins rigoureuses, et ne frappèrent plus sur le hommes qui avoient été plutôt égarrés que coupables ; l'expérience d'un siècle a fait connoître combien cette mesure avoit été juste et sage. Elle a fait connoître que le moyen de ramener les hommes à l'empire de la raison, et celui de décréditer les préjugés que le fanatisme avoit rendu dogmatiques étoit l'instruction ; en conséquence, un acte du par-

lement d'Angleterre enjoignit alors aux catholiques d'Irlande d'envoyer leurs enfans aux écoles publiques, lesquelles furent tenues par des hommes dont le gouvernement garantissoit les lumières. Avec leurs secours, les sciences et les arts firent des progrès rapides en Irlandes, et le crédit, l'influence des prêtres diminuèrent en raison inverse de ces progrès.

Bientôt l'esprit d'industrie s'empara des Irlandois, il leur fit connoître et leurs forces, et leur importance; il faut avouer aussi que, quelques circonstances accidentelles ont concouru au développement de cette connoissance; et particulièrement celle qui leur accorda la liberté du commerce, entravée longtems par le gouvernement anglois par des motifs de jalousie et de politique, parce qu'on redouta à Londres, pendant long-tems, le parti catholique, qu'on craignit l'influence que lui donneroient les richesses commerciales et ses rapports avec l'étranger. Cette crainte ayant disparue, les ports de l'Irlande furent ouverts, et toute espèce d'exportation permise. Les objets, sur lesquels elle porte en Irlande sont, le drap, la laine, les toiles, les linons, les chevaux, le bétail noir, les bœufs, les cochons, les cuirs en verd ou

tannés, les veaux séchés, les suifs, le beurre, la chandelle, les fromages, les cornes de bœuf, le crin, le plomb, le cuivre en lingot ou en barre, les harrengs, la morue sèche, les saumons et autres poissons, les peaux et poils de lapin et de chèvres, etc. ; mais ces différentes branches de commerce s'accroissent journellement, sur-tout depuis que les différents *Lords Lieutenans* ont semblé successivement prendre à cœur l'encouragement des manufactures, et qu'ils affectent ainsi que ceux qui sont à la tête du gouvernement du royaume d'Irlande de ne porter que des étoffes qui en sortent.

CHAPITRE IX.

Revenu que le roi de la Grande - Bretagne tire de l'Irlande — A quoi il est employé. — Associations armées. — Redoutées du gouvernement Anglois.—Influence qu'elles ont en Irlande. — Adresse énergique au roi.—Insurrection qui en est la suite.—Heureux changement qu'elle produit. — Renseignemens sur la population de l'Irlande. — Mœurs des Irlandois. — Observations sur les différentes castes qui habitent l'Irlande.

Le revenu que le roi de la Grande-Bretagne tire de l'Irlande est assis sur les vastes domaines qui sont échus à la couronne par droit d'héritage ou de forfaitures ; il provient encore de quelques droits réguliers qui sont à peu près les mêmes qu'en Angleterre, les impôts sur les vins, sur les fenêtres et autres qui sont communs à tous les domaines du roi d'Angleterre ; mais le revenu casuel, plus considérable, est une espèce de secret pour le

gouvernement, connu seulement en Irlande, d'un petit nombre de membres du parlement avec lesquels on est sans doute forcé de partager le gâteau.

Les sommes, qui résultent de l'un et l'autre de ces revenus, sont évaluées, par les gens les mieux instruits, à un million de livres sterling, que les Irlandois payeroient sans murmures, si, plus de la moitié de ce million, qui en fait 24 de nos livres, n'étoit prodigué en pensions parasites qui sont données à des courtisans, en grande partie vivans loin du pays dont ils dévorent la substance précieuse. Il faut avouer cependant, que depuis quelque tems, on a appaisé les justes réclamations des Irlandois sur cet abus, en laissant à la disposition du parlement d'Irlande, des sommes considérables pour être employées à l'amélioration du pays, et à la civilisation de ses habitans. J'ai vu, avec un plaisir bien sensible, que,. sur cet objet, la voix publique préconisoit la sagesse avec laquelle le parlement d'Irlande employoit ces fonds, il les appliquoit à l'amélioration de la navigation intérieure, à la construction des ponts, à la tenue rigoureuse des chemins, aux primes accordés à ceux qui se distinguoient dans

l'agriculture, à l'entretien des écoles protestantes où la jeunesse reçoit une éducation qui doit produire d'excellens citoyens parce qu'ils seront éclairés sur leurs droits, instruits dans les arts utiles, et accoutumés à remplir les devoirs sacrés de bons pères, de bons maris, de bons fils et d'amis sincères.

Les forces militaires, entretenues en Irlande par le revenu que je viens d'énoncer, sont très-considérables, et ont rendu à l'Angleterre les services les plus signalés, notamment lors des insurrections de *Witheboys*, et d'autres brigands qui avoient des prêtres catholiques à leur tête, et qui, tout en invoquant dieu, portoient par-tout le ravage et la désolation. Les corps armés, dont j'entends parler, sont ceux qu'on connoit en Irlande sous le nom de *volunter associated compagnie* dont j'ai déjà dit un mot. Un nouveau corps de troupes soldées avoit été obligé de quitter l'Irlande, dont il défendoit les côtes pour aller combattre en Amérique les insurgens. Les Irlandois avoient demandé au gouvernement de remplacer ce corps, et on leur avoit répondu qu'on étoit dans l'impossibilité de le faire; mais qu'ils avisassent aux moyens de se défendre eux-mêmes et de se garantir de toute

invasion étrangère; alors nobles, roturiers, bourgeois, paysans, négocians s'empressèrent de s'enrôler dans les compagnies qui se formèrent sous le nom de *volunteer associations*, et bientôt devenues nombreuses et disciplinées elles composèrent un corps de quarante deux mille hommes, d'autant plus redoutable qu'il n'étoit ni payé ni reconnu par le gouvernement, et qu'il parut aussi disposé à défendre son pays des prétentions tyranniques du despotisme que ses foyers de l'invasion de l'étranger. On préjugea cette disposition, parce que, dans les remontrances que firent les Irlandois, ils prirent un ton de fierté qui ne leur étoit point accoutumé, et le parlement d'Angleterre reconnoissant la faute qu'il avoit fait lorsqu'il n'étoit plus tems d'y remédier, s'accommoda aux circonstances, et devint plus traitable, sur-tout lorsqu'il apprit que ceux qui étoient à la tête de ces associations étoient des Whigs qui, détestant la tyrannie, avoient en horreur le despotisme, et regardoient la doctrine de l'obéisance passive comme dégradant l'espèce humaine, et comme destructive de toute espèce d'énergie.

La crise la plus critique pour le parlement anglois, et celle qui manifesta tout ce qu'un

peuple, justement armé pour ses droits, est capable d'entreprendre, fut la fermentation qui eut lieu en 1779, et étoit justement motivée par l'espèce de pouvoir tyrannique que l'Angleterre exerçoit sur l'Irlande. Forts de leurs *associations* et de la justice de leurs demandes, les principaux membres du parlement d'Irlande qui n'étoient point vendus à la cour, rédigèrent une adresse qui passa alors pour un chef-d'œuvre, et dont la teneur fait appercevoir que l'Irlande connoissoit enfin ce qu'elle pouvoit.

« Nous sommes une nation indépendante, » disoit cette adresse, malgré les vains titres » que l'Angleterre étale, et qu'elle ne doit » qu'à nos malheurs; nous avons un par- » lement séparé ou distinct, nous avons des » cours judiciaires qui ne dépendent point » de celles de Londres, nous pouvons et nous » devons cesser de solliciter les faveurs d'un » autre parlement. Passons-nous nous-mêmes » des bills qui mettent nos droits en activité, » et donnent, à notre commerce, l'étendue » qui lui est nécessaire. Nous verrons s'il est » des ministres assez hardis pour en empêcher » l'effet. Nous sommes majeurs, nous n'avons » besoin ni de la tutelle d'une marâtre cruelle,

» ni des promesses insidieuses d'une sœur
» jalouse, quelque soient les obligations que
» nous ayons à la Grande-Bretagne, nous les
» avons payées au centuple. Nous les avons
» payées au centuple. Nos soldats, nos ma-
» telots ne l'ont-ils pas aidé à conquérir les
» Indes? Les plaines de l'Amérique, celles
» de l'Allemagne attestent la bravoure des
» Irlandois, des milliers de nos compatriotes
» y ont perdu la vie; qu'a obtenu l'Irlande en
» retour de ces sacrifices? — Mille prévarica-
» tions; dans l'Orient, le commerce nous a
» été interdit; dans l'Occident, il a été soumis
» à des restrictious tyranniques. Dans l'Al-
» lemagne et les autres parties de l'Europe,
» nous avons éprouvé des vexations sans
» nombre de la part de l'inquisition britan-
» nique. Quelles sont donc les obligations
» que nous avons à la Grande-Bretagne, et
» elle nous demande des subsides! Avant de
» lui en accorder, nous sommes déterminés
» à lui demander un changement de ministres
» et de mesures, et, c'est pour les obtenir,
» que nous portons nos griefs aux pieds du
» trone; si l'on se refuse d'y faire droit, si
» le parlement d'Angleterre ne consent point
» ou néglige de révoquer les loix qui impo-

» sent des restrictions à notre commerce;
» nous les révoquerons virtuellement nous-
» mêmes en les abrogeant. D'autres nations
» seront bien aises de nous ouvrir leurs ports,
» parce qu'en retour, nous leur offrirons les
» nôtres, et bientôt ce royaume, acquérant
» une nouvelle vie, sera en état de repousser
» les attaques de tout ennemi étranger. Bien-
» tôt la rotation progressive de la discipline
» militaire, formera insensiblement, de la
» nation entière, un corps de soldats cons-
» titutionnels où le propriétaire, le citoyen,
» le fermier et le soldat se trouveront unis
» dans une seule et même personne ».

Malgré l'énergie de cette adresse, que les courtisans de S. James traitèrent de séditieuse, elle fut acceuillie du roi et du parlement anglois, qui ne se dissimulèrent point qu'il étoit dangereux de mal acceuillir une adresse dont les signataires étoient armés. Cependant, comme il n'y eut qu'une réponse favorable et point d'effets, les Irlandois soupçonnèrent les principaux membres de leur parlement de s'entendre avec la cour de S. James, et surtout les orateurs des deux chambres et le procureur-général; en conséquence, il y eut, dans Dublin, une forte insurrection, et l'on

investit *Parliament house* en criant *free trade and short money-bill*, commerce libre et un bill-monnoie à terme court; par ce dernier article, on entendoit parler d'un secours pécuniaire que l'Irlande demandoit à sa majesté britannique; mais cette émeute n'eut d'autre suite que la démolition de la maison du procureur-général, qui se disculpa dans la suite.

Le parlement anglois, et la cour, dans toute autre occasion, eût sévi contre les insurgés, mais le tems du despotisme étoit passé, et les demandes des Irlandois leur furent accordées sans informations ultérieures.

Cette espèce de victoire de l'Irlande sur l'Angleterre, changea entièrement la face de cette contrée, du moins dans les principales villes; tout fut en activité, industrie, commerce et agriculture, et, sans doute, cet heureux changement s'est fait sentir aussi dans les campagnes et dans les endroits agrestes du royaume, où l'on étoit pauvre, fénéant, et sans aucune espèce d'énergie; aussi la population de l'Irlande se ressent-elle de cet état d'indigence dans lequel ont vécu et vivent encore une grande partie des contrées qui n'ont point éprouvé ou refusé d'éprouver les bienfaits qui ont résulté de la liberté du com-

merce qui leur a été accordé, et qu'on ne pouvoit leur refuser sans tyrannie.

Comme la population d'un pays est pour moi une donnée précieuse, parce qu'elle me mène à beaucoup d'autres, je me suis empressé de prendre des renseignemens sur celle d'Irlande. Les gens du pays la font monter à deux millions et demi d'habitans, mais ils la surchargent au moins d'un demi million, et j'ai été confirmé dans cette opinion, par les différens relevés juridiques que je me suis procurés, et qu'on m'a attesté être de la plus grande exactitude ; elle monte au total à 386,917 familles.

Quant aux mœurs des Irlandois, il faut voyager absolument parmi eux pour en acquérir des notions qui ne soient point hors de la vérité ; parce que, si d'une part, comme l'observe fort bien le docteur *Leland*. « Vous » consultez sur cet objet les écrivains Anglois, ils vous peindront les bons Hibernois sous les couleurs les plus désavantageuses, et si de l'autre vous vous en rapportez aux historiens du pays, vous ne voyez, dans leurs ancêtres, qu'une longue suite de héros et un éloge fastidieux de leurs contemporains. Au dire des premiers,

» l'Irlandois n'a aucune vertu ; au dire des
» seconds il les a toutes. L'historien anglois,
» dans les annales des tems qui nous ont pré-
» cédé, nous peint l'Irlande enveloppée des
» ténébres de l'ignorance, repoussant ou dé-
» daignant toute espèce d'instruction, tandis
» que l'historien Irlandois nous présente son
» pays comme le berceau des sciences,
» comme celui où l'on accouroit de tous les
» points de l'Europe pour acquérir des lu-
» mières ».

Le philosophe, qui sait quel dégré de credit il faut donner à ces dires contradictoires, s'en rapporte à l'observation, et laisse à l'Irlandois, comme aux autres hommes, le plaisir puéril de lire ses légendes, ses fables et ses poétiques fictions, il s'en tient aux faits, et ne trouvant en Irlande aucunes traces de cette civilisation que vantent les historiens du pays, il s'attache aux hommes que l'occasion lui présente.

Il s'apperçoit d'abord que l'Irlande est peuplée de trois espèces d'hommes. 1°. De celle que dans le pays on appelle *old irish* ancien Irlandois. 2°. Des descendans des Anglois auxquels on donna les biens confisqués sur les rebelles pendant les règnes d'Elisabeth et de

Jacques I. 3°. Des émigrés écossois qui ont fui de leur pays pour des motifs religieux ou qu'ils prétendoient tels. Jamais dans mes observations je n'ai confondu une de ces castes avec une autre , parce qu'elles ont entre elles des différences caractéristiques qui frappent les hommes les moins observateurs.

La première, celle des anciens Irlandois, se trouve plus communement répandue dans la province de Connaught et l'intérieur de l'Irlande , elle est à la seconde comme huit est à un, et à la troisième comme quinze est à un. Elle n'offre que des hommes ignorans, grossiers et superstitieux , souffrant impatiemment l'injustice ou l'injure, implacables dans leurs haînes, et extrêmes dans toutes leurs affections; mais exempts de toute crainte et susceptible du plus grand sang-froid au millieu des dangers, patiens dans l'adversité, n'abandonnant un projet, dont ils ont tenté l'exécution, qu'après avoir mis en usage tous les moyens qui ont pu en faciliter les succès. Hospitaliers envers l'étranger, et prompt à l'aider lorsqu'il en implore des secours. La plus pauvre et la plus grossière de cette portion des habitans de l'Irlande, est celle qui, livrée à l'influence de ses prêtres, s'adonne

à

à toutes sortes de superstitions, ne connoît de livres que les légendes, et de faits historiques que les miracles de leurs saints; leurs facultés physiques sont aussi arriérés que leurs facultés intellectuelles; ils habitent, pour la plûpart, des chaumières misérables formées de clayes remplies d'argile et de paille; elles sont partagées par le milieu par une frêle cloison, au moyen de laquelle ils ont deux pièces; dans la première est la famille qui couche pêle mêle et sans distinction de sexe, au milieu, est un foyer où l'on brûle de la tourbe, et dont la fumée épaisse remplit la cabane et n'en sort en partie que par un trou pratiqué dans la couverture de la maison sans aucune apparence de cheminée; dans l'autre pièce, est la vache, la volaille et quelques provisions, qui sont toujours très peu abondantes, parce que cette espèce d'hommes ne travaille la terre que pour en obtenir l'étroit nécessaire; ils parlent l'ancien Irlandois qu'on dit être un dialecte de la langue Celtique; elle a beaucoup d'analogie avec celle qui est parlée dans les montagnes d'Ecosse et chez les Hébrides.

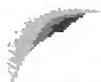
En conservant le langage de leurs aïeux, ils ont conservé aussi beaucoup de leurs

usages, que l'on retrouve principalement dans leurs festins, dans leurs noces et dans les cérémonies des funérailles. Lorsqu'un des leurs est mort, ils l'exposent devant leurs portes pendant deux jours; sur la bierre est un grand bassin où l'on oblige tous les passans à mettre quelques pièces de monnoies; ces derniers se font d'autant moins prier que leurs prêtres leur ont fait accroire que, de refuser à mettre dans le plat mortuaire, c'étoit un péché qui les exposoit à être tourmentés pendant la nuit par les revenans. Il est bon d'observer, qu'après l'enterrement, le prêtre, mettant en poche les deux tiers des deniers qui se trouvent dans le plat, doit accréditer le dogme puéril des revenans qui, parmi les papistes d'Irlande, est adopté unanimement et prouvé par des faits que, dans certains endroits, il seroit dangereux de contester. Le dernier tiers de ce qui se trouve dans le plat est employé, par les parens du mort, en un repas qu'ils se donnent au retour du convoi, où l'on noye, dans de nombreuses libations, la douleur que l'on ressent de la perte du parent ou de l'ami qu'on vient de rendre à la terre.

Les catholiques d'Irlande ont encore une fête bruyante qu'ils tiennent de leurs ancêtres;

ce sont les collations qu'ils se donnent réciproquement les dimanches après - midi ; les liqueurs fermentées, le punch y sont prodigués ; on y danse, on s'y livre à des excès qui, bien souvent, ont les suites les plus funestes, parce que de la joie on passe à l'ivresse, et que, quand L'irlandois est ivre, il est querelleur et qu'il faut alors qu'il soit battu ou battant. Il est dangereux à un homme, qui n'est pas de la communion de ces forcenés, de se trouver parmi eux ; mais toutes ces coutumes n'ont lieu que parmi les hommes sans éducation, quoiqu'elles soient assez généralement pratiquées dans la province de Connaught où le papisme est dans toute sa vigueur et avec tous ses abus.

Cependant, les gens d'un certain ton y sont moins superstitieux et beaucoup plus policés, mais ils sont insuportables par leur orgueil et leurs prétentions à la noblesse. Ils font presque tous précéder leurs noms de la particule *O' ou Mac*, dans cette forme; *O' Brien*, *O' Kelly*, *O' Conor O' Relly*, *Mac Donnel*, *Mac Cleod*, *Mac Pherson* etc. ; ces particules signifient fils ou petit fils de *Brien* de *Kelly* etc., l'*o* anciennement étoit adopté par ceux qui étoient nobles ou préten-



doient l'être; mais aujourd'hui les deux particules vont de pair et ne désignent pas plus l'une que l'autre, une origine illustre.

Les Irlandois comme les Ecossois chérissent le son de la cornemuse, et font le plus grand cas d'un *Bag-piper,* c'est le nom qu'ils donnent à ceux qui excellent à jouer de cet instrument ou font métier d'en jouer. Leurs airs diffèrent de ceux des Ecossois, en ce qu'ils sont plus mélancoliques et beaucoup plus monotones, cependant, ils en ont quelques-uns qui, chantés par un gosier réellement *irish* ou Irlandois, ne déplaisent point à l'oreille et deviennent très divertissans quand le chanteur joint le geste au ton.

Les descendans des Anglois, qui forment la seconde espèce d'hommes qui habitent l'Irlande, est regardée comme la portion la plus riche, la plus éclairée, et celle dont les mœurs sont le plus civilisées, ce qui, philosophiquement parlant, veut dire qu'ils ont plus de manières que les anciens Irlandois, mais qu'ils n'en ont peut-être pas les vertus. C'est dans cette caste que se trouvent les principaux négocians, les gens aisés, les lettrés, et ceux qui se vantent d'une antique noblesse, en se prétendant descendre des Anglois qui aidèrent

Henri II à faire la conquête de l'Irlande; cependant, les anciens Irlandois, plus vains qu'eux, leur disputent cette ancienneté de noblesse, et vont chercher la leur dans des tems beaucoup plus reculés ; ils se disent tous issus des anciens rois d'Irlande dont il existoit déjà une longue chronologie en 1170. Elle offroit une suite de rois de 197 pour le royaume d'Ulster, et de 204 pour celui de Leinster, ce qui, en supposant que le règne de chaque roi ait duré six ans seulement, feroit remonter la fondation de ces royaumes bien au-delà de l'ère chrétienne, calcul exagéré, qu'on pardonne à la folle vanité de ceux qui y attachent quelque prix, et croyent qu'il faut absolument un nom ancien pour avoir quelque mérite. Le philosophe rit de cette manie, mais l'excuse dans celui qui n'en a pas d'autres. Dans nos courses, nous avons adopté littéralement cette maxime, et jamais nous n'avons trouvé mauvais que nos différens hôtes se prétendissent issus de *Dermot Mac Murrough*, et *de Roderic O'Conor*, roitelets qui entreprirent de disputer la conquête de l'Irlande au roi Henri II qui avoit pour lui le pape, les prêtres d'Irlande, les préjugés, et huit mille hommes de troupes réglées.

Les familles angloises naturalisées en Irlande, soit qu'elles descendent des compagnons de Henri, ou qu'elles s'y soient établies dans des tems postérieurs habitent Dublin, Waterford, Cork, et cette partie des côtes qui fait face à l'Angleterre ; ce pays paroît un autre monde en comparaison de celui de Connaugt et de l'intérieur de l'Irlande où les terres sont en friche et les hommes agrestes et pauvres, tandis que sur cette côte, l'agriculrure est en honneur, que le commerce y fleurit, et qu'on y cultive les arts et les sciences.

Il en est à-peu-près de même des côtes de l'Est et du Nord, où beaucoup de ces familles se sont encore établies, spécialement à Londonderry et à Belfast, pays, qui offre le sol le plus ingrat de l'Irlande, et est, comme nous l'avons dit, le mieux cultivé de tous.

Les émigrés d'Ecosse, qui forment la troisieme caste, et se confondent presque avec la seconde, sont beaucoup moins nombreux que les Anglois. Ils habitent les comtés de Down, d'Antrim, de Londonderry et de Donnegal. Ceux des villes ont de l'activité, et ont élevé plusieurs manufactures, qui ont été, et sont encore, pour l'Irlande, une source

de richesses, qui l'a aidé et l'aide à se retirer de cet état de misère où, l'inertie de ses habitans l'avoient plongée. Mais les Ecossois qui habitent la campagne, et ne s'adonnent point au commerce et à la pêche, ressemblent parfaitement aux anciens Irlandois, dont les mœurs ont tant d'analogie avec les Ecossois des Hébrides.

Parmi ceux qui sont en Irlande, il est beaucoup de catholiques, et ce sont les plus pauvres; les autres sont de rigoureux presbytériens, et ont plus d'intolérance que les papistes; ils les surpassent, pour ainsi-dire, en superstition. Pour être éclairés, ils ont besoin, comme les Irlandois, que le tems amene, parmi eux, le regne de la raison; que l'homme confond quelquefois, avec celui de l'orgueilleuse présomption.

Ces différences, que je viens de faire remarquer, parmi les habitans de l'Irlande, disparoissent entierement dans la classe des gens qu'on appele la *bonne compagnie.* Le langage, la maniere de se mettre, celle de vivre, les mœurs, sont absolument semblables à ceux des habitans de la Grande-Bretagne. On remarque seulement dans l'Irlandois, beaucoup plus d'hospitalité, mais on croit qu'en

la pratiquant, ils y mettent plus d'ostentation que de franchise. Il y a aussi, dans le Lord Irlandois et les militaires de cette nation, plus d'inflexibilité, dans le caractere, que chez l'Anglois; Il a même une orgueilleuse rigueur, qui lui aliene tous ceux qui lui sont subordonnés, et j'en donne une preuve testimoniale, à toute l'Europe, en citant, pour la France, la conduite altière de l'infortuné Comte de Lally, et en Espagne, celle de l'inflexible *O Conor Phali*, et du trop celèbre fanfaron *O Relly*.

CHAPITRE X.

Etat des sciences en Irlande. — Dissertation sur Trinity-College. — La Bibliotheque. — Usserius. — Société d'agriculture de Dublin. — Le Museum. — Savans Irlandois. — Encore Usserius. — John Leland — George Farquhar. — Richard Steele. — Jonathan Swift. — Anecdotes. — Sterne. — Anecdotes. — Goldsmith. — Anecdotes. — Notre départ d'Irlande.

Malgré les prétentions des écrivains Irlandois, qui veulent que les sciences aient été cultivées, dans leur pays, lorsque l'Europe étoit encore enveloppée des ténèbres de l'ignorance, je n'ai trouvé en Irlande, qu'une seule université, qui est *Trinity-College*, de l'édifice duquel j'ai déjà fait mention. Cet établissement est bien loin de tenir à une haute antiquité, puisqu'on en attribue la fondation à la reine Elisabeth, qui y déploya toute la munificence royale dont elle étoit capable. Cependant il n'y eut d'abord qu'un prévôt,

quelques boursiers, et un petit nombre d'écoliers, mais la protection du souverain, et celle des Lords-Lieutenans, porterent le nombre des boursiers à trente deux, celui des étudians-pensionnaires à soixante-douze, et à trente, celui des étudians-servant. Aujourd'hui, le nombre entier de ces étudians est de quatre cens, mais toujours divisé en trois classes. La différence du boursier à l'étudiant pensionnaire, c'est que le premier, outre qu'il est entretenu, logé et nourri, jouit encore d'un revenu, modique, à la vérité, mais qu'il conserve, jusqu'à ce qu'il soit autrement pourvu. Il y a même sept de ces boursiers, qu'on appelle *Seniors*, qui ont sept cens livres sterlings par an. Les honoraires du prevôt sont de trois cens livres. Les *Seniors* avec le prevôt ont le droit de conférer les degrés de bachelier, de maître-ès-arts et de docteur; mais là, comme ailleurs, ces grades scolastiques sont loin de constituer, de désigner un homme à talens; ils n'en constituent, très-souvent, que l'abus. Le chancelier et le vice-chancelier d'Irlande, avec l'archevêque de Dublin, sont les visiteurs de Trinity-College, et ceux qui nomment aux bourses.

Ce fut la bibliotheque, qui nous attira,

particulièrement, dans ce college. On me l'avoit vantée, comme une des plus riches de l'Europe, ou, du moins, de l'Angleterre, et je n'y trouvai qu'une bibliotheque de college; des livres de théologie, des compilations scolastiques, des écrits ascétiques, d'énormes in-folio, où, des savans en *us*, ont prouvé leur fureur d'écrire, plutôt que leurs talens; et leur absurde crédulité, plutôt qu'une judicieuse critique. Quoiqu'on se fut hâté de me dire que ce *dépôt de livres* avoit d'abord été formé par le célebre archevêque *Usher*, que, dans les écoles, on connoît sous le nom d'*Usserius*, et qui fut l'homme le plus savant que l'Irlande ait produit, j'avois déjà reconnu, au choix des livres, que c'étoit un prêtre qui l'avoit fait.

Usserius, qui avoit eu la confiance de Charles-premier, et par ses opinions, et la conformité d'humeur qu'il y avoit entre lui et ce prince, partagea ses différentes fortunes, et fut sur le point d'être sacrifié, par le parti républicain, auquel, *Usserius*, comme prêtre ou ecclésiastique, étoit opposé. Mais Cromwell, qui connoissoit les hommes, et savoit les apprécier, le couvrit de son égide, et on cessa de le poursuivre. Il s'étoit réfu-

gié dans le comté de Surrey où il étoit mort, quelque tems après, presque dans l'indigence. Quand Cromwell apprit qu'on alloit enterrer cet homme illustre, dans *Riegate*, obscure village du comté : Qui mérite mieux que lui, dit-il, une sépulture dans Westminster ? Et il le fit transporter à Londres, et inhumer dans le Panthéon anglois où, cependant, je n'ai point apperçu sa tombe. La modicité de la fortune d'*Usserius*, celle de ses parens, qu'il n'avoit point enrichis, quand il étoit en faveur, n'ayant pu faire face aux dettes, que ce prélat avoit contractées dans ses voyages, et auxquelles différens revers avoient contribué, on alloit vendre sa bibliotheque, composée de plus de dix-mille volumes, lorsque Cromwell intervint encore, la prit pour son compte, et en fit présent à Trinity-College. C'est ce fond qui a composé la bibliotheque dont il est question ici ; mais qu'on distingue parfaitement de ce qui y a été placé, par les soins de la Société de Dublin, à laquelle, l'Irlande a tant d'obligations.

Cette société, qui a le mérite d'avoir été le modele de toutes les sociétés d'agriculture, qui se sont formées depuis, fut établie en 1731, et doit son origine au plus patriotique

individu qu'ait produit l'Irlande, le docteur *Samuel Mudan*, agriculteur fortuné, qui sentit combien il étoit nécessaire d'éclairer et d'instruire les cultivateurs d'une terre dont on n'obtenoit rien qu'à force de sueurs et de soins intelligens. Il assembla ses voisins, ceux-ci, leurs amis, et bientôt, deux cens propriétaires zèlés, formerent la société d'agriculture de Dublin.

Pendant plusieurs années, elle ne se soutint que par les seules souscriptions de ses membres, et elles ne montèrent qu'à mille livres sterlings. Mais, comme dans ces sociétaires, le patriotisme étoit égal aux talens, ils firent beaucoup avec peu. Enfin, le parlement d'Irlande vint à leur secours, ou plutôt, se fit un devoir de répondre à une si noble émulation, et assigna à la société une somme annuelle de Dix mille livres sterlings, qu'elle emploia à encourager la culture du lin, à diriger les travaux du laboureur, et dans la distribution de quatre-vingt prix, pour celui qui auroit planté le plus d'arbres, desseché un plus grand espace de marais, une plus grande portion de landes, pour celui qui auroit cultivé de meilleur houblon, pour la manufacture qui auroit fait la plus belle

toile, la meilleure porcelaine, le meilleur papier, et formé de meilleurs éleves.

Je n'entrerai point dans le détail de ses différentes transactions, cette tâche, toute intéressante qu'elle soit, passeroit les bornes d'un voyage, je remarquerai seulement, qu'ayant acquis une existence solide, par la sanction du parlement, elle ne s'en tint point aux manufactures déjà élevées, mais qu'elle en organisa une quantité d'autres qu'elle rendit florissantes. Celles de draps et celles de soies fixerent particulièrement son attention, et, par ses soins, s'accrurent et firent les plus grands progrès.

De la bibliotheque de Trinity-College, nous avons passé au Museum ; on y voit, d'abord un cabinet d'histoire naturelle, rangé avec autant d'art que d'intelligence ; nous avons, sur-tout, été frappés de la perfection de plusieurs figures en cire, représentant des femmes enceintes, dans leurs différens états de grossesse, à commencer du premier mois, au neuvième. Près de là, est la même étude pour les femelles d'animaux des especes les plus connues ; ces figures ont été faites d'après nature, et offrent une suite de squélettes artificiels très-précieux. On attribue cette col-

lection à un artiste françois, qui y employa, dit-on, la majeure partie de sa vie.

Dans une autre salle, sont les bustes de ceux qui se sont illustrés dans les sciences et les lettres, et ont vû le jour en Irlande.

Le premier qui se présente à la vue est celui de cet *Usserius*, dont je viens de parler, qui, comme chronologiste, jouit de quelque réputation dans les écoles, et n'en jouit pas ailleurs, parce que ses calculs sont aussi loin de la vérité que du bon sens; mais le scolastique, dont le défaut est de mettre en fait ce qui est en question, prend et admire sans un examen ultérieur, tout ce qui est revêtu d'une forme scientifique. C'est de cette maniere de juger, que sont nés l'erreur, et les préjugés qui la propagent et la maintiennent. La raison et la philosophie ont encore un reproche plus grave à faire à *Usserius*, que le manque de critique et de bonne-foi, c'est qu'il fut intolérant. Le gouvernement vouloit permettre aux papistes le libre exercice de leur religion, *Usserius* s'y opposa, et ne donna pour raison de son opposition, que des argumens de théologiens.

Le second buste est celui de *John Leland* qui, quoique né à Londres, mérita bien de

l'Irlande par ses écrits, et sur-tout par celui qui a pour titre: Traité des écrivains de la Grande-Bretagne; où, il fait l'éloge des savans de l'Irlande, mais dont il n'est fait mention que dans ce traité. *Leland* avoit pour toute fortune une pension de Henri VIII, qu'il employoit à acquérir des richesses littéraires; il en fut privé par les circonstances et ses ennemis; il en mourut de chagrin l'an 1552, au moment où il préparoit des matériaux pour l'histoire d'Angleterre. On dit, que dans ses écrits, il joignoit l'exactitude à la philosophie, qualité bien rare dans les historiens qui, s'ils sont exacts, ne sont point philosophes, ou n'ont de la philosophie qu'aux dépens de la vérité.

Après Leland, venoit *Georges Farquhar*, né à Londonderry, et connu sur la scene angloise, par plusieurs comédies, dignes des beaux jours de la Grece et du siecle de Louis XIV. *Farquhar* mourut en 1707.

A côté de cet auteur dramatique, est le buste de Richard *Steele*, qui a couru la même carrière, mais plus connu, pour avoir été, avec le célebre Addisson, un des coopérateurs du *Spectateur*, ouvrage périodique, qui a survécu à tous ceux de ce genre, parce qu'ils sont

sont enfans du moment, et qu'ils meurent avec lui.

Richard *Steele* étoit né à Dublin, de parens anglois. Il fut envoyé à l'université d'Oxford, où il fut le compagnon et le camarade d'Addisson, qui y étudioit aussi. Ils devinrent ensuite amis, puis associés dans les mêmes travaux, puis rivaux, mais jamais ennemis. Le caractère de Steele étoit une vivacité impétueuse, et celui d'Addisson une gravité réfléchie; une franchise loyale étoit leur qualité commune. *Steele*, par un dépit littéraire, quitta le cabinet, pour embrasser l'état militaire, et par goût, abandonna cet état, pour reprendre la carrière des lettres. Après avoir travaillé au Spectateur, il entreprit seul le *Guardian*, journal qui eut beaucoup de succès, mais que l'intrigue fit supprimer. Il fit ensuite, avec *Swift*, son compatriote, le *Babillard, the Tatler*, qui eut la réputation que méritoient de si illustres coopérateurs. Addisson ayant obtenu, pour son ami, le privilege du spectacle de Drury-lane, Steele s'adonna tout entier à cette entreprise lucrative, dont il fut cependant dépouillé, pour avoir soutenu, dans la chambre des communes, un avis contraire à celui de la Cour.

Il perdit alors Addisson, dans un moment même où leur intimité étoit un peu réfroidi par quelque querelle littéraire, mais il regretta ensuite vivement d'avoir été privé de presser le sein de son ami dans ses derniers momens. Il lui survécut dix ans et rentra en grace avec la Cour, qui le rétablit dans son privilege de directeur de Drury-lane. Ce fut alors qu'il donna sa fameuse comédie des *Amans généreux*, qu'il dédia à Georges I, qui le gratifia de 500 livres sterling ; on ne peut payer plus grassement une épitre dédicatoire.

Steele, au lieu de profiter de la fortune, qui faisoit alors tout pour lui, abusa de ses faveurs, et vit accroître ses dettes avec ses succès. Sa prodigalité alla jusqu'à la folie, ses créanciers l'obligerent d'abandonner son spectacle. Sans ressources alors, il alla se réfugier dans une des terres de sa femme où, dit on, il mourut d'ennui en 1729.

Le buste du docteur *Jonathan Swift* figure à côté de celui de Steele, mais fixe davantage l'œil de l'homme de lettres, parce qu'il se rappelle qu'il contemple l'auteur ingénieux des voyages de Gulliver, et du comte du Tonneau, où l'on trouve des allégories plaisantes et des allusions insipides, des ironies

fines et des plaisanteries grossières, des discours sensés et pleins d'une saine morale, à côté de récits graveleux et indécens, qui sont quelquefois quelque chose de plus.

Jonathan Swift naquit à Dublin, vers le milieu du dix-septième siècle, et fut soupçonné d'être le bâtard du chevalier Temple, connu avantageusement des philosophes et des politiques. Ce soupçon naquit de ce que le chevalier visitoit souvent la mère de Swift, qu'il prit soin de l'éducation du jeune homme, et le produisit dans le monde. Il lui procura la connoissance du roi Guillaume, qui se plaisoit à visiter le chevalier dans sa retraite. On dit que ce roi, qui aimoit beaucoup le jardinage, affectionna Swift, parce qu'il lui trouva le même goût, on dit même qu'il s'amusa à lui enseigner la manière dont les Hollandois cultivent les asperges, et que Swift ayant parfaitement répondu à ses leçons, il voulut l'en récompenser par une compagnie de dragons, que le jeune homme refusa, ne se sentant aucune vocation pour l'état militaire; il préféra celui de l'église et obtint un bénéfice, par le crédit de son protecteur, car Guillaume avoit oublié l'homme aux as-

perges, en cessant d'aller à la campagne du chevalier.

On raconte, qu'en arrivant dans son prieuré, Swift fit annoncer à ses paroissiens qu'il les prêcheroit deux fois par semaine, et que le premier jour qu'il monta en chaire, n'ayant apperçu dans l'église que son sacristain, pour tout auditoire, il lui adressa ces paroles : Mon cher Roger, la sainte écriture m'ordonne de te prêcher et te recommander à toi, l'attention ; écoute donc la parole de Dieu. . . . et après ce début, il débita son sermon comme si l'église eut été pleine. Cependant ce début lui avoit appris qu'il avoit des paroissiens qui n'aimoient pas les sermons, il abandonna la chaire, pour se livrer à ses études favorites, et composa le conte du Tonneau, qui lui acquit de la réputation, mais le priva de l'épiscopat auquel ses talens et ses rapports lui donnoient de fortes prétentions.

Après avoir passé d'une cure de village, à la Cour, et de la Cour, à une autre cure de village, où, on l'avoit envoyé pour s'en débarasser, parce qu'il rédigeoit des journaux qui déplaisoient aux habitans de St-James, il trouva le moyen de se réintégrer dans l'esprit

des courtisans, et d'être rappellé ; alors il se rendit utile au comte d'Oxford, ministre favori de la reine Anne, il en devint le confident, et ce que, chez nous, on appelloit autrefois le *faiseur*. En effet, après quelques écrits de commande qui, frappés au coin du génie, produisirent l'effet qu'on s'en étoit promis, Swift fut récompensé par les ministres du doyenné de Dublin, qui valoit Trente mille livres de rente. C'étoit un de ces bénéfices parasytes, qui n'imposoit aucune espèce d'obligation de la part du titulaire; et ce qu'il falloit à Swift, qui partageoit alors son tems entre l'amour et l'étude. Il avoit pour maîtresse ou pour épouse, selon quelques-uns, Miss Johnson, fille de l'intendant du chevalier Temple, qu'il chérit toujours tendrement mais aux dépens du repos de la belle Van-Homrigh, à laquelle il inspira une passion, qui fut aussi violente que malheureuse. Cette jeune demoiselle, fille d'un négociant hollandois établi à Londres, avoit eu le desir inconsidéré d'acquérir de la gloire dans la carrière des lettres ; elle s'étoit adressé à Swift, il lui avoit donné des leçons, et en formant son esprit, sans le vouloir, il avoit séduit son cœur. Il apprit sa passion, entreprit de la

détruire parce qu'il aimoit ailleurs, et, pour la dédommager des rigueurs de l'amour, il la chanta comme Pétrarque avoit chanté Laure, mais les stances de ce dernier sont encore retenues par les amateurs de la belle poésie, tandis que le poëme de *Vanessa*, fait en l'honneur de la belle Van-Homrigh, est oublié de toute l'Angleterre et mérite de l'être. On ne se souvient que de la passion malheureuse de cette fille, dont on plaint le cœur sensible, en blamant la cruelle vanité de Swift qui, à 47 ans, parut s'enorgueillir d'avoir fait une telle conquête. Ce trait d'égoisme n'est pas le seul que le beau sexe ait à reprocher aux hommes dont la manière d'aimer est si différente de celle des femmes.

L'infortunée, dont je viens de parler, sembla être vengée par la vie malheureuse que mena depuis Swift; ayant été attaqué d'uue fièvre violente, causée par un excès de fruits qu'il aimoit passionément, son estomac fut tellement dérangé que cette maladie eut pour lui les suites les plus fâcheuses; de 1735 à 1744, qui fut l'année dans laquelle il mourut, il éprouva successivement des vestiges et une noire mélancolie qui le conduisit, pour ainsi dire, à un délire presque con-

tinuel dans lequel il expira agé de 78 ans.

Charitable par principes, économe par goût, exact aux devoirs de son état, ferme dans ses résolutions, aussi fidèlement attaché à ses amis qu'à sa patrie, voilà quel fut Swift, dit le Plutarque anglois, qui en fait une mention honorable et la lui devoit.

Voltaire l'a comparé à Rabelais, dont la réputation ordurière est finie; mais il observe que Swift fut le Rabelais de la bonne compagnie. « Tous deux, dit-il, lancèrent plus » de sarcasmes contre le christianisme que » Moliere n'en a prodigué contre la médecine; » et tous deux vécurent et moururent paisi- » bles, tandis que d'autres hommes ont été » persécutés, poursuivis, mis à mort, pour » quelques paroles équivoques.

Les bustes de Sterne et de Goldsmith sont les deux derniers de cette courte galerie, et ne sont pas les deux moins intéressans, parce que ces deux hommes célèbres ont vécu de nos jours, et qu'on est flatté de la gloire de ses contemporains; la génération dont ils ont fait partie, semble la partager, et s'énorgueillit de leurs talens.

Le premier est beaucoup plus connu en France que le second, parce qu'il est l'auteur

du *Voyage sentimental* qui est dans les mains de tout le monde, et le mérite parce qu'il joint aux agrémens du style cette teinte de philosophie qui est celle du cœur, et ne ressemble en rien à celle de l'esprit qui n'est que feintise, grimace et orgueil.

Sterne naquit, à Dublin, d'une famille qui le destina à l'état ecclésiastique, qui en effet sembloit plus convenable que tout autre à la constitution physique et morale de Sterne; il n'eut point d'ambition et fut long-tems un simple vicaire de village avant d'être prébendaire d'Yorck. On l'a aussi comparé à Rabelais; il en eut le comique, la gaîté et l'originalité, mais jamais l'indécence et les trivialités. Son premier ouvrage fut le *Tristram Shandy*, dont nous avons une traduction de plusieurs mains, et qui, quoiqu'estimée, est encore loin de l'original. Cet ouvrage est en apparence un délire philosophique, mais, dans le vrai, c'est un sage en bonne humeur qui fait des travers de l'homme une peinture aussi fidèle que naïve. Il publia ensuite des sermons sous le nom d'*Yorick*, nom du boufon qui figure dans l'inconcevable tragédie de Hamlet qui est le chef-d'œuvre de Shakespear, et caractérise la scène angloise. Les sermons

de Sterne semblent d'abord être plutôt faits pour les trétaux que pour la chaire, parce qu'on y trouve le langage de *Tristram shandy*; le commun des lecteurs et les gens graves qui croyent qu'en agitant la marote de Momus, on ne peut instruire les gens, trouvèrent mauvais, qu'un prédicateur, qui doit avoir un maintien qui inspire du respect, prit le masque et le geste d'arlequin pour paroître en chaire, mais le philosophe pour qui l'aparence n'est qu'un vain dehors, en écartant dans les sermons de Sterne quelques digressions oiseuses et quelques réflexions parasytes, trouve une morale solide, des argumens pressans, une grande connoissance du cœur analisée par le génie. Sterne eut une ame forte dans un corps valétudinaire, il voyagea pour se dissiper et satisfaire son esprit observateur qui cherchoit des originaux par-tout. Il l'étoit lui-même, sa manière de voyager étoit entièrement celle d'un philosophe qu'on dupe dans les auberges, qu'on montre au doigt dans les spectacles, qui donne à ceux qui manifestent des besoins, et prend bonnement les mendians pour des pauvres, parce que les premiers ont les livrées de la misère et en empruntent le langage.

La figure de Sterne étoit originale et son costume étoit comme sa figure. Un jour en passant à Paris sur le Pont Neuf, il s'arrête tout court et fixe la statue de Henry IV d'une manière si pittoresque que bientôt on fait foule autour de lui ; après avoir considéré ceux qui l'entourent ainsi—eh bien, c'est moi, leur dit-il, vous ne me connoissez pas? je suis Yorik, j'aime votre roi Henry, vous devez l'aimer aussi : imitez moi; il dit, et tombe à genoux devant la statue du premier des Bourbons, qui a longtems passé en France pour être un grand homme. De retour à Londres on demanda à Sterne comment il avoit trouvé les Parisiens? ce sont des hommes, répondit-il, qui ressemblent à des pièces de monoie dont l'empreinte est effacé par le frottement. C'étoit vingt ans avant la révolution que Sterne parloit ainsi des Parisiens; l'empreinte a bien changée depuis.

Olivier Goldsmith étoit aussi un philosophe, un voyageur comme Sterne, il naquit à Roscommon en Irlande, et se destinoit à la médecine, quand les circonstances l'obligèrent d'abandonner cette carrière et son pays ; mais non son humeur enjouée et philosophique; il parcourut un partie de l'Europe à pied,

toujours gai, toujours bravant la mauvaise fortune et les besoins, se faisant une ressource de son talent à jouer de la flûte, lorsque les autres ressources étoient épuisées pour lui. Le systême de penser au lendemain étoit, selon lui, une injure que l'on faisoit à la providence, et il se fit un devoir scrupuleux de ne jamais l'injurier.

De retour à Londres où ses talens lui avoient déjà fait une espèce de réputation, il ne postula aucun emploi, ne visita point les grands, il se trouva trop heureux de se placer chez un apothicaire qui, lui trouvant trop d'esprit pour en faire un pharmacien, le plaça dans un pensionnat où il mena une vie assez douce par les soins de la maitresse de la maison à laquelle son humeur enjouée et son caractère original plurent infiniment. Il consacra ses loisirs à la composition des poëmes charmans du *voyageur* et du *village abandonné*. Nous avons une traduction de ce dernier en vers françois qui, toute estimée qu'elle soit, n'est pas au niveau de l'original.

Ce fut sa comédie du *Bon-homme*, qui étoit faite pour réussir et eut réellement un succès prodigieux qui tira Goldsmith de son pensionnat, et le plaça avantageusement en

scène; son joli roman du *curé de Vakefield* acheva sa réputation, mais ses lettres sur l'histoire d'Angleterre ne l'augmentèrent pas; on en a cependant fait un livre classique ainsi que son abrégé de l'histoire romaine qui est écrite avec autant de facilité que de précision. Le système de prodigalité de Goldsmith rendit inutiles les bienfaits de ceux qui vouloient lui faire un établissement solide, il mourut dans l'incurie et en donnant le dernier shelling qui lui restoit pour avoir un bouillon qu'il ne prit point. Sa vie littéraire et sa mort eurent beaucoup d'analogie avec celles de Dorat. Malgré son cinisme on le taxa d'orgueil et d'aimer à être appellé des grands, pour fouler aux pieds leur luxe, comme Diogènes foula les tapis de Platon.

On rapporte qu'il fut un jour le dupe de sa vanité; un bailli qui étoit chargé contre lui d'un *Writ*, ne sachant comment le mettre à exécution, lui fit tenir une lettre supposée d'un grand seigneur qui l'invitoit à une collation dans un jardin à thé de Londres. Goldsmith donna dans le piège, vint au rendez-vous et fut arrêté par le bailli qui le conduisit à *King's-Bench*, d'où il ne sortit que par les bons offices de son libraire.

Notre séjour à Dublin qui avoit été beaucoup plus long que je ne pensois, parce que j'y trouvai beaucoup d'agrémens, l'eut été davantage encore si je n'eusse résisté aux instances de nos amis, et si des lettres de Londres n'eussent point rappellé John qui m'avoit si courtoisement et si fidellement accompagné. Notre dessein fut d'abord de faire la traversée de *Holyhead*, pour avoir occasion de parcourir la principauté de Galles; mais le navire sur lequel nous nous embarquâmes ayant affaire directement à Bristol, cotoya le canal de S. Georges, et nous débarqua dans ce port.

CHAPITRE XI.

Bristol. — Commerce de cette ville. — La Cathédrale. — Etablissemens philantropiques. — Eaux minérales. — Bath. — Détails sur cette ville et ses bains. — Amresbury. — Windsor. — Le Bourg. — Description anecdotique du Château et des Parcs.

Le port de Bristol, lorsqu'on y débarque, prévient en faveur de la ville, et en fait concevoir une idée qu'on perd aussi-tôt qu'on y a fait quelques pas, parce qu'on la trouve d'abord mal située et bâtie sans aucune espèce de symétrie, les maisons y paroissent plutôt amoncelées que contigues; cependant elles sont bâties solidement, et offrent dans leur intérieur toutes les commodités que l'aisance sait se donner; car Bristol n'est habitée que par des gens riches, et est regardée comme la seconde ville de l'Angleterre pour son commerce, ses richesses et sa nombreuse population qu'on évalue à 95,000 habitans, Cette ville est assise sur les deux rives de

l'Avon qui la partage en deux quartiers dont la communication est un superbe pont de pierre. Sur la rive septentrionale est une très-belle place qu'on appelle *Queen'-squarre*; elle est ornée de longues avenues sablées et ombragées d'arbres de la plus belle venue; au milieu de cette place est la statue équestre de Guillaume III, qui n'a de remarquable que d'être la statue d'un roi.

Près de *Queen's-squarre* et sur un quai, aussi bien bâti que solide, et qui a un demi mille de long, est la douanne d'une architecture simple, mais parfaitement bien proportionnée. Ce bâtiment est vaste distribué avec intelligence, et contient presqu'autant de bureaux et de monde que celle de Londres. Le port et les quais qui l'avoisinent sont principalement remarquables, en ce qu'ils sont construits de façon à faciliter aux négocians la faculté de charger ou décharger les navires à la porte même de leurs magasins, ce qui n'est pas une petite considération pour une ville qui fait un commerce aussi étendu que celle de Bristol; car elle est placée de façon à pouvoir envoyer des marchandises dans quelques parties du monde que ce soit, et placer sur les lieux

celles qu'elle reçoit en retour, facilité que n'ont pas les autres villes commerçantes de l'Angleterre, obligées pour leur commerce extérieur, de se valoir de l'entremise de Londres.

Outre le commerce que font les négocians de Bristol chez l'étranger, ils en font encore un beaucoup plus considérable dans l'intérieur de l'Angleterre, et ont, comme ceux de Londres, des rouliers à leurs gages qui transportent leurs marchandises dans les principales villes du royaume. Ils ont de plus les débouchés inappréciables que leur facilitent pour les transports par eaux les rivières de la *Wige* et de *Savern* dont les eaux se mêlent avec l'Avon. La première et cette dernière se jettent toutes deux dans le *Savern* qui a son embouchure dans le canal de Bristol.

Il y a des manufactures considérables dans cette ville et sur-tout beaucoup de verreries. On y en compte quinze, tandis qu'à Londres il n'y en a que huit. Il sort de celles de Bristol des verres, des vases et des flacons du plus beau cristal. Les bouteilles en sont recherchées, parce qu'elles ont la réputation d'être d'un verre plus compact que dans les autres

autres verreries, et que les liqueurs s'y évaporent moins que dans les autres.

Parmi les édifices qui ont le culte pour objet, nous avons remarqué la cathédrale qui est une belle gothique, et l'église de Sainte Marie de *Radgliff* qui est recommandable par les monumens qu'elle renferme, et n'intéressent que les gens du pays et l'histoire obscure et sèche des Anglo-Saxons qui ne furent que des pirates ou des hommes d'armes. L'évêque de Bristol est suffragant de l'archevêque de Cantorbéry et celui de l'Angleterre dont le revenu est très modique; on l'évalue à 250 livres sterling, environ cinq mille de nos livres. Outre les deux églises dont je viens de parler, il y a encore à Bristol seize autres paroisses qu'on pourroit réduire, et qu'on réduira quelque jour à huit, car malgré ces temples il y a encore sept à huit chapelles ou lieu d'assemblée pour les communions qui ne sont point de l'église anglicanne.

J'ai pardonné à cette ville cette multitude d'églises, parce que j'y ai trouvé une quantité d'établissements philantropiques qui font honneur à l'humanité. Ils sont dus à plusieurs négociants qui semblent n'avoir

amassé des richesses que pour les partager ensuite avec l'indigent, l'infirme ou le vieillard. M. *Edouard Colstons* est un des principaux bienfaiteurs de Bristol. Ma plume le place ici parce qu'elle s'honore de tracer le nom des amis de l'humanité; puisse ce voyage avoir assez de publicité pour illustrer celui de *Colstons* et de tous les philantropes que je m'empresse de nommer toutes les fois que j'en trouve l'occasion.

Il y a à deux milles de Bristol une source d'eaux minérales qui ont beaucoup de célébrité, sur-tout depuis cinquante années; on les connoit en Angleterre sous le nom de *Hot-Well* ou eaux de *S. Vincent's-Rock* qui est le nom du rocher d'où sort la source, et au sommet duquel on a bâti une très belle maison de bains où il y a ordinairement bonne compagnie. La principale vertu de ces eaux, auxquelles on en donne beaucoup, est de guérir de la phtisie et du *spleen*.

Bath, que nous avons trouvé à neuf milles de Bristol, est connue de toute l'Europe par ses eaux beaucoup plus fameuess que celles dont je viens de parler. Cette ville, considérée sous ce point, l'emporte même sur toutes

celles de l'Europe qui ont des bains renommés. Ce n'est pas que les eaux des sources de Bath aient plus de vertus medecinales; mais c'est qu'on y trouve une plus grande affluence de ce qu'on appelle gens du bon ton, gens-honnêtes qui ne sont pas toujours d'honnêtes gens.

Cette ville se divise en ville haute et ville basse la première appellée *The Crescent* parce qu'elle forme une espèce d'amphithéâtre circulaire, qui contient de belles rues, beaucoup de maisons élégantes, et une quantité de beaux hotels qui, pendant les deux saisons des eaux, sont loués à un très haut prix aux gens de qualité, ou aux riches qui les rivalisent. La basse ville qui est assise sur les rives de l'Avon est encore plus jolie que la haute; les bâtimens en sont plus modernes, plus élégans et infiniment plus commodes, parce qu'on y a de petits appartemens qui sont distribués avec ce rafinement sybarite, qui plait si fort à l'homme riche, et que l'artiste, qui les lui vante, lui fait si bien payer. Tout ce qui prétend au *Lordship*, c'est-à-dire tous ceux qui veulent être traités de *Milords* logent dans le *Crescent*; ceux qui le sont véritablement et n'en ont point la

morgue, les jolies femmes, pour lesquelles il n'est point de rang, parce que la beauté est la reine du monde, les élégans, auxquels il est si difficile d'en assigner un, tout cela habite la basse-ville.

Le Queen's-Square, *le Nort* et *South Parade*, *le Royal-forum* et *le Cirque* sont des promenades qui non-seulement ornent infiniment la ville de *Bath*, mais orneroient encore la ville de l'Europe la plus superbe. Les promenades sont charmantes dans cet endroit, sur-tout celles qui sont sur les rives de l'Avon. J'y ai trouvé des sites absolument romantiques. La nature s'y est prêtée, mais la magie de l'art en a fait une féerie.

Dans l'intérieur de la ville, on est particulièrement frappé du bâtiment qu'on appelle *la pompe*, la salle principale est de la plus grande beauté. Les bains qui sont adjacents sont construits avec art, et ont la propreté des maisons angloises, qui surpasse celle des Hollandois, en ce qu'elle est moins minutieuse et beaucoup mieux entendue. J'ai parcouru plusieurs pièces de bains, dont les murs incrustés en fayance, à la manière de Hollande, formoient les plus jolis boudoirs qu'on puisse voir. J'y ai vu dans plusieurs une pe-

tite collection de romans anglois et françois qui n'étoit pas à dédaigner, et j'ai trouvé que c'étoit une douce jouissance, en se baignant, que de pouvoir s'entretenir avec l'aimable Fielding, en lisant Tom-Jones, et Joseph Andrews; avec le sentimental Richardson, en lisant Grandisson, Clarisse et Pamela, et de contempler la campagne de sa fenêtre, ayant à la main le poëme inimitable de James Thomson.

Si l'on en croit une inscription qui se trouve, dans la salle des bains du Roi, au-dessous d'un médaillon qu'on dit représenter Blalud, ancien roi saxon, on faisoit usage des eaux de Bath, 300 ans avant l'ère chrétienne. Cette inscription, à laquelle je ne donne pas une antiquité aussi reculée que celle que lui donnent les Anglois, par ce que les caractères et le stile décèlent qu'on l'a antidatée de beaucoup, dénote cependant qu'il y a très long-tems que les eaux de Bath sont en vogue, et que c'est de ses sources et de l'usage qu'on en faisoit que la ville a pris son nom de *Bath* qui en anglois signifie bain. Ces eaux sont chaudes, et fortement imprégnées de fer et de souffre; elles sont bonnes pour les maladies cutanées, guérissent les co

liques nerveuses et la paralysie ; on les dit aussi excellentes pour rétablir le jeu des fibres, et donner du ton à l'estomac paresseux ou fatigué. Dans le siecle passé et ceux qui le précédèrent, elles passoient pour avoir une très grande vertu contre la stérilité ; les gens qui la leur donnent encore s'appuyent sur l'histoire de l'épouse de Jacques II, dont le monument de Cross-Bath atteste la vérité. Cette reine, après plusieurs années de mariage, n'avoit point eu d'enfans et se croyoit stérile ; elle consulte les prêtres qui lui conseillèrent des neuvaines, et les médecins qui lui ordonnèrent les eaux de Bath. Les neuvaines furent sans effets, mais la reine revint grosse des eaux de Bath. Plusieurs personnes éclairées, qui ont été à Bath, soutiennent que ce ne sont pas les eaux, mais le séjour de Bath qui est excellent pour rendre les femmes fécondes. Il en est qui conviennent bonnement de cette vérité, et qui en conséquence se plaisent infiniment à Bath. Elles y vont même, tout bien portantes qu'elles soient, pour prévenir l'état fâcheux de stérilité, qui étoit et est encore flétrissant chez plusieurs nations. Il est beaucoup de Dames angloises qui préféreroient la mort à cette

flétrissure; aussi font elles tout ce qui dépend d'elles, pour n'en être point entachées. Je crois au reste, d'après les leçons du tems, que Bath n'est pas le seul lieu où l'on prenne les bains, qui ait la vertu de faire perdre aux femmes leur stérilité. Il est plusieurs hommes illustres qui ont dû leur naissance au séjour que leurs mères avoient fait à Bagnières, à Plombières, à Aix-la-Chapelle et sur tout aux Petites-Eaux de Passy, où nos bourgeoises vont furtivement se *déstériliser*.

On se contentoit autrefois de se baigner seulement dans les eaux de Bath; mais depuis peu d'années, on les prend intérieurement : ce fut un docteur françois qui les administra ainsi à plusieurs paralitiques, qui s'en trouvèrent si bien, qu'on s'est empressé depuis d'imiter cet exemple. Le tems où l'on fait usage de ces eaux, soit pour le bain, soit pour les prendre en boisson, est le printems et l'automne. Dans la première saison, on commence au premier avril, et l'on finit au premier juillet; dans la seconde, on entre aux bains au premier septembre, et on les quitte au premier décembre. Il se trouve plus de monde dans la dernière que dans la première, par ce que c'est la saison où l'on

joue, et qu'il y a beaucoup de gens qui n'y vont que pour jouer. Dans le printems, il y a plus de filles; et il n'en est point à Londres, si l'on en excepte celles qui garnissent les trottoirs, qui n'ait fait au moins, dans sa vie, quatre à cinq voyages à Bath; il en est qui le font tous les ans, et mettent les buveurs d'eau dans le cas d'aller boire autre chose, lorsqu'ils sortent de ces bains. On évalue ordinairement à huit mille le nombre des personnes qui viennent séjourner à Bath pendant la saison des eaux, soit pour raison de santé, soit pour s'amuser, soit enfin pour y faire des dupes.

Nous y passâmes dans le printems, et nous séjournâmes trois jours, qui ne nous parurent que trois heures; nous étions logés au *Duc de Glocester*, qui est la meilleure auberge de Bath, et peut-être de toute l'Angleterre; il n'en est point en France de pareille, dans quelque ville que ce soit. Comme nous étions près des bains, nous allions tous les matins nous y promener et jouir du spectacle d'y voir entrer les femmes, qui toutes prennent les bains, qu'elles soient malades, ou en santé. Elles se cachoient de manière à être vues; je leur sus gré de cette astuce,

et philosophai long-tems, avec mon ami John, sur l'espèce d'aimant qui attire l'homme sur les pas de la femme; le résultat de nos réflexions fut que c'étoit la curiosité qui en étoit le principal agent.

Les femmes arrivent aux bains dans des chaises à porteur, qui sont hermétiquement fermées, lorsqu'elles sont laides, vieilles ou prudes; et artistement pénétrables à l'œil, lorsqu'on a de belles formes à lui offrir. J'en ai entrevu de charmantes, et l'habillement de bains, qui consiste en une espèce de chemise étroite ou serrée sur la taille, leur étoit extrêmement favorable. A peine sont elles entrées au bain, qu'elles ont à leurs fenêtres des musiciens, qu'elles payent ou que l'on paye, et qui ne cessent de jouer tant qu'elles y restent. Elles font usage d'un petit plateau de bois de rose, qui flotte sur l'eau, et sur lequel elles mettent leur mouchoir, les fleurs qu'on leur apporte et plusieurs bombonières. Après avoir passé une heure ou deux dans les délicieux boudoirs dont j'ai fait mention plus haut, elles s'en retournent comme elles sont venues, et vont se préparer à partager ou à procurer de nouveaux plaisirs à ceux qui s'empressent sur leurs pas. Les après-dînées

se passent en concerts, spectacles, bals et jeux; ceux-ci sur-tout cessent presque par-tout d'être un amusement, et deviennent une occupation sérieuse, ruineuse ou lucrative, pour ceux auxquels la fortune est plus ou moins favorable. Il est là des hommes qui savent la fixer. Ces sortes de brigands sont d'autant plus perfides, qu'ils ont, ou affectent, tous les dehors de l'honnêteté; on trouve de ces chevaliers, par-tout où le jeu est un combat à outrance, que se livrent les joueurs.

Il y a comédie à Bath trois fois la semaine, pendant la belle saison; et tous les jours, sur la fin de l'automne et de l'hiver, quand le nombre de ceux qui y passent cette dernière saison est assez considérable pour faire *chambrée*. Nous y avons vu jouer *Hamlet* et l'*Epouse du matin* de Congreve. Ces deux pièces furent si mal jouées, que nous y méconnûmes la main des grands maîtres qui les ont produites. Cependant la troupe de Bath est quelquefois renforcée par des corriphées de celles de Covent-garden ou de Drury-lane, et paroît en avoir le plus grand besoin. Le jour que nous y fûmes, elle étoit sans ce renfort, et nous nous en apperçumes.

Nous allames de Bath à Windsor, en passant par Ambresbury, petite ville située sur l'Avon, qu'on dit très-ancienne, mais qui nous parut encore plus pauvre. Il est étonnant de trouver en Angleterre, sur la route et aux approches d'une maison royale, une ville aussi dénuée de tout ce qui peut rendre la vie commode et agréable.

Le bourg de Windsor présente un aspect tout opposé, et annonce l'opulence par une quantité de belles maisons; elles appartiennent à des courtisans, qui suivent le prince par devoir ou par ton. Ce bourg est situé sur la rive méridionale de la Tamise et dans une plaine qui a l'aspect d'un jardin délicieux. Nous logeames à l'étoile (*at the star*); c'est l'auberge la plus voisine du château, et la mieux montée de l'endroit. Nous y fumes trés-chèrement, mais nous eumes une jolie hôtesse, d'excellents lits et le meilleur pudding qu'on puisse manger en Angleterre. La sœur de l'aubergiste, une très-jolie fille, s'offrit pour nous servir de guide, lorsque nous irions voir le château et les parcs; nous nous empressames d'accepter ce charmant *Cicerone*, et pendant qu'on apprêtoit le déjeuné, nous allames voir le bourg, qu'on pourroit

qualifier de ville, avec beaucoup plus de raison qu'une infinité d'endroits infortunés qui prennent orgueilleusement ce titre. L'église est un ancien édifice situé dans la grande rue, et n'a de remarquable que la vaste étendue de son enceinte. Plus loin est la Maison-de-Ville, qui présente une espèce de colonade en pierre de Portland, qui orneroit une ville plus considérable que Windsor. Au nord de ce bâtiment, est une niche qu'on a soin de faire remarquer aux étrangers, et dans laquelle est placée une statue très-médiocre de la bonne reine Anne; elle est dans ses habits royaux et chargée de tous les attributs de la royauté. Dans l'entablement de la colonade et au dessous de la fraise, on lit en lettres d'or cette inscription adulatrice :

Anno Regni VI.

Dom. 1707.

Arte tuâ, sculptor, non est imitabilis ANNA;

ANNAE *vis similem sculpere? Sculpe Deam.*

S. CHAPMAN *Prætore.*

Dans une autre niche, placée dans l'allé opposée, est la statue du prince George de Dannemarck, l'époux de la reine Anne; il a le costume d'un guerrier romain. Ce costume et l'inscription qu'on a placée au-dessus de la statue donneront à la postérité une haute idée de ce prince, qui cependant ne fut qu'un épais mannequin, placé sur les marches du trône; elle est conçue en ces termes:

Serenissimo Principi
GEORGIAE, *principi* DANIAE,
HEROI OMNI SAECULO VENERANDO,
CHRISTOPHORUS WREN, *arm.*
POSUIT. MDCCXIII.

Cette inscription et la nullité de Georges de Dannemarck, qui nous étoit parfaitement connue, nous firent disserter long-tems, John et moi, sur le cas qu'on doit faire de pareils monumens, et de l'histoire qu'on établit par les marbres, qui est fautive et mensongère.

Nous aurions pu nous arrêter plus long-tems dans le bourg, par ce qu'il y a plusieurs maisons qui méritent l'attention des voyageurs, telles que celle que l'on appelle *St. Albans-*

house, qui appartient aujourd'hui à Sa Majesté Britannique, qui, avec les bâtimens que l'on y a ajoutés, se nomme à present la *Loge de la Reine*; Leurs Majestés l'habitent, lorsqu'elles sont à Windsor; et comme Sa Majesté, dans ce séjour, est censée ne s'occuper d'aucune affaire, les ministres ne communiquent alors avec elle que par messages.

En retournant à notre auberge, nous passames devant une autre belle maison, qu'on appelle *Walpole's-house*; elle nous parut avoir de superbes jardins. Nous n'y entrames pas; nous voulions réserver notre tems pour voir le château et ses dépendances. Nous trouvames, à notre retour, quatre coursiers tout préparés, qui nous attendoient; deux pour John et moi, un pour la belle Debby, qui devoit nous accompagner, et l'autre pour un jockei, qui devoit tenir nos chevaux, tandis que nous visiterions le château et les appartemens.

Nous invitames notre guide à partager notre déjeuné, ce qu'elle accepta d'un air gracieux, ainsi que sa belle sœur qui eût bien desiré nous accompagner aussi, mais elle étoit prête d'accoucher et son état ne lui permettoit pas

de monter à cheval; nous lui manifestames notre regret de ne point la voir des nôtres, et nous partimes, après avoir décoeffé deux excellentes bouteilles de vin de Bordeaux.

Nous commençames par le château, qu'on appelle *Windsor-castle*, et le plus avantageusement situé de tous ceux que possedent les rois d'Angleterre. Il fut d'abord bâti par Guillaume le Conquérant, qui trouva le site aussi agréable que salubre. Henri I l'augmenta beaucoup et l'entoura d'une forte muraille, mais les monarques qui l'habitèrent ensuite n'y firent aucun changement, jusqu'à Edouard III, qui le rebâtit entièrement, et en fit une forteresse qui, avant qu'on fît usage de l'artillerie, eût été capable de soutenir un long siége. Il y érigea la Chapelle de S. Georges, en l'honneur de l'Ordre de la Jarretière, qu'il institua en 1349. Edouard IV, Henri VII, Henri VIII, Elisabeth et Charles II se plurent beaucoup dans ce séjour, et l'embellirent successivement de tout ce que l'art peut ajouter aux beautés de la nature.

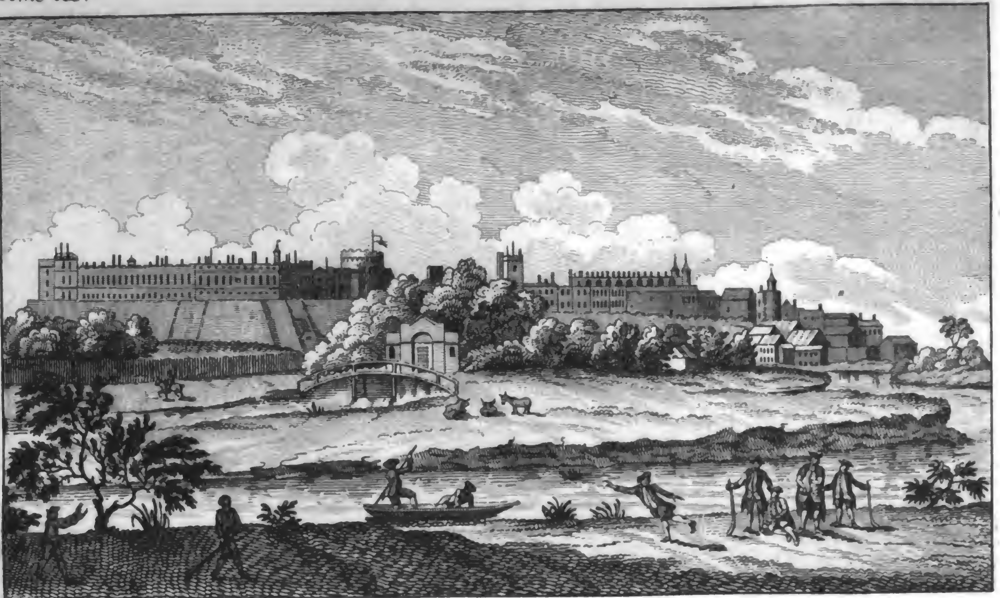
Charles deux sur-tout y fit les plus grandes réparations et les changemens les plus notables. Il fit abattre ou niveler tout ce qui s'op-

posoit à la perspective, fit agrandir les fenêtres qui tenoient de l'ancienne manière de bâtir, et appella les artistes de l'Italie et ceux de Louis XIV, pour la décoration des appartemens.

Ce château, situé sur une éminence dont l'art a facilité l'accès, consiste en deux grandes ailes, au milieu desquelles est une grosse tour qu'on appelle *Round-Tower*; elle contient les appartemens du gouverneur et de différens officiers de la cour, avec quelques magazins d'armes qui ne sont là que pour la parade. Elle est située sur le sommet de l'éminence, et l'on y jouit de la perspective la plus étendue et la plus agréable, parce qu'elle domine une vaste plaine, couverte dans la belle saison d'une verdure riante et de guérets dorés, au milieu desquels la Tamise coule majestueusement. Ses bords sont couverts de bosquets formant çà et là des sites, où l'ami de la belle nature, où le philosophe peut aller faire de délicieux rêves. Plus loin et vers la montagne, sont des rideaux de bois, où le chasseur peut aller poursuivre le daim timide et le léger chevreuil.

Sur le déclin de la montagne, est une belle terrasse en pierre de Portland; elle regne dans

la



Delettre sc.

Windsor

la presque totalité du château, dans la longueur de 187 pieds; elle sert de rempart à la partie du Nord, ainsi qu'à celles de l'Est et du Sud; elle aboutit au petit parc, *little-park*, que l'on appelle ainsi pour le distinguer du grand parc ou forêt de Windsor. Nous avons parcouru une partie de ce petit parc, qui a 4 mille de circonférence, et est entouré d'un mur en brique, qui atteste que les rois n'épargnent rien pour leurs demeures; on feroit un livre des folies qu'ils ont faites à ce sujet. Versailles en France, S. Ildephonse en Espagne, Portici à Naples, Monplaisir en Prusse, Mon bijou à Vienne, le palais de l'hermitage à St-Petersbourg, prouvent l'emploi que les monarques font des fruits des sueurs du peuple. Ce qui m'a frappé dans *little-park* est la fraicheur des gazons, les belles plantations des allées, et sur tout de celle que l'on appelle *Queen Elisabeth's*, qui est fréquentée dans la belle saison par la meilleure compagnie. Ce parc a la simplicité champêtre de tous ceux d'Angleterre, qui ne ressemblent en rien à ces terreins parasytes, auxquels en France on donne ce nom. On appelle *parc*, en Angleterre, un grand terrein, entouré de murs ou de palissades, planté d'ar-

bres isolés ou en bosquets, où l'on a pratiqué des promenades sablées, où l'on trouve des routes pour aller à cheval ou en voiture, où l'on a mis et laissé en liberté de nombreux troupeaux de daims et de chevreuils, où on laisse paître des moutons, des vaches et de jeunes chevaux, ou l'on trouve enfin l'aspect agreste des bois, mêlé à des agrémens qui décèlent une tenue intelligente et soigneuse. On voit, d'après ces détails, que le parc anglois est tout autre chose que le parc de nos *monseigneurs*

De retour vers le château, nous en avons parcouru la partie de l'Est, que l'on appelle *Upper-court.* Là se trouvent les appartemens de Leurs Majestés et du prince de Galles. Avant d'y parvenir, on arrive d'abord dans une grande place quarrée, au milieu de laquelle est la statue équestre de Charles II; elle est en bronze, et le prince est habillé à la romaine; le piedestal, d'un très-beau marbre, est orné de différens fruits, de poissons et d'agrêts de vaisseaux. On lit, sur la base qui fait face aux appartemens du prince de Galles, l'inscription suivante, placée sur une espèce de bouclier :

CAROLO SECUNDO,
Regum optimo,
Domïno suo clementissimo,
TOBIAS RUSTAT
Hanc effigiem humillime
Dedit et dedicavit
ANNO DOMINI *MDCLXXX.*

Miss Debby, qui étoit fort instruite sur les beautés et les monumens de Windsor, ignoroit entièrement ce qu'avoit été ce Tobias Rustat, aux frais duquel cette statue avoit été élevée; elle pensoit, d'après la tradition seulement, que ce Rustat avoit été un des favoris de Charles II qui en eut plusieurs, et qu'il combla tous de ses bienfaits.

Au nord de *Upper-court*, nous trouvames un magnifique vestibule, qui nous conduisit aux appartemens de Sa Majesté; une colonade de l'ordre ionique forme cette entrée, et des bustes antiques et précieux la décorent. L'escalier, qui est vraiment celui d'un palais, offre plusieurs peintures de grands maîtres, les sujets sont tirés de la fable; c'est l'histoire de Phaéton et de ses sœurs. Au plafond sont

les signes du Zodiaque, les quatre Elémens, l'Aurore et ses attributs.

La première pièce qui se présenta fut la salle des gardes de la reine, qui forme une espèce d'arsenal, où des fusils, des pistolets des sabres et autres armes sont rangées de manière à représenter les différentes décorations de l'ordre de la Jarretière, le chiffre de la Grande-Bretagne et les attributs de la royauté. Sur la cheminée de cette salle, est le portrait en grand de Georges de Dannemarck; il est représenté à cheval : ce portrait que Miss Debby nous vanta n'est point un chef-d'œuvre. Cette Demoiselle étoit très-prévenue pour toutes les peintures de ce château, et cette prévention on pouvoit la lui pardonner parce qu'elle n'avoit jamais vu que W dsor et Hampton-court.

De cette pièce, on enfile plusieurs autres qui renferment une grande quantité de peintures précieuses; ces pièces sont *Chamber-présence* ou la salle du Dais, *the ball room* la salle de bal de Charles II, *Drawing-room* le sallon de compagnie de la reine et sa chambre à coucher, *bed-chamber*, dans celle ci, il y a un superbe lit qui y a été placé pour la reine actuelle. Il fait honneur à son

goût et aux talens exquis des artistes qu'elle a employés. Miss Debby nous arrêta dans cette pièce devant le portrait de la reine qui est en pied ; il est de *West*, peintre habile et excellent pour le portrait, tous les enfans de cette princesse y sont aussi dans de riches médaillons dont la miniature est du plus grand fini, et du même artiste.

Nous entrâmes de-là dans une salle remplie de portraits de femmes qui nous parurent toutes très-belles. « Vous êtes ici dans le sallon » des beautés, nous dit en riant Miss Debby, » on l'appelle ainsi parce qu'on y a rassemblé » les portraits des femmes qui, par leur » beauté, fixèrent l'attention et le cœur de » Charles II, mais pour lesquelles l'affec- » tion de ce monarque n'eut souvent que » la durée d'un coup d'œil ; la constance n'est » pas la vertu des hommes, sur - tout parmi » les rois. — Belle Debby, repartit John, » vous n'auriez pas ce reproche à leur faire » s'ils vous rendoient leurs hommages. — Les » gens de Londres, répondit elle en rougissant, » aiment à conter des fleurettes ». Elle passa ensuite à l'énumération des portraits, nous fit un court récit des aventures et des objets dont ils retraçoient la mémoire ; nous con-

clumes de cette explication, qu'à l'exception de la duchesse de Cléveland et de lady Ossory, toutes ces femmes n'avoient été pour Charles II que des caprices passagers. La première, la duchesse de Cléveland, avoit eu les défauts d'une fille de joie, et l'ambition d'une femme de cour, en ce qu'elle étoit prodigue jusqu'à l'extravagance et insatiable d'honneurs; pour se maintenir à la cour il avoit fallu fléchir le genou devant elle; l'illustre Clarendon, si fort estimé des politiques et des gens de lettres, lui déplut par ses mœurs austères, et Charles, qui lui avoit les plus grandes obligations, le sacrifia à sa maîtresse. Cet exemple, et celui de Choiseuil disgracié par les intrigues d'une vile courtisane, prouvent ce que j'ai déja dit tant de fois, qu'en quelque pays que ce soit, et quelque soit l'époque où l'on observe les hommes, ils sont toujours les mêmes.

Je fus étonné de ne pas voir parmi ces portraits celui de *Lucie Walters*, la mère de Monmouth qui joua un certain rôle sous le règne de Charles II, et celui de la belle *Kerouet*, femme d'honneur de la fameuse duchesse d'Orléans, qui avoit tant d'ascendant sur l'esprit de Charles, son frère, et qui,

pour en avoir sur son cœur, lui donna pour maitresse cette belle demoiselle qui fut dans la suite la fameuse duchesse de Portsmouth, à laquelle Charles fut toujours extrêmement atttaché; elle fut à ce prince ce que la Pompadour fut à Louis XV. On excusa en quelque façon dans ces deux femmes, la foiblesse de leurs amans, parce qu'elles ne leur conseillèrent jamais rien qui put les déshonorer. Comme elles étoient toutes les deux plus ambitieuses que sensibles, elles passèrent à ces princes les nombreux caprices de boudoir qu'ils eurent pour différentes femmes pendant leur règne; elles étoient les sultanes favorites, les autres n'étoient que des femmes de sérail.

Nous parcourumes ensuite les autres appartemens de cette partie du château, dont les plus remarquables sont; 1°. *La galerie d'Elisabeth* qui contient une précieuse collection de tableaux, il faut y distinguer sur tout celui des deux usuriers, morceau admirable de Blacksmith, peintre flamand dont ce seul morceau a dû faire la réputation. 2°. Le cabinet des porcelaines où il y en a de charmantes et de la plus grande fraîcheur; il contient aussi quelques peintures qui y sont de

trop parce que les porcelaines fixent toute l'attention. 3°. Le cabinet de toilette de la reine où l'on trouve les portraits des femmes de Charles I et de Charles II ; l'une est Henriette de France et l'autre Catherine de Portugal ; à côté est une autre petite pièce où l'on vous arrête devant le portait de la comtesse de *Desmond* qui vécut 150 ans moins quelques jours. — Si la vie est un bienfait, nous dit miss Debby, qui philosophoit aussi, cette femme a été triplement récompensée, car sa longue vie a été celle de trois femmes de cinquante ans, terme fatal où peu de femmes arrivent sans dépit parce qu'alors elles se survivent à elles mêmes. 4°. La salle d'audience où il y a un dais de toute beauté qui y fut mis par Charles II, et travaillé par les brodeurs de Louis XIV. Le plafond de cette pièce est estimé le plus beau de ce palais. 5°. La salle des gardes du roi qui est une espèce d'arsenal. 6°. La salle de S. George, *S. George's chamber* qui a 108 pieds de long, et est regardée comme la plus belle qu'il y ait en Europe, soit par la structure, soit par les peintures qu'elle contient; il y a un très-beau trone auquel on monte par cinq marches d'un marbre précieux; aux deux côtés de ce trone,

sont les attributs de l'ordre de la jarretière ; et dans le fond, est une superbe draperie sur laquelle on a brodé un S. George foulant aux pieds le dragon ; sur la lisière de la broderie on lit cette inscription :

Veniendo restituit rem,

elle fait allusion à l'arrivée de Guillaume III en Angleterre, lors de la révolution qui eut lieu en 1688. Les peintures les plus remarquables de cette salle, et qui en occupent toute la partie du nord, sont celles qui représentent le triomphe du prince noir, fils d'Edouard III, qui fut l'ennemi le plus cruel et le moins généreux qu'aient eu les François. Ce triomphe est à la manière des Romains et ressemble à celui de Paul-Emile. Edouard est sur son trone, et son fils lui présenteles prisonniers qu'il a faits et les dépouilles des ennemis qu'il a vaincus. L'Anglois contemple ce morceau avec complaisance, mais le François en détourne ses regards parce qu'il ne lui rappelle que des idées douloureuses. Le voyageur françois qui parcourt les maisons des rois d'Angleterre et les édifices publics, doit s'attendre à éprouver souvent cette espèce de

mortification, parce que le pinceau des artistes anglois s'est particulièrement exercé sur les époques glorieuses de la Grande-Bretagne. Nous avons fini notre tournée dans cette partie du château par la chapelle du roi qu'on appelle aussi *S. George's-Chapel*; mais qu'il ne faut pas confondre avec celle qui sert de paroisse au château, et qui est dans la partie qu'on appelle *Lower-court*. Celle dont il est question ici est pour la famille royale, et renferme entr'autres peintures la résurrection du Lazare, et les principaux miracles du Christ.

Dans la partie du château, qu'on appelle *Lower-court*, et qui est située à l'ouest, on trouve à droite, en venant de la *tour ronde*, une caserne pour les gardes qui est fort belle. Cette partie du château est beaucoup plus vaste que l'autre, et forme une espèce de district à part. Après la caserne est la *Deanery* ou demeure du doyen, des chanoines et des prébendaires qui sont richement rentés, la plupart des titulaires sont attachés aux principales paroisses de Londres, et jouissent de ces canonicats à titre de récompense; viennent ensuite les cloîtres et la *chapelle S. George* qui est comme la paroisse du château, elle est située au centre de Lower-court, c'est

une gothique du plus beau style; elle fut fondée, comme nous l'avons déja dit, par Edouard III en 1337. Edouard IV l'embellit et l'augmenta, ce fut lui qui fonda la *Deanery*; Henri VII, grand *bâtisseur* de chapelle y en fit construire plusieurs, qui sont les plus belles de cette église, on y trouve beaucoup de peintures estimées des connoisseurs. Il y a plusieurs médaillons où sont les armes d'Edouard le confesseur, d'Edouard III, de Henri IV, Edouard IV, Henri VII et Henri VIII. Mais ce qui fixe principalement l'attention dans cette église est le chœur *the cheoir*, où sont 26 stalles précieuses pour le roi et les chevaliers de l'ordre de la jarretière. Au haut de chaque stalle est la bannière et le nom du chevalier auquel elle appartient avec ses titres et armoiries, lecture fastidieuse que le voyageur philosophe dédaigne, mais que le courtisan et l'homme qui tient aux seize quartiers lisent avec une attention puérile.

Dans ce chœur sont enterrés Henri VIII et James Seymour, une fille de la reine Anne et le comte de Lincoln qui fut grand amiral d'Angleterre sous le règne d'Elisabeth. Il y a encore d'autres monumens dans cette cha-

pelle, dont j'épargne le détail au lecteur qui n'y prendroit d'intérêt que s'il étoit sur les lieux; mais je finirai cet article en observant qu'elle servit sous le régne de Jacques au culte catholique, ce qui n'indisposa pas peu les Anglois qui craignirent de voir revenir dans leur isle l'empire des prêtres avec la réintégration de la messe; mais Jacques fut détrôné, et la messe le fut avec lui.

En face de la chapelle sont les maisons des fondations qui consistent dans le collége de S. George et la maison des pauvres chevaliers de Windsor, qui sont au nombre de dix-huit. C'est une retraite qu'on donne à d'anciens militaires qui y mènent une vie canonicale.

De retour à notre auberge, et après avoir diné avec nos belles hôtesses, nous avons été faire un tour dans la foret de Windsor, ou grand parc, et pour que la belle sœur de miss Debby fût de la partie, il fut décidé que nous ferions notre promenade en calèche. Une superbe chaussée qui a près de trois milles, mène à cette foret. On trouve en chemin la capitainerie qui a été long-tems le séjour du duc de Cumberland. Le parc a quatorze milles de circonférence, et contient plusieurs villages ou bourgs opulens. Les Daims, les Chevreuils,

les Sangliers et toutes sortes de bétes fauves, y sont par troupeau ; on y trouve aussi une quantité de faisanderies, et du gibier de toute espèce.

Notre promenade se dirigea vers *Shrub's-hill*, hermitage charmant qui a appartenu au duc de Cumberland; perspective admirable, verdure qu'on ne trouve qu'en Angletterre, plantations superbes, avenues à perte de vue, sites romantiques, cascade, chûtes d'eau, grottes agrestes, superbe pont vers la rivière, voila ce qui orne Shrub's-hill, où un cousin de Debby nous donna le thé et des tartelettes à la créme que nos dames trouvèrent délicieuses. Après avoir parcouru ce séjour qui eut été pour J. J. Rousseau un paradis terrestre nous revinmes, à Windsor gais et satisfaits, par une route plus belle que celle par laquelle nous étions entrés dans le parc. Je n'ai point fait de partie de campagne où j'aie eu plus d'agrémens.

CHAPITRE XII.

Nous voyageons le long de la Tamise.—Chertsey. — Weybridge. — Site d'Oatland park. Walton - bridge ou le pont de Walton. Pourquoi il intéresse. — Hampton - court bati par Wolsey. — Détails anecdotiques sur cet homme célèbre.—Description briève du chateau d'Hampton-court. — Kingston. — Twickenham. — Tombeau de Pope. — L'évêque Warburton.

A quelques lieues de Windsor, nous avons quitté la route pour côtoyer la Tamise, et voir Hampton-court; nous avons laissé derrière nous *Old-Windsor*, Stains sur la rive gauche de la rivière, et Chertsey sur la droite; ce dernier endroit est un bourg assez considérable près duquel est un pont sur la Tamise, un peu plus bas que Chertsey, cette rivière forme une sinuosité au fond de laquelle elle reçoit le *Wey* qui a donné son nom à la petite ville de *Weybridge.* On trouve ensuite sur la rive droite *Oatland-parck* qui appartient au

duc de *Newcastle*, et est principalement remarquable par la terrasse d'où l'on jouit de la plus belle vue qu'on puisse imaginer ; nous avons pris le thé sous un orme antique d'une grosseur prodigieuse, on a ajusté au tour de ce bel arbre un superbe canapé champêtre où trente personnes pourroient s'asseoir. C'est de cet endroit qu'il faut jetter l'œil sur l'horison dont le pinceau ne peut décrire la variété et la majesté. Une petite rivière, qui n'est dû qu'à l'art et à la main des hommes, passe au bas de la terrasse et relève infiniment le tableau ; elle présente à l'étranger, qui ne soupçonne pas l'artifice, une riviére aussi considérable que la Tamise, et bientôt il la croit, la Tamise elle-même, parce qu'on a ménagé les points de vue de façon à faire croire que le pont de Walton, *Walton-bridge*, est sur cette rivière ; c'est une erreur heureuse de perspective dont nous fûmes détrompés à mesure que nous avancions vers les bourgs de Sunbury et de Hampton qui annoncent déja la proximité de la capitale par les belles maisons qu'on y remarque ; mais le pont de Walton, que nous trouvâmes avant d'arriver à ces bourgs annonce bien davantage la métropole de la Grande - Bretagne, il est

réellement admirable et un chef-d'œuvre de mécanique, il a ses culées en belles pierres de taille qui soutiennent trois arches en charpente dont celle du milieu est d'une hardiesse inconcevable par sa projection. Si l'artiste s'extasie devant cette construction singulière, le philosophe le contemple avec un plus grand intérêt, parce que c'est un monument de bienfaisance. Un patriote, Samuel Decker, natif de Walton, avoit fait une fortune immense en Amérique; de retour dans sa patrie, il avoit été frappé de la nécessité d'un pont à Walton, pour établir une communication entre le comté de *Surry* et celui de *Middlesey*, il présente une pétition au parlement pour obtenir de le bâtir, et emploie à cette œuvre patriotique deux cent mille de nos livres. Le pont fut commencé 1747, et fini en 1750. On y a inscrit le nom de *Decker*, mais cette inscription lapidaire est nulle, parce qu'elle est dans le cœur de tous les compatriotes de *Decker*.

Plus bas que Hampton et du côté du midi, la Tamise fait une espèce de coude; c'est au fond de cette sinuosité que nous avons trouvé le célèbre château de Hampton court, monument fastueux de la puissance de Wolsey

dont

dont j'ai déja parlé dans le premier volume de ce voyage. Cet homme fut ministre despotique sous un roi plus despotique encore, le terrible Henri VIII, cequi rend son rôle et son histoire beaucoup plus dignes de l'attention de la postérité, que l'histoire de Richelieu qui, pour être despote, n'eut qu'à le vouloir parce qu'il n'eut affaire qu'à un automate. Je dois au lecteur philosophe une mention de cet homme fameux en Angleterre, parce qu'elle lui servira de donnée dans l'analyse des élémens qui constituent l'esprit humain; et dans celle de ses moyens.

Wolsey, fils d'un boucher d'Ipswich dans le comté de Suffolck, part de ce point pour parvenir aux dignités de l'église, et à la première place qu'on occupe dans un état, lorsqu'on ne s'asseoit pas sur le trône; doué d'un génie supérieur, il sut le mettre à profit, pour parvenir, pour dominer les grands qui lui frayèrent un accès auprès du prince. Il dut les premiers pas vers sa fortune à des mœurs dépravées, ou du moins à l'apparence d'en avoir; mais son habileté et son audace firent le reste. Il se rendit absolu sur l'esprit de son maître en flattant ses passions, et perdit sa faveur en cessant de les flatter; son exemple

apprend aux hommes ce que sont les rois, et ce qu'on doit en attendre. Henri, amoureux passionné de la belle Anne de Bolein, vouloit, pour l'épouser, quitter Catherine d'Espagne; Wolsey osa représenter à son maître qu'il alloit commettre une action indigne de lui. Anne le sut, et Wolsey devint son ennemi; il falloit le renverser; Anne crut pouvoir l'entreprendre, elle avoit pour elle le cœur de Henri, les hommes de la cour qui sont toujours les amis de la maîtresse du prince, et les ennemis du ministre qui étoient en grand nombre. Si tôt que Anne eut parlé, ils se joignirent à elle; mais l'entreprise étoit difficile, parce que Henri n'étoit point de ces mannequins couronnés que l'intrigue fait mouvoir à son gré, il étoit aucontraire très éclairé et doué d'un caractère ferme qui, quelquefois, alloit jusqu'à l'opiniâtreté, il avoit cette qualité précieuse pour ceux dans les mains desquels les circonstances ou le hasard de la naissance ont mis les rênes d'un gouvernement, c'est qu'il savoit connoître les hommes, et ne plaçoit sa confiance qu'en connoissance de cause; or Wolsey avoit la sienne, et il savoit que Wolsey en étoit digne; mais Henri amoureux ne fut bientôt plus Henri le

prudent ; Anne Bolein se plaignit et parla au cœur de Henri et non à son esprit. Le zèle de son ministre lui déplut, les courtisans le surent, et sur cette donnée dressèrent leurs bateries; cependant, si leurs discours nuisoient à Wolsey dans l'esprit du prince, ce ne furent long tems que des nuages que sa présence dissipoit comme le soleil dissipe ceux qu'il trouve sur l'horison lorsqu'il y paroît. Anne Bolein et son parti s'apperçurent de cette influence, et il fut décidé qu'on chercheroit à éloigner Wolsey; pour y réussir il falloit un prétexte spécieux, l'intrigue sut le trouver.

La guerre d'Italie, qui devenoit sérieuse, inquiétoit les puissances qui connoissoient l'ambition de la maison d'Autriche; Henri VIII sur-tout en avoit conçu beaucoup d'ombrage. Pour y mettre fin, il feignit de s'intéresser au sort de Clement VII que l'Empereur retenoit prisonnier dans le château de S. Ange, et chercha les moyens d'engager François I à solliciter avec lui la liberté du Pape, et à entrer ensemble dans le projet de donner la paix à l'Europe. Comme les intérêts du roi de France n'étoient pas absolument ceux du roi d'Angleterre, il falloit pour cette négociation un homme habile, la cabale de Anne

Bolein proposa Wolsey, que le roi accepta sans deviner l'intention de ceux qui l'avoient proposé, sans soupçonner qu'ils avoient ourdi des trames secrettes pour faire échouer la négociation qu'ils conseilloient. Le philosophe qui étudie l'homme trouve à chaque instant dans l'histoire, de ces traits de duplicité, qui le portent à croire que l'homme est naturellement enclin à la méchanceté, tandis que je ne vois dans ces leçons de l'histoire qu'une preuve de la dépravation du cœur de l'homme et non de sa méchanceté. Le cœur du courtisan est dépravé parce qu'il est égoïste, et que l'égoïste est un monstre que n'a point enfanté la nature.

Wolsey partit et déjoua les projets de ses ennemis qui avoient calculé d'après leur perfidie, et non d'aprés son habileté. Il arriva, négocia, et réussit si bien, et parvint à faire un traité si avantageux, qu'après avoir séjourné quelques mois en France, il en revint pour être comblé d'éloges et de présens par ce Henri VIII dont on avoit voulu lui ravir la confiance. Ce prince mit le sceau au désespoir des pigmées, qui s'acharnoient contre Wolsey, en lui écrivant de sa propre main, et en le remerciant dans les termes les plus

affectueux du service important qu'il lui avoit rendu, il le prioit en même tems de recevoir en retour le riche évéché de *Winchester*. Il fit plus, Clément VIII, victime de son avarice et de ses prétentions, ayant eu une maladie qui avoit tellement fait craindre pour sa vie, qu'il avoit été question d'assembler le conclave, Henri recommanda fortement aux futurs conclavistes, Wolsey, cardinal déja depuis long-temps, mais les espérances de Wolsey s'évanouirent avec le rétablissement de la santé de Clément.

Ce fut à-peu-près à cette époque que les ambassadeurs de François I arrivèrent en Angleterre, ils venoient d'une cour où la galanterie étoit en honneur et avec tous ses raffinemens. Henri voulut paroître à ses hôtes magnifique et galant, pour le leur prouver, il chargea Wolsey de les recevoir dans sa superbe maisond'*Hampton-court* qu'il venoit de faire bâtir et de meubler avec une magnificence vraiment royale. On y comptoit 200 lits de maître, tendus en soie, ce qui étoit alors du plus grand luxe, parce qu'on connoissoit àpeine l'usage de la soie. On y remarquoit quatre grands buffets toujours couverts de vaisselle d'or et d'argent. Wolsey

reçut les ambassadeurs au gré de son maître, et telle fut la fête qu'il leur fit, qu'on la cite encore aujourd'hui en Angleterre comme un exemple de magnificence.

La faveur de Wolsey parut alors plus affermie que jamais; Henri lui rendit de fréquentes visites dans ce même palais d'Hampton-court, et, comme il n'y venoit jamais qu'il n'en loua la situation, qui réellement est unique, l'architecture qui étoit un chef-d'œuvre pour le tems, et l'ameublement qui effaçoit par le goût et l'élégance tout ce que Henri avoit de mieux dans ses maisons, Wolsey en habile courtisan lui en fit un jour l'offre et le pressa d'en accepter le don. Henri fut si content de cette générosité, qu'il lui donna en échange sa belle maison de Richemond, dont je ferai bientôt mention. Quelques écrivains, et particulièrement *Cavendich* et l'auteur du *London and its environs*, avancent que Wolsey ne fit ce don au roi que pour se garantir des effets de l'envie qui donnoit à entendre à ce prince que l'intention de Wolsey étoit de l'effacer en magnificence.

Cependant, malgré la faveur signalée dont Henri honoroit son ministre, l'orage qui devoit la lui faire perdre se formoit en secret.

La passion du roi s'augmentoit pour Anne Bolein, et elle avoit annoncé à ce prince qu'elle ne lui donneroit son cœur qu'avec sa main ; Henri parla de son divorce avec Catherine d'Espagne, on consulta Wolsey et les évêques ; ils opinèrent en courtisans, et furent de l'avis du roi, mais Wolsey, dit-on, ami de son maître, voulut en secret lui donner des conseils ; sa disgrace, qui fut une suite de ces conseils généreux, prouve que les rois ne sont pas faits pour avoir des amis, et que leur destinée est d'être flattés ou trompés.

Wolsey, après avoir essayé de lutter encore contre l'envie des courtisans et l'ambition d'Anne Bolein, reçut l'ordre de se retirer dans sa terre Esher, où il fut dépouillé et de ses richesses et des bienfaits qu'il devoit à la générosité de son maître. Touchant pour ainsi dire au point d'où il étoit parti avant sa fortune, il vécut quelque tems à Esher dans la retraite et en philosophe. Les ennemis lui envièrent ce bonheur et obsédèrent Henri qui comme tous les rois, n'avoit point la gratitude pour vertu, il le leur abandonna, et bientôt il fut accusé du crime de lèse-majesté, et arrêté pour être jugé sur cette accusation. Il alloit sans doute périr sur l'échafaud

quand il succomba à ses malheurs et mourut dans l'abbaye de Leicester, où dans le voyage qu'on lui faisoit faire pour le transférer à la tour de Londres, il s'étoit arrêté pour se refaire d'une défaillance presque entière de toutes ses facultés.

Ce qui doit donner une idée des courtisans et de leur ingratitude, c'est que celui qui se chargea de le mettre à exécution, fut l'ambitieux duc de Northumberland dont Wolsey avoit fait l'éducation et la fortune. Ce duc but aussi à son tour le calice amère de la disgrace qui lui apprit à apprécier la faveur des rois.

Si l'action de Northumberland porte l'indignation dans le cœur de l'homme sensible, il rend hommage à la générosité de Sir William Kington qui devoit sa fortune au ministre disgracié, il osa défendre publiquement sa cause, publiquement faire l'éloge de ses talens et de ses services; il fit plus, tout le monde fuyoit, abandonnoit Wolsey; le vertueux William va au devant de lui, lui offre sa maison pour retraite, et le conjure au moins d'y venir passer un jour. Wolsey embrasse son ami et va sous son toit verser des larmes dans le sein de l'amitié. Les courtisans ap-

prennent l'accueil que Kington a fait à son ami, et lui en font un crime auprès de Henri. Ce prince le fait appeller. — *William*, lui dit-il d'un air irrité, *qui t'as donné tant d'audace que de recevoir chez toi un homme accusé et convaincu de haute trahison. — Sire*, répond le modeste et vertueux William, *ce n'est point au criminel d'état auquel j'ai donné retraite, j'ai pressé contre mon sein mon ami, mon protecteur, celui qui m'a donné du pain et dont je tiens ma fortune. J'aurois été le plus ingrat des hommes, si je l'eusse abandonné. — Je te fais chevalier, et membre du conseil privé*, repartit Henri, vivement affecté de la générosité de Kington, et lui témoigna toujours la plus haute estime.

Je reviens au palais d'Hampton-court, que la catastrophe de Wolsey m'avoit fait perdre de vue pour quelques instans; sans doute il n'est pas possible de trouver une demeure plus délicieusement située, la Tamise qui forme autour une espèce de demi-cercle, offre plusieurs sites très pittoresques; Henri VIII en fut à peine possesseur qu'il en doubla les bâtimens, et y fit concourir les arts, encore grossiers ou dans l'enfance sous le règne de ce prince. Depuis Henri VIII jusqu'au règne

de Guillaume III, il ne se fit aucun changement notable dans ce palais ; mais Guillaume qui ne pouvoit se lasser d'en admirer la situation, le rebâtit pour ainsi dire, et le rendit, à peu de chose près, ce qu'il est aujourd'hui; ce fut sur-tout la partie des jardins qu'il soigna ; car, comme nous l'avons déjà remarqué, Guillaume étoit passionné pour le jardinage. Mury, son épouse, tandis qu'on réédifioit le corps principal de ce palais, habitoit la partie qu'on a long-tems appellé *Water Gallery* ; elle étoit encore plus jardinière que son époux ; elle avoit des serres chaudes où l'art dans ses productions devançoit la nature de plusieurs mois, on les a négligées depuis.

Pour jouir des deux façades de ce palais, il faut y aborder par les jardins, celle qui est à l'ouest, surmontée de quatre statues, est d'une architecture très-médiocre; il n'en est pas de même de celle qui est à l'est, sur le haut on apperçoit les armes d'Angleterre qui servent de couronnement à une colonnade d'ordre ionique qui n'est pas sans mérite ; delà, on a la vue sur de vastes parterres dont les desseins monotones blasent l'œil qui les contemple plus d'une fois. En face de l'entrée dont je viens de parler est la grande allée,

avant d'y pénétrer on arrête le voyageur devant deux beaux vases de marbres qui ne valent pas ceux de Versailles, mais que les Anglois estiment davantage, parce qu'en fait d'appréciation, ils apportent beaucoup de partialité, quand il faut mettre leurs chefs-d'œuvre nationnaux en parallèle avec ceux de l'étranger. Le parc, y compris les jardins, a trois milles de circonférence et presque partout la Tamise pour limite ou point de vue. J'ai été plus content de la partie qu'on appelle *Privy-garden*, où l'on n'entre que par faveur que de ces grands dessins dont la variété des jardins anglois nous a fait perdre le goût. Le *Privy-garden* est de la plus grande fraîcheur, on en a baissé le sol de dix pieds, pour donner aux appartements la vue de la Tamise. Il y a dans ce jardin une très jolie cascade et deux superbes terrasses. Les gens de goût, qui parcourent cette maison, laissent les jardins pour voir les appartemens qui se ressentent encore du luxe de Wolsey. Après avoir traversé un théâtre où l'on ne joue plus, nous parvînmes au grand escalier dont la balustrade est d'un travail précieux, elle est soutenu sur une base de porphyre, un superbe fanal éclaire cet escalier. C'est une lanterne

de *fint-glace* qui descend du plafond par le moyen d'une chaîne dorée d'un très-beau travail. Le plafond est rempli par des sujets de la fable, peints par de grands maîtres. Au-dessus de la porte est un appareil funéraire qui donne à l'esprit une teinte lugubre.

La première pièce où l'on entre est la salle des gardes où il y a des armes pour armer 5,000 hommes, elles sont aussi artistement arrangées que dans les salles de Windsor. Delà on parvient à la salle d'audience, remarquable par le dais enrichi de très-belles broderies représentant les armes du roi, sa couronne et son chiffre. La tapisserie représente deux sujets fabuleux, l'un l'histoire de Tobie et l'autre celle de Midas; ces sujets disparates apprêtent à rire au philosophe, et scandalisent le dévot; mais comme il voyage plus de philosophes que de dévots, on rit plutôt qu'on ne murmure. A gauche en entrant est un portrait en grand de Guillaume III, il est à cheval armé selon son tems et entouré d'attributs qui marquent plutôt l'intention de flatter de l'artiste que son bon goût. Aussi cet artiste étoit-il un *esquire*, c'est-à-dire un *houbereau*. Il y a quelques autres peintures dans cette salle, et dans une infinité d'autres que

j'ai parcourues, dont j'épargnerai la nomenclature à mes lecteurs, car toute description de galeries n'est pas autre chose, d ailleurs la tâche qu'entreprendroit un observateur moraliste en voulant disserter sur les arts, seroit aussi inconsidérée que le traité de morale qu'entreprendroit un paysagiste ou un stucateur. Je renvoie donc les curieux qui voudront connoître les chefs-d'œuvre de peinture qui sont en grand nombre dans Hamton-court au catalogue fastidieux qu'on en a donné dans l'ouvrage intitulé *Londres et ses environs*, ou à la porte du château où on lui vendra le petit livre qui les explique. On trouvoit autrefois à Hampton-court les célèbres cartons de Raphaël, ils étoient dans la pièce qui porte encore le nom de *Carton gallery*, ils sont maintenant dans *Queen's-palace.*

En face d'Hampton-court, et sur la rive droite de la Tamise, est la petite ville de *Kingston* qui fut autrefois la résidence de plusieurs rois Saxons; ils étoient couronnés ou inaugurés sur une espèce de théâtre qu'on élevoit à cet effet, cérémonie qui se pratiquoit aussi chez les francs dont l'origine étoit la même que celle des Saxons. Cette petite ville qui a un fort marché qu'elle doit à sa situa-

tion, n'a absolument rien de remarquable que quelques peintures plus que médiocres qui ornent l'église et servent de monuments historiques en ce qu'elles représentent une suite de rois saxons. On y voit aussi le portrait du roi *Jean* qui donna à cette ville sa première charte; mais ce qui m'a flatté beaucoup plus que ces peintures, et les belles cloches dont notre aubergiste ne cessoit de nous vanter la sonnerie, ce sont les établissements en faveur de l'humanité que j'y ai trouvés. D'abord une *free school* ou école publique instituée par Elisabeth, puis une maison de charité fondée par l'Arderman Clive pour six vieillards et autant de femmes âgées; avec le logement et la nourriture. Ces bonnes gens touchent encore tous les ans quatre guinées pour se procurer des douceurs, et par ce moyen arrivent au terme de leur carrière en bénissant le philantrope Clive. Il y a à Kingston un pont de bois de vingt arches auquel on feroit quelqu'attention si l'on n'avoit pas vu d'abord *Walton - bridge*. On nous montra aussi dans cette ville une maison qu'on appelle *Hircom'-place*, et on nous la montra parce qu'elle fut autrefois habitée par le fameux comte de Warwik que Laharpe nous

a fait connoître par la belle tragédie qui porte le nom de ce comte. Le poëte y a montré et ses talens et la sensibilité de son cœur.

En allant aussi de Hampton-court à Richemond, nous avons trouvé sur la rive gauche de la Tamise Twickenham, charmant village situé entre ceux de Teddington et Isleworth qui sont plus charmans encore, sur-tout ce dernier qui est entouré de superbes prairies et avoisiné par Ham-walks et Richemond-hill qui sont les sites les plus délicieux qu'il y ait en Angleterre. Twickenham n'a d'avantage sur les autres que d'avoir été autrefois le séjour de Pope. L'amitié lui a élevé un monument dans cet endroit, il est du célèbre docteur William Warburton, évêque de Glocester, qui a écrit quatre gros volumes sur la légation divine de Moyse, et a été plaisanté par Voltaire sur cet ouvrage, parce qu'il a écrit sur Moyse en théologien et non en philosophe. L'inscription de Twickenham est conçue en ces termes :

Alexander Pope
M. H.
Guillelmus episcopus Glocestriensis,
Amicitiæ causa, fac. Cur.
M. DCC. LXI.

Warburton est mort en 1779, son livre sur la mission divine de Moyse n'a eu en France de célébrité que celle que Voltaire lui a donné, et je reproche à Voltaire d'avoir immortalisé cet ouvrage. La maison que Pope occupoit à Twickenham appartient aujourd'hui à Sir William Stanhope qui en a fait un palais dont on ne distingue cependant que la grotte auguste et pittoresque où l'on trouve le buste de Pope.

CHAPITRE XIII.

Richemond. — Pourquoi appellé le Frescati *de la Grande-Bretagne. — Détails historiques. — Un mot sur les délicieux jardins de ce palais. — Un autre sur les grands hommes dont je trouve les bustes. — Newton. — Locke. — Wolaston. — Clarke. — Robert Boyle. Site de Sion-house. — Kew. — Différens pavillons de ce palais. — Maison de Confucius. — Chiswick. — Anecdote sur le perron de ce palais. — Notre retour à Londres. — Je repars pour la France. — Les fils de M. Fox m'accompagnent jusqu'à Douvres, etc.*

TOUT en philosophant sur Warburton qui a fait un commentaire sur Shakespear, qui ne vaut pas celui que nous avons sur Corneille, et est préférable à celui que nous avons sur Racine, nous gagnames Richemond que les Anglois appellent le *Frescati* de la Grande-Bretagne, et qu'à certains égards j'aimerois beaucoup mieux que celui de l'Italie, qui me rappelle, il est vrai, le *Tusculum*

et Ciceron, mais qui ne m'étale pas, qui ne me montre pas la nature ingénue qui se pare de ses propres beautés. Le *Frescati* de Rome a les siennes qui sont superbes, et moi je n'en veux que de simples. Par-tout j'y vois l'art *pomponer* la nature; je la veux belle d'elle-même, et c'est ainsi que je la trouve à Richemond; si l'art dans ce séjour lui a prêté des graces, il l'a fait avec tant de prestiges, que je ne m'en apperçois pas; et le comble de l'art est de faire croire qu'il n'existe pas.

Richemond a été long-tems le séjour favori des rois de la Grande-Bretagne. Le terrible Edouard III y mourut de chagrin d'avoir perdu son fils, le Prince-Noir, qui, à la fleur de son âge, s'étoit déjà acquis la réputation du plus grand capitaine de son siècle, et qui, par le germe des vertus qui se manifestoient en lui, fut devenu l'ami de ses contemporains. Richard II habita aussi Richemond, et quitta ce séjour enchanté, parce que ce fut là que la reine Anne, son épouse chérie, expira dans ses bras.

Jusqu'au règne de George I les rois d'Angleterre habitèrent plus ou moins ce palais, qui avoit été donné par Guillaume III au

duc d'Ormond en récompense de ses services militaires, mais qui retourna à la couronne sous le règne de la maison de Hanover, parce que ce duc fut convaincu de haute trahison, et que ses biens furent confisqués.

On n'ouvre Richemond au public que pendant l'été, mais il est ouvert au voyageur dans tous les tems, lorsqu'il s'y annonce le shelling à la main. Nous étions prévenus de cette manière d'aborder les maisons royales en Angleterre, et ayant parlé aux mains des concierges, au lieu de parler à leurs oreilles, tout nous fut montré, ou, pour mieux dire, tout nous fut ouvert, parce qu'à Richemond il n'y a réellement que les jardins qui méritent d'être vus. Nous fumes d'autant mieux accueillis, qu'ayant eu la précaution de nous loger près du parc, à l'auberge du *Star and Garter*, le principal *Cicerone* de ces jardins se trouva être le frère de notre aubergiste, qui, pour amener des voyageurs à son frère, avoit soin de leur montrer jusqu'au moindre recoin de ces jardins. Il est encore une chose qu'il est bon que les voyageurs sachent, c'est qu'on n'entre pas dans le parc de Richemond à cheval sans un billet d'admission,

et que le maître de l'auberge du *Star and Garter* ayant toujours de ces billets à sa disposition, en dispose volontiers à ceux qui logent chez lui.

Ces jardins sont réellement délicieux pour ceux qui aiment les jardins anglois, et fuyent cette parure uniforme que l'art donne aux nôtres. Là, c'est toute autre chose, c'est une variété infinie, l'art; il est vrai, y a tout arrangé, mais il s'est épuisé pour dérober à l'œil ce qu'il a fait pour lui plaire; par-tout c'est la nature agreste, mais agréable, c'est une espèce d'irrégularité qu'on seroit fâché de voir autrement, parce qu'il en résulte des sites charmans, où l'imagination passe d'une illusion qui la flatte à une illusion qui lui plaît d'avantage, et est d'autant plus parfaite, qu'elle est revêtue de tous les accessoires de la plus grande vérité; elle y rencontre des habitations champêtres où tous les ustenciles aratoires se trouvent et paroissent attendre la main du laboureur, des fermes où l'on remarque de fortes basses-cours, des laiteries et de belles vaches paissant autour.

D'un autre côté ce sont des cabinets chinois de la plus grande beauté, une pagode et

des statues de bronze sous différens costumes; plus loin, est un canal artificiel, puis de vastes avenues, au bout desquelles est une montagne au sommet de laquelle on a bâti un temple, le dôme en est circulaire et soutenu par une superbe colonnade d'ordre toscan; ce dôme est couronné d'une boule d'or qui fait un très-bel effet; il est à remarquer que pour parvenir à ce temple, il faut gravir un rocher escarpé qui rappelle au voyageur instruit *le roc* Tarpéien si fameux dans l'ancienne Rome.

Il faut encore voir derrière la grande laiterie après avoir passé l'avenue qui conduit du palais à la rivière, et traversé une partie du bois qui le borde, il faut voir le site délicieux qu'on appelle *the Queen's pavilion*. On croit trouver au fond d'une vaste forêt un palais de fée; l'architecture est d'une élégance précieuse, et le dedans une vraie féerie; le chambranle de la cheminée du sallon est un chef d'œuvre.

En sortant du bois, on arrive à *summer-house*, jolie habitation qui orne ce parc, et est recommandable par la perspective dont on jouit sur la terrasse qui en dépend. On voit de-là les jardins magiques de *sion-house*,

de *summer-house*. Nous sommes entrés dans le labyrinthe, où, près d'un étang artificiel, nous avons trouvé la caverne de *Merlin*, *Merlin'scave*; elle paroît d'une structure antique, qui est parfaitement convenable à l'idée qu'on doit s'en former; il y a quelques figures en cire, entr'autres celles de la reine Elisabeth et de l'enchanteur *Merlin*, fameux dans la bibliothèque bleue des Anglais. Nous y vîmes aussi une petite bibliothèque de campagne qui formoit une collection choisie. On y avoit employé tout le luxe de la relieure, et c'étoit son moindre mérite.

De la caverne de Merlin nous passames à l'hermitage, bâtiment grotesque qui paroît dater de plusieurs siècles, et fut cependant construit par George I; on diroit qu'il menace ruine, quand on le contemple de loin, et cependant, vu de près, on s'apperçoit qu'il est de la plus grande solidité; le dedans, de forme octogone, n'a d'autre *decore* que les bustes de quelques grands hommes qui, par leurs écrits, ont fait honneur à leur pays et à la nature humaine qui s'enorgueillit de les avoir produits, et doit s'enorgueillir parce que ces bustes représentent 1°. *Isaac Newton* dont j'ai déjà parlé avec admiration, et dont

le nom seul est un éloge; 2°. *John Locke* dont on fait aussi suffisamment l'éloge, en disant qu'il fut l'auteur du livre qui a pour titre: *Essai sur l'entendement humain.* Voltaire l'a caractérisé en deux mots : *Depuis Platon jusqu'à lui*, dit-il, *il n'y a rien; personne dans cet intervalle n'a travaillé à développer les opérations de notre ame.* Voltaire place *Locke* au-dessus de Platon, et il a raison à beaucoup d'égards. (1) 3°. *Wollaston* qui est pour les Anglois ce que Boullanger est pour nous, quoiqu'il n'ait ni l'énergie, ni la sincérité de Boullanger, parce qu'en écrivant en faveur de la religion naturelle, il ne lui donne point cette prérogative qu'elle doit avoir sur tous les systêmes religieux qui sont des rêves extravagans ou absurdes, tandis que la religion naturelle est le cri du cœur, est celui de la raison dont l'être suprême nous a doués. *Wollaston* annonce toutes ces vérités dans son livre justement célèbre, intitulé *Ebauche de la religion naturelle;* mais il ne les annonce pas avec cet

---

Voyez le Siècle de Louis XIV, à l'article savans Anglais, c'est dans l'édition in-8o de Beaumarchais au tome 21, page 284.

esprit philosophique qui ne doit point composer avec l'erreur; cependant son langage est celui d'un honnête homme qui connoît la vérité, à qui son cœur la dicte, mais qui la laisse expirer, pour ainsi dire, sur le bord de ses lèvres. parce qu'il craint qu'on ne le persécute. Je l'ai comparé à Boullanger parce que leurs études préliminaires furent les mêmes; tous deux, pour s'instruire par eux-mêmes des principes sur lesquels les auteurs du christianisme avoient fondé leur doctrine, étudièrent les langues savantes, et apprirent, sans aucun autre secours que leur patience, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, le grec et le latin. Pour interroger son cœur, faut il donc tant d'études !

4°. *Samuel Clarke* qui substitua aux rêveries d'Aristote les vérités de Newton dans ce qu'il écrivit sur la physique, mais qui écrivant sur notre systéme religieux avec l'intention de *Wollaston* et la même réticence, fut cependant taxé de n'être pas chrétien, quoiqu'il n'y ait pas de philosophes qui aient écrit plus de capucinades que lui; il en fut repris par *Dodwel*, *Toland* et *Collins* qui n'écrivoient pas pour avoir des bénéfices. 5°. *Robert Boyle*, grand physicien,

fondateur de la société royale de Londres en ce que ce fut lui qui sollicita le plus vivement cet établissement, et en obtint l'agrément de la cour. J'ajouterai à ce que j'en ai dit ailleurs, qu'il inventa la *machine pneumatique* qui fut ensuite perfectionnée par *Hook*, et qu'il ne prononça jamais, dit-on, le nom de l'*être suprême*, sans faire une inclination profonde; le dieu qu'il reconnoissoit étoit celui de Newton, de Rousseau et de la raison.

Après avoir parcouru les différens sites du parc de Richemond, dont la variété est indicible et unique, après nous être promenés long-tems sur la belle pelouse, laquelle, seule, est une particularité de Richemond et la plus belle qui soit en Angleterre, où il en existe de si belles, nous gagnames le chemin qui conduit à *Kew*, maison que le feu prince de Galles a rendu charmante.

Chemin faisant, nous trouvames sur la rive gauche de la Tamise *Sion-House;* il faut avoir un billet d'admission pour voir cette maison; mais nous nous conduisimes comme à Richemond, et il nous en arriva de même. Il faut avouer, me dit à l'oreille *John*, au moment où il mettoit une demi couronne

dans la main de celui qui alloit nous faire voir *Sion-House*, il faut avouer que la fable de Danaë est d'une grande justesse, Mons Jupiter avoit sans doute voyagé en Angleterre.—Tais-toi, lui dis je, John, ne vois-tu pas que le bon Jupin qui existe avant l'Angleterre, connoissoit les hommes, et qu'ils sont les mêmes par-tout.

Notre guide s'empressa de nous apprendre ce que nous savions déjà, c'est que *Sion-House* a pris son nom d'un Moûtier de Nones qui y végétoient saintement sur les bords heureux de la Tamise, quand Henri VIII et Edouard son fils firent main basse sur les Moûtiers, qu'aujourd'hui nous appellons monastères. Edouard le donna à son oncle, le duc de Sommerset, qui régna sous son nom, et le rendit célèbre; car, comme je l'ai déjà remarqué, Edouard VI ne fut qu'un roi enfant. L'architecture extérieure de cette maison est due à ce duc; c'est un édifice quadrangulaire qui a une grosse tour quarrée à chaque angle; le bas est un portique médiocre qui est plus commode que beau; cette maison revint à la couronne après le supplice injuste de Sommerset; elle fut donnée à Dudley, duc de Northumberland, qui ne la pos-

séda qu'un an, parce qu'il périt comme Summerset dont il avoit lui-même ourdi la perte. Les rois d'Angleterre auxquels elle échut une seconde fois par cette *forfaiture*, la rendirent à la famille des Northumberlands qui la possèdent encore aujourd'hui.

Le feu duc, qui avoit autant de goût que de richesses, en a embelli l'intérieur, sans vouloir en changer les dehors qui contrastent avec la magnificence moderne du dedans, le sallon est de toute beauté, et la gallerie digne de l'Italie. Les jardins qui sont très-grands, intéressent encore après qu'on a vu ceux de Richemond; ils sont terminés par une prairie en amphithéâtre, d'où l'on jouit d'un horison superbe et à perte de vue. Il y a deux jardins qui sont séparés par une rivière artificielle qui va se décharger dans la Tamise, après en avoir emprunté les eaux; elle peut être vuidée ou remplie à volonté, et les tuyaux, qui servent à cet effet, sont construits de manière que les poissons peuvent y entrer et n'en peuvent point sortir. Il y a deux ponts pour la communication de ces jardins; ils en font aussi l'ornement; il y a sur celui de la droite, en allant à la maison, une statue de Flore qui est de main de maître.

Kew, qui n'est plus qu'à six milles de Londres, fut l'avant dernière station que nous fimes avant d'y arriver; l'aspect du palais ne nous prévint pas d'abord en sa faveur; mais nous y fumes à peine entrés, que nous conçumes une autre idée. La principale cour nous conduisit sous un vestibule qui nous mena par un très-bel escalier à une des plus grandes salles que j'aye vues; elle comprend, dans sa hauteur, les deux étages du château que l'on a vues en dehors, mais n'est éclairée que par les croisées du second; dans cette salle sont des portraits qui n'intéressent que les Anglois, et auxquels l'artiste donne peu d'attention, parce qu'elle se fixe, par préférence, sur deux beaux vases de marbre, sur lesquels sont en bas relief les quatre saisons. Les autres pièces offrent beaucoup d'autres peintures qu'il faut voir sur les lieux. J'ai cependant distingué le cabinet de toilette de la reine, qui est en porcelaines de Saxe et de Sève, qu'on admire encore, quoiqu'on les ait placées à côté de celles qui viennent du Japon; j'ai été sensiblement flatté du parallèle, et j'ai su gré à mes compatriotes de rivaliser si victorieusement les Japonnois; j'ai trouvé nos peintures aussi vives que les

leurs, et nos dessins bien autrement supérieurs.

Nous nous sommes hâtés de parcourir les appartemens qui, dans les palais, se ressemblent presque tous, pour voir le Jardin Botanique qu'on nous avoit vanté; les plantes y sont curieuses et en grand nombre; les serres y sont pratiquées avec intelligence, et entretenues avec le plus grand soin; mais ce n'étoit pas là notre jardin des plantes, ce n'en étoit qu'un coin.

Dans le jardin des fleurs nous avons été arrêté par la ménagerie qui n'a de particulier qu'une volière qui règne autour d'un grand bassin qui en fait partie. Tous les volatiles de l'univers paroissent rassemblés dans cette énorme cage, à l'approche de laquelle l'oreille est plus étourdie que l'œil n'est satisfait; au milieu de la ménagerie est un pavillon chinois qu'on ne sait trop pourquoi on trouve là. En sortant de cette basse-cour royale, on arrive à un temple de Bellone qui a l'air d'un château de cartes. Ceux de Pan et d'Eole, qui l'avoisinent, ne valent pas mieux. Près de là est le pavillon appellé la maison de Confucius; elle est, dit-on, d'architecture chnioise; nous n'avons point contesté là-

dessus; elle est de figure octogone, à deux étages qui contiennent trois pièces chacun; la plus remarquable est le sallon qu'on a chargé de peintures chinoises, ou prétendues telles; elles représentent des traits historiques relatifs à la vie de Confucius, d'après le rapport des missionnaires qui ont été moins à portée de connoître Confucius, que nous ne le sommes de connoître le grand Lama que ses prêtres même ne connoissent point.

Nous vîmes encore un temple de la Victoire, où la morgue angloise se plaît à conduire le voyageur françois, afin de lui rappeller la bataille de *Minden*, en mémoire de laquelle ce prétendu temple a été bâti. Nous avons beaucoup loué la partie des jardins où se trouve la *Alhambra* qui est le nom qu'on donne en Espagne à toutes les promenades qui ont été arrangées par les Maures.

Après la *Alhambra* et dans une espèce de désert est le bâtiment qu'on appelle la grande *Pagode*, qui a 163 pieds d'élévation, et contient dix étages projetés à la manière des Chinois, c'est-à-dire que chaque étage a son toît vernissé de différentes couleurs; au tour de chaque toît règne une gallerie à balustrade, dont chaque angle est décoré de grands

dragons qui, pour écailles, ont des verres de couleur qui réfléchissent les rayons du soleil avec une variété de rayons qui de loin forment une illusion d'optique très-singulière. Quoiqu'en montant dans cette *Pagode* on soit distrait par les *décores* des différens étages, on oublie tout ce qu'on a vu quand on est arrivé au dernier, pour jouir d'une perspective qui offre un horison de plus de quarante milles d'étendue; d'un côté, on voit la capitale et la Tamise qui déploye son cours majestueux, et de l'autre, des campagnes aussi riches que variées.

A côté de la *Pagode* et sur une hauteur entourée de bosquets, est une mosquée bâtie, dit-on, sur le dessin de celle qui, à Constantinople, s'appelle la *Mosquée de Mustapha*; elle termine en un large dôme qu'on a couronné d'un croissant d'or. Les minarets qui sont aux quatre points cardinaux, sont très-décorés et chargés d'inscriptions arabes qu'on prétend être tirées du *Coran*, entr'autres, cette fameuse qui étoit le refrein de Mahomet lui-même : *Il n'est point d'autre Dieu que Dieu.*

De cette mosquée, et en avançant vers le château, on trouve sur les bords d'un lac

artificiel un temple d'*Aréthuse*, qui est précieux. C'est le long de ce lac et dans les environs de ce temple que sont les *ruines de Kew*; ce sont des futs de colonnes, des restes d'arches triomphales, des fragments d'architecture, qui semblent avoir été placés là par la faulx du tems qui paroît les y avoir renversés ; c'est une imitation des antiquités grecques et une illusion qu'on veut faire au voyageur, pour lui faire croire qu'il est dans les contrées où furent autrefois Athènes et le Pyrée.

Chiswick fut notre dernière station, car nous n'étions alors qu'à quatre milles de Londres. Ce qui nous a frappés en arrivant dans cette superbe demeure, qui est celle du duc de *Devonshire*, a été le perron auquel l'entrée du panthéon français, à Paris, ressemble parfaitement. Faire cette comparaison, c'est en faire l'éloge. Ce morceau d'architecture est d'*Inigo Jones*, et la tradition veut qu'il ait été construit pour une autre maison de campagne qui étoit éloignée de *Chiswick* de douze milles, que cette maison ayant été abandonnée, lord Burlington à qui appartenoit alors *Chiswick*, acheta ce portique, le fit défaire avec art, transporter ensuite

suite par parties, et rétablir où on le voit aujourd'hui.

Le sallon où conduit ce perron est digne de cette noble entrée; il est orné de peintures précieuses et de douze bustes qui sont dus au ciseau des plus grands maîtres qu'ait eus la Grèce. Celui de *Socrates* qui se trouve entre une bacchante et l'impératrice *Faustine*, avec lesquelles il contraste singulièrement, m'a paru de la plus grande vérité, en ce qu'on voit sur le front du philosophe ce calme inaltérable d'une ame qui commande aux passions. Les appartemens de cette maison n'offrent qu'une gallerie continuelle de tableaux, et il est peu de collections aussi riches en Europe; les principales pièces qui les renferment, et qu'il faut voir, sont la chambre rouge, la bleue, la verte, la chambre à coucher, le cabinet qui en dépend; où il y a une Susanne de Paul Veronese, dont la beauté fait pardonner aux deux luxurieux vieillards qui la convoitent; il ne faut pas oublier la salle à manger; le mariage de Cupidon et de *Psyché* d'*André Schiavone* mérite qu'on y fasse attention. Je n'ai jamais vu d'Amour plus fripon et de *Psyché* plus amoureuse.

La façade de cette maison, qui donne sur les jardins, est d'une élégance qui plaît par sa simplicité, malgré le chef-d'œuvre qu'on a vu de l'autre côté; dans celle-ci la vue des jardins exigeoit plus de simplicité que de magnificence. Le goût anglois a présidé à l'ordonnance de ces jardins qui n'ont pas assez de cette apparence agreste qui fait illusion; je ne sais si c'est parce que nous venions de voir ceux de Richemond et de Kew, que ceux-ci n'eurent pas pour nous le charme que nous avions trouvé dans les autres; la petite rivière *Serpentine*, des masses de gazon, des rampes ménagées çà et là, une belle orangerie, un bois de haute futaie, des portiques rustiques, des ponts de bois sont les objets de variété qui ornent ces jardins. Dans la partie qui fait face à la maison, il y a trois statues antiques, d'une grande beauté; elles ont été trouvées à Rome dans les jardins d'Adrien, qui forment aujourd'hui la vigne Borghese.

La terrasse domine sur la Tamise, et cette vue est inappréciable lorsque la marée est montante, parce que c'est une affluence continuelle de bateaux qui voguent en tous sens, c'est-à-dire qui forment vingt files différentes.

De *Chiswick* nous sommes entrés dans Londres par le parc de *Kensingston*, pour gagner de-là la route qui traverse Hyde Parc, et va jusqu'au palais de S.-James. Les jardins de *Kensingston* forment une des promenades de la capitale, et une de celles que beaucoup de gens préfèrent à bien d'autres, parce qu'il y a moins de cohue. Le palais n'a point cette apparence que doit avoir une maison royale; mais quand on ne se laisse pas prévenir par l'aspect, et qu'on pénètre dans l'intérieur, on est charmé d'y être entré, parce que la plûpart des pièces sont ornées de peintures des grands maîtres.

Nous fumes reçus chez le père de John comme des gens qui arrivent d'un long voyage, et sur lesquels on a eu les plus vives inquiétudes; la mère de John sur-tout, qui l'aimoit tendrement, l'arrosa de ses larmes. Nous nous reposames quelques jours, après lesquels je me disposai à prendre congé de mes hôtes et des bons amis qu'ils m'avoient procurés.

John et son frère vouloient m'accompagner jusqu'à Douvres; la bonne mère ne le vouloit pas, et reprochoit tendrement à son fils de n'être revenu que pour la quitter de nou-

veau; mais il ne s'agissoit ici que d'un voyage de quelques jours, on lui fit entendre raison, et mes deux jeunes gens coururent à leurs bottes. Leur père étoit aussi content qu'eux, car il aimoit à voir ses enfans en voyage, parce que, selon lui, rien ne formoit tant un jeune homme; cela est vrai, lorsque cela ne le déforme pas; il y a tant de chances à courir avec la jeunesse, qu'on ne peut statuer ce qui lui *adviendra*, que quand elle sera de retour au port.

Le jour de mon départ étant enfin fixé, nous nous promettions d'aller visiter les chantiers de Chatam, où nous connoissions sir Charles *Proby* qui étoit un des chefs de ce chantier, quand nous reçumes la visite de M. *Finehouse*, banquier, qui demeuroit dans Lombard-Street; il venoit me prier de me charger de la conduite de ses deux fils qu'il envoyoit à Paris au collège, autrefois dit de *Louis-le-Grand*, où ils devoient y rester deux ans. Je me suis fait un plaisir d'obliger M. *Finehouse*, parce que mes hôtes parurent s'intéresser à sa demande. Les deux jeunes gens étoient de la plus heureuse figure, et parloient déjà le français avec facilité. Me voilà donc installé Mentor jusqu'à Paris. Ja-

mais emploi ne fut plus selon mon cœur, et M. Télémaque, tout fils de roi qu'il fut, ne valoit pas mes deux jeunes pupiles; leur douceur ne pouvoit s'évaluer, et leur naïve ingénuité étoit comme leur douceur.

Les adieux se firent; ils furent tendres de tous côtés; je pressois le sein d'amis que je chérissois, qui m'avoient reçu comme leur fils; et le bon M. *Finehouse* embrassoit ses enfans, et m'embrassoit comme ses enfans. Nous partons enfin, les deux fils de mon banquier, qui vont m'accompagner jusqu'à Douvres, et mes deux pupiles qui n'ont pas d'yeux assez grands pour voir le superbe attelier de *Chatam*. Je l'avois déjà visité, mais je le revis avec un nouveau plaisir, et beaucoup plus amplement que la première fois, parce que nous avions pour guide M. *Proby* lui-même. L'arsenal est immense pour les provisions en tout genre, il faut connoître la marine angloise pour en concevoir une idée.

Nous descendimes à Douvres à l'hôtel d'York qui est la meilleure auberge de l'endroit, et peut-être de toute l'Angleterre. Là, je me séparai de mes bons amis que je serrai mille fois dans mes bras, et le paquebot *la*

Carolina nous rem t à Calais en peu d'heures et par un superbe tems, moi et mes deux jeunes pupiles. Nous n'eumes pas d'autre ressource pour Paris que la diligence; nous eumes le bonheur d'y trouver des places, et deux jours nous rendirent, moi dans les bras de mon épouse, et les deux jeunes gens dans leur collège.

APPENDIX

Notice historique, chronologique et raisonnée des auteurs anglois qui se sont distingués dans les sciences et dans quelque genre de littérature que ce soit, depuis le huitième siècle jusqu'à nos jours. (1)

Bede, le vénérable, prêtre de Northumberland, né en 673, mort dans l'abbaye de Sarrow en 735, et connu par une histoire ecclésiastique des Anglois depuis Jules-César jusqu'en 731; cet ouvrage est une légende absurde qui se sent du tems où il a été écrit; c'est la Bibliothèque Bleue de l'Eglise d'Angleterre.

Le roi Alfred, surnommé *le Grand*, est roi d'Angleterre en 871, et meurt en 901. On a de lui un recueil de chroniques, quelques poésies et la traduction du livre de la

(1) Cette notice ne se trouve dans aucun ouvrage françois. J'ai suivi dans la chronologie la date de la mort et non celle de la naissance, parce que j'ai trouvé la première toujours mieux constatée que la seconde.

Consolation de Boëce; cet ouvrage est philosophique.

Mathieu de Paris, moine de S. Alban, qui existoit vers le milieu du 13e. siècle; il publia une histoire d'Angleterre qui commence à Guillaume le conquérant et finit en 1259. Voltaire a dit que c'étoit le moins croyable des historiens, et Voltaire a dit une grande vérité.

Roger Bacon, franciscain, né dans le sommer-Set-shire en 1216, mort en 1294; il fut nommé le *docteur admirable* dans son tems, et l'eut été aussi dans le nôtre; il fut en même tems mathématicien, astronome, chimiste et littérateur; son ouvrage, connu sous le nom de *Opus Magnus*, a donné aux savans de notre siècle l'idée de l'encyclopédie, et sur-tout du système figuré des connoissances humaines qui est à la tête de l'encyclopédie. J'oserois croire que le fond du discours qui l'accompagne a été puisé aussi dans *Roger Bacon*. C'étoit un homme extraordinaire, et l'on en peut juger, puisqu'il étoit en même tems moine et philosophe. Voyez l'article de François Bacon.

John Fordun, moine dans le Merns-Schire, mort en 1308, a publié une histoire d'Ecosse,

qui a long-tems joui en Angleterre d'une grande réputation, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une chronique discréditée.

Geoffroy Chaucer, né à Londres en 1328, et mort en 1400; on l'appelle en Angleterre le père de la poésie angloise; on l'a comparé à notre *Marot;* il a quelquefois son enjouement, mais jamais son urbanité; son style a vieilli, et les Anglois d'aujourd'hui ont de la peine à l'entendre.

John Gower, né dans la principauté de Galles vers la fin du 14e. siècle, et mort à Londres en 1402; ses poésies sont placées à côté de celles de Chaucer, et ne sont guères plus entendues; son poëme intitulé *la Confession d'un Amant* a fait sa réputation.

Sir Thomas Moore, né à Londres en 1473; mort sur l'échafaud en 1535, est le fameux *Thomas Morus* de nos savans; il est l'auteur de l'*Utopia*, ouvrage politique où l'on donne le plan d'une république, qui n'est bon que dans le livre où il est. Thomas Moore veut dans son Utopie que les futurs époux se voyent nus avant de prononcer le *oui* qui les unit. Certes, si cette pratique étoit admise, elle feroit prononcer bien des *non*, et quelquefois bien des *oui*, parce qu'il y a beaucoup

de belles laidrons qui n'ont contre elles que leur masque, et cachent de très-belles formes. J'ai parlé de Thomas Moore dans le premier volume. Voyez ce que j'en dis page 234 et suivantes.

John Leland, né à Londres en 1504, et mort en 1552; c'est un biographe qui s'est rendu célèbre par son traité en latin des *Ecrivains de la Grande-Bretagne*; il y est *louangeur*, mais exact.

Roger Ascham, né dans le Yorckshire, et mort en 1568. On a de lui une philologie qui tient un peu de l'école, et des ouvrages de politique et de littérature qui décèlent une grande variété de connoissances.

John Knox, écossois, né en 1515, et mort en 1572; il fut l'apôtre de la réformation en Ecosse; il parla et écrivit avec l'enthousiasme d'un apôtre; il eut été Calvin, si Calvin ne l'eut précédé. Les Papistes l'ont calomnié, Bayle et Burnet l'ont vengé. Il a publié l'histoire de l'église d'Ecosse. Jérôme et Augustin n'écrivirent pas avec plus de feu.

George Buchanan, né dans le Dumbartonshire en Ecosse en 1506, et mort dans une apathie philosophique à Edimbourg en 1582; il a paraphrasé les pseaumes de David,

c'est à dire qu'il en a énervé l'énergique beauté, parce qu'il n'y est jamais à la hauteur du poëte juif. On a de lui quelques poëmes qui ne valent point la peine qu'on les cite, et une histoire d'Ecosse en douze volumes, qu'il faut citer malgré ses défauts et l'acharnement de l'historien contre l'infortunée *Marie Stuart* qui avoit été sa bienfaitrice.

Edmund Spensèr, natif de Londres, mort en 1598; c'est un poëte, et qui l'étoit dans toute la force du terme; voyez ce que j'en ai dit dans le premier volume de ces voyages, page 89. Elisabeth, qui en faisoit un cas particulier, essaya de l'enrichir, et Spenser lui prouva qu'elle avoit tout pouvoir sur lui, excepté de le rendre économe.

Francis Beaumont, né dans le Leicester en 1585, mort en 1615 âgé de trente ans, après avoir mis sur la scène angloise plusieurs tragédies et comédies qui décèlent le plus grand talent.

John Fletcher, son ami, l'aidoit dans la composition de ses pièces; lorsqu'ils travaillèrent chacun de leur côté, ils furent toujours rivaux, sans jamais cesser d'être tendrement unis, phénomène auquel on croit difficilement, quand on connoit les gens de

lettres, dont il est bon souvent de ne savoir que le nom. *Fletcher* étoit né à Londres en 1576, et y mourut en 1625. Les Anglois disent qu'il approcha de *Shakespear;* nous devons les en croire. On a réuni les productions de ces deux amis, *Beaumont* et *Fletcher*, dans une superbe édition en sept volumes in-8°. qui contiennent cinquante-trois pièces dramatiques, dans lesquelles nos jeunes auteurs auroient beaucoup à puiser.

William Shakespear, né à Stratford dans le Warwickshire en 1564, et mort dans la même ville en 1616. J'ai dit, à l'article de Westminster, dans le premier volume de cet ouvrage, que *Shakespear* est regardé en Angleterre comme le père du théâtre, comme le *Corneille* des Anglois; je n'ai rien à ajouter ici à l'idée que j'en ai donné (1); je me contenterai d'observer qu'il est l'auteur de *Roméo et Julia*, de *Macbeth* et d'*Othello*, tragédies terribles, qui prouvent plutôt la force du génie de *Shakespear*, que sa connoissance du cœur humain. Dans ces peintures énergiques, le philosophe, ami de l'homme, se félicite de ne voir que des productions colossales, dont la nature n'a point fourni les données. Presque toutes nos tragédies en

sont là, je n'en excepte que quelques pièces de Voltaire, et très-peu de Racine.

John Napier de Marcheston, écossois, que les auteurs de l'encyclopédie et le dictionnaire historique, dit des Grands Hommes, appellent, mal-à-propos, le baron de Neper; c'est une erreur de copiste sans doute, que je m'empresse de relever, d'après les auteurs anglois, parce que rien ne doit être plus cher à la mémoire de l'homme que les noms de ceux auxquels il est redevable de quelque découverte utile. *John Napier*, habile mathématicien, né vers la fin du 16e. siècle, et mort en 1622, s'est rendu à jamais célèbre par la découverte des Logarithmes, qu'il publia en 1614, et qui depuis a été perfectionnée par *Briggs*, *Adrien Ulacq* et autres. Cette invention a été du plus grand secours dans les calculs astronomiques et dans la géométrie pour simplifier la théorie des Courbes.

William Camden, né à Londres en 1551, et mort dans cette ville en 1623, a été appellé le *Strabon* de l'Angleterre, parce qu'on a de lui une description de l'Angleterre sous le titre de *Britannia*, qui est très-estimée malgré ses défauts; car on a dit de lui qu'il avoit vu l'Angleterre avec ses deux yeux,

l'Ecosse avec un seul œil, et l'Irlande en aveugle; on prétend que ce *dicton* caractérise son ouvrage. On a encore de *Camden* un recueil des historiens d'Angleterre, qu'on place à côté de sa *Britannia*, des annales d'Angleterre sous le règne d'Elisabeth, qu'il faut placer au-dessous, et un recueil de lettres à mettre au dessus, parce qu'elles sont remplies d'anecdotes précieuses.

Le Lord Chancelier Bacon, né à Londres en 1560, et mort presque dans la misère en 1626. En parlant des chanceliers d'Angleterre, qui se sont acquis un certain nom, j'ai fait mention de lui, et j'ai fait connoître le chemin qui l'avoit mené aux honneurs et celui par lequel il en étoit descendu. Voyez le premier volume de ces voyages, page 237. Je ne vais le considérer ici que comme homme de lettres. Il écrivit en latin et en anglois; il a surpassé *Roger Bacon*, dont il n'etoit pas le parent, par l'incroyable étendue de ses connoissances; mais il avoue lui-même qu'il lui a dû beaucoup. Il se passa entre eux près de trois siècles, et ces siècles s'écoulèrent dans un intervale où les hommes cherchoient déjà à s'éclairer. Ainsi *François Bacon* eut, pour le guider, une masse de lumières bien

autrement considérable que celle dont *Roger Bacon* s'étoit trouvé environné. On a du chancelier *Bacon* un ouvrage sur l'accroissement des connoissances humaines, qui seul a dû l'immortaliser; il y est bien autrement grand que *Roger Bacon* dans son *Opus Magnus;* mais ces deux écrits ont fondé l'encyclopédie. Le chancelier *Bacon* est recommandable aussi par son *Nouvel Organe des Sciences*, qui est une suite de son premier ouvrage, et où il y est encore plus profond ; ce livre a aussi beaucoup servi à notre encyclopédie; il a détruit les préjugés de la physique, plus opiniâtres souvent, et non moins absurdes que les préjugés religieux. On a encore du chancelier *Bacon* des fragmens d'histoire et des essais de morale et de politique, qui prouvent qu'aucune espèce de littérature ne lui étoit étrangère.

Lord Chef de Justice Edouard Coke, né à Norfolk en 1549, et mort à Stokepoges en 1634, jurisconsulte habile, magistrat intègre et auteur des *Institutes des Loix d'Angleterre*, ouvrage que les commentaires de *Blackstone* n'ont point fait oublier, et que *Blackstone* cite lui-même avec respect.

Ben Johnson, né à Londres en 1573, et

mort en 1637, poëte dramatique, qui, comme *Sedaine*, mania la truelle et la lyre d'Apollon, mais n'eut pas les graces naïves, ni la facilité du poëte françois. Ce fut *Shakespear* qui le poussa sur la scène angloise. Voyez ce que j'en ai dit à l'art Westminster, tome premier, page 89.

James Usher, connu sous le nom d'*Usserius*, né à Dublin en 1580, et mort dans le comté de Surrey en 1655. Voyez ce que j'en ai dit aux pages 203 et 207 de ce volume, où je rends compte de l'homme et de ses ouvrages, qui sont souvent deux comptes bien différens à rendre.

Sir Henry Spelman, natif de Norfolk, mort en 1641, savant recommandable, mais ayant un style en *us* et la rudesse de ceux qui ont ce style; il a travaillé sur les loix des Anglo-Saxons, et a tâché d'en débrouiller le chaos; il a publié une collection des conciles tenus en Angleterre, qu'on ne lit plus, même en Irlande, une description alphabétique de l'Angleterre, qui est aussi sèche qu'inexacte; enfin on a vanté son *Reliquiæ Spelmanicæ* qui contient un recueil des traités nécessaires pour étudier l'histoire d'Angleterre

terre; l'extrait de ce livre seroit excellent, si c'étoit un extrait.

John Selden, né dans le Sussex en 1584, et mort en 1654, jurisconsulte habile qui a beaucoup écrit sur des matières de droit, et presque toujours en latin; le sien n'est pas celui de Ciceron; il a beaucoup écrit aussi sur les Juifs et les Rabbins; il est souvent aussi obscur que ceux qu'il prétend commenter. On ne peut citer de lui, pour le faire connoître avantageusement, que son *Explication des Marbres d'Arundel*, écrite en latin, et pleine de notes d'une érudition précieuse. *Prideaux* et *Mettaire* en ont profité, et, sans *Selden*, n'eussent peut-être pas écrit sur cette matière. Ceux qui viennent après les autres ont de grands avantages quand ils savent lire !

William Harvey, né à Folkston dans le comté de Kent en 1578, et mort à Londres en 1657; il fut professeur d'anatomie et de chirurgie au collège des médecins à Londres; il merita d'être leur maître, et le fut réellement de tous ceux de l'Europe, puisqu'il fut le premier qui enseigna dans ses leçons la doctrine de la *Circulation du Sang*, et en démontra la vérité par des expériences. L'igno-

rance, et il en est en médecine, ne combattit son système, qu'elle trouvoit absurde, que par des injures et des persécutions. Aujourd'hui son livre *de Circulatione Sanguinis* est devenu classique.

Abraham Cowley, né à Londres en 1618, et mort dans cette ville en 1667, poëte qui eut plus de réputation que de mérite. *Hume* l'a jugé, et malgré la réclamation de quelques biographes, il faut s'en tenir au jugement de *Hume*. Le principal ouvrage de *Cowley* est un poëme sur *David*, où il y a de l'imagination. Il eut dû s'en tenir à ce poëme. Voyez l'art. Westminster, tome premier, page 90, où je dis un mot sur ce poëte, et c'est tout ce qu'on en peut dire.

John Milton, né à Londres en 1608, mort à Brunhill en 1674; c'est l'auteur du *Paradis Perdu*, poëme que les anglois placent justement à côté de ceux d'Homère; il le fut aussi du *Paradis Reconquis*, dont il faisoit plus de cas que du premier; il fut le seul de son opinion. J'ai fait un long article de *Milton* à celui de Westminster; j'y renvoie mes lecteurs; ils y trouveront quelques anecdotes intéressantes. Voyez tome premier de ce voyage, page 90 et suivantes.

Edouard Hyde, comte de Clarendon, né dans le Wiltshire en 1608, et mort à Rouen en 1674; on voit que les époques de sa naissance et de sa mort étant les mêmes que celles de Milton, la nature peut donc produire plusieurs grands hommes d'un seul coup. J'ai déjà rendu hommage aux vertus et aux talens de cet homme célèbre à l'article des chanceliers d'Angleterre; j'ai parlé de lui d'après mon cœur, je n'ai point d'expressions à ajouter à celles qu'il me dicte. Voyez cet article intéressant, tome premier de ces voyages, page 239 et suivantes.

James Gregory, natif d'Aberdéen, mort en 1675, fut professeur de mathématiques à S. Andrews en Ecosse, et ensuite professeur d'astronomie dans l'université d'Edimbourg. Flamstead en faisoit un cas particulier. Il a écrit sur la géométrie avec autant de clarté que *Clairaut*, dont je ne cesserai de vanter les élémens. Son *Optica Promota* est un livre classique. Cet homme eut le bon esprit d'écrire contre la quadrature du cercle. d'Alembert et Montucla n'avoient point encore attaqué cette absurdité.

Isaac Barrow, né à Londres en 1630, et mort dans cette ville en 1677; il étoit né avec

cette aptitude qui convient à l'étude des mathématiques, et s'y distingua ; il trouva en 1569 une méthode pour les *Tangentes*, qui fit naître à Newton l'idée des *infiniment-petits*, dont il a si bien démontré l'utilité. Ce qu'il y a d'incroyable, c'est que Barrow quitta l'étude des mathématiques, à laquelle il étoit propre, pour devenir sermonaire et théologien, c'est-à-dire bavard et charlatan; il ne fut que médiocre dans cette nouvelle carrière, plus facile à courir, cependant, que celle qu'il venoit d'abandonner.

Samuel Butler, né en 1612 à Strensham dans le Worcestershire, et mort à Londres, presque de faim, en 1680, est l'auteur du poëme burlesque intitulé *Hudibras*. Voyez ce que j'en ai dit tome premier, page 87.

Thomas Otway, né dans le Sussex en 1651, et mort à Londres en 1685, auteur dramatique que M. de la Place a fait connoître. Il a donné à la scène anglaise *Venise sauvée* et *Dom Carlos*, fils aîné de Philippe II, que ce tyran fit assassiner par le glaive de la loi, ou du moins par les lâches courtisans qui osoient s'en dire les dépositaires. *Otway* est encore l'auteur de quelques autres tragédies et de plusieurs comédies, dont les

principaux rôles sont encore plus loin de la nature que ceux des pièces de *Shakespear*. C'est une extravagante énergie que celle d'*Otway*.

Edmund Waller, né à Buckingham en 1605 avec 60,000 livres de rente, et mort à Londres en 1687 ; il fut poëte, orateur et bel esprit. On a de lui *des vers* qui l'ont fait comparer à Anacréon par les hommes qui dinoient chez lui, des éloges qu'ils ont trop vantés, et des lettres pour lesquelles ils l'ont placé au-dessus de notre *Voiture* dont nous sommes bien revenus. *Waller*, dans sa jeunesse et le bel âge, mena la vie d'un courtisan, et en eut les sentimens, puisqu'il désavoua, sous Charles II, l'éloge funèbre qu'il avoit fait de Cromwel, et qui passe pour un chef-d'œuvre. *Waller*, sur le retour de l'âge, donna dans la dévotion, et l'on peut dire de lui ce que Voltaire a dit de Gresset : *qu'il fut sot si-tôt qu'il fut dévot.*

Ralph Cudworth, né dans le Sommersetshire en 1617, et mort à Cambridge en 1688 ; il y étoit professeur d'hébreu ; il s'est fait principalement connoître par son *Systême intellectuel de l'univers contre les Athées*, qui a eu en Allemagne la plus grande vogue, et

l'auroit par toute l'Europe, s'il étoit écrit avec plus de méthode et de philosophie, c'est-à-dire s'il étoit plus intelligible; car cet ouvrage est une énigme en deux volumes in-folio. C'est la plus longue qu'on ait jamais publiée.

Thomas Sydenham, né dans le Dorsetshire en 1624, et mort à Oxford en 1689; il devint habile et célèbre médecin, dit le docteur Willis, sans le secours d'une grande érudition ou d'une vaste lecture, mais seulement avec les règles du bon sens; il étudia les hommes et les loix de la nature. Il a laissé des écrits qui sont précieux, et prouvent qu'il faut un grand fond de philosophie dans l'homme, pour exercer la médecine. Les *routiniers* sont loin d'avoir cette opinion. Sa *Médecine praque*, *Praxis medica*, en deux volumes in 8°. et traduite par Sault, devroit être le bréviaire de tous les médecins.

Nathaniel Lée, natif de Londres, poëte dramatique, mort fou en 1690, a laissé onze drames qu'il faut *laisser* en Angleterre. *Addisson* a jetté des fleurs sur le tombeau de ce poëte, il en a loué la facilité en en blamant les écarts.

Robert Barclay, né à Edimbourg en 1648,

élevé à Paris au collège des Ecossois, d'où il ne sortoit point de philosophes, et mort dans sa patrie en 1690; c'est le patriarche des *Quakers*. J'en ai parlé dans ce volume à l'art. des savans Ecossois, voyez page 10. On n'a répondu à son *Apologie des Quakers* que par des injures. Elle a été traduite en françois en 1702; l'épître dédicatoire est un monument de philosophie.

Robert Boyle, né à Lisimore en Irlande en 1627, et mort à Londres en 1691. Il a eu un frère et un neveu qui ont été des littérateurs médiocres. Le premier a fait quelques mauvaises tragédies et un plus mauvais roman; le second a fait quelques vers et des harangues, ouvrages qu'il faut oublie quand on ne les cite point.

Sir George M'Kenzie, (que nous prononçons *Mackenzie*) né à Dundée en Ecosse en 1636, et mort à Londres en 1691; il s'occupa de philosophie et de loix, et traita ces deux objets en philosophe; ses écrits peuvent se placer à côté de ceux de *Montesquieu* et de *Beccaria* qui ont si philosophiquement écrit sur la législation, sur-tout ce dernier que les hommes ne connoissent

point assez. *Mackenzie* a publié le *Stoïque*, et s'est peint dans cet ouvrage ; il a aussi écrit sur les antiquités de l'Ecosse.

John Tillotson, archevêque de Cantorbéry, né à Halifax dans l'Yorckshire, et mort à Lambeth en 1694, d'abord presbytérien, et ensuite anglican ; il fut le *Bourdaloue* de l'Angleterre, avec cette différence que Tillotson fut plus philosophe, si on peut l'être dans la carrière qu'il courut ; il a laissé deux cent cinquante-quatre sermons, dont quelques-uns peuvent être entendus par des *penseurs*. Le manuscrit qui les contenoit fut le seul bien que ce primat d'Angleterre laissa à ses héritiers, parce qu'il prêchoit la charité, et la pratiquoit en apôtre ; ce manuscrit fut vendu deux mille cinq cents guinées, environ soixante mille de nos livres, et les anglois soutiennent qu'il ne fut pas vendu sa valeur. On seroit tenté de croire le contraire, si l'on en jugeoit par les traductions que nous en avons.

Sir William Temple, né à Londres en 1628, et mort dans le comté de Sussex en 1697 ; il eut la confiance de Charles II, et la mérita dans les négociations politiques où il fut employé. C'est à son habileté que l'An-

gleterre a dû le fameux traité de la triple alliance, conclu en 1662, et dont elle a tiré tant d'avantage. Voltaire fait un cas particulier du chevalier *Temple*; il le peint comme un philosophe cultivant les lettres et les protégeant; il fait cas de *ses lettres* et du morceau qu'il a écrit sur l'histoire d'Angleterre que *Hume* apprécioit aussi infiniment.

John Dryden, né en 1632 à Oldwinde dans le Northamptonshire, et mort à Londres en 1701. J'ajouterai à ce que j'en ai dit tome premier, page 93, que par sa traduction de Virgile il s'est placé à côté de ce poëte et au-dessus de l'abbé de l'Isle, malgré l'apreté de la langue angloise, parce que Dryden étoit poëte, et que l'abbé de l'Isle fait supérieurement des vers, mais ne fait que vers.

John Wallis, né en 1616 à Ashford dans le comté de Kent, et mort à Oxford en 1703, a été un mathématicien du premier ordre, auquel les sciences exactes doivent d'excellens livres élémentaires et des découvertes précieuses. Ce fut un des apôtres du calcul des infiniments-petits, et a aussi perfectionné la pendule. Hélas ! Wallis fut aussi théologien ! hélas !

John Locke, né en 1632 à Wrington dans



le Sommersetshire, et mort près de Londres en 1704; ce métaphysicien est l'auteur de l'*Essai sur l'entendement humain*. C'est en dire assez sur son compte; voyez dans ce volume la page 279.

John Ray, né dans le comté d'Essex en 1628, et mort à Black-Norley en 1705, fut l'ami de la nature, et l'étudia en philosophe; il étoit aussi modeste qu'instruit; il fut un des premiers naturalistes de l'Europe, et presqu'aussi bon littérateur; ses écrits sur la botanique sont placés par les Anglois à côté de ceux de Tournefort, quoique les systêmes de ces deux hommes illustres soient très-différens et presqu'opposés. On ne reproche à *Ray* que d'avoir voulu aussi être théologien. Il a partagé ce foible avec d'autres grands hommes qui, par ce ridicule, ont payé un tribut à l'*humaine nature*.

George Farquhar, poëte dramatique. Voyez son article page 208 de ce volume.

William Walsh, né en 1659, et mort en 1708, poëte qui fut le maître de Pope, c'est-à dire qui lui enseigna les règles de la versification; quoiqu'il soit resté beaucoup au-dessous de son élève, on remarque cependant dans ses vers de la grace et un tour original

qui plaît; il avoit aussi beaucoup de philosophie; presque tous les poëtes en ont. Il mourut dans *Bedlam*, et on peut y mourir et avoir été philosophe; il faut si peu de choses pour détraquer la machine humaine.

Antoine Ashley Cooper, comte de Shaftesbury, né à Londres en 1671, mort à Naples en 1713; il fut l'ami de Bayle et son généreux ami. La nature leur avoit donné la même sagacité. La Sympathie qui attire l'homme de génie vers celui qui en est doué, lia étroitement ces deux grands hommes. Ses écrits qui ont été recueillis et publiés sous le titre de *Characteristicks*, l'ont placé à côté de notre *La Bruyère*. Voyez ce que j'en dis tome premier, page 241 de ce voyage.

Gilbert Burnet, né à Edimbourg en 1643, et mort en 1714; il fut évêque de Salisbury, et ne crut l'être que pour partager ses revenus avec l'indigence. Il est connu des gens de lettres comme historien.

Thomas Burnet, né en Ecosse en 1639, et mort à Londres en 1715, est plus connu que le précédent parmi les philosophes et les Cosmologistes, parce qu'il a publié une *théorie de la terre* qui fit beaucoup de sensation en

Angleterre et dans l'Europe. Les géomètres en ont fait écrouler le système, et Buffon l'a apprécié, en disant que c'étoit un roman bien écrit qu'on pouvoit lire pour s'amuser, mais qu'il ne falloit point consulter pour s'instruire. Thomas Burnet a payé un tribut à la foiblesse de la nature humaine en publiant l'ouvrage qui a pour titre *de statu mortuorum et resurgentium ;* c'est le rêve extravagant d'un scolastique théologien. Sans ce travers, on eut pu l'inscrire dans la liste des philosophes.

Nicolas Rowe, né dans le Devonshire en 1673, et mort à Londres en 1718, a mis sept tragédies sur la scène angloise, parmi lesquelles on distingue celle de Tamerlan qui y a joui du plus grand succès, et l'a mérité; il est connu aussi par une traduction en vers de la *Pharsale de Lucain*, où il est presque toujours plus poëte que Lucain.

Il y a eu aussi un *Thomas Rowe* né à Londres en 1687, et mort en 1715; il étoit parent de celui dont je viens de parler, et s'est fait connoître par des morceaux de poésies que les anglois ont placées à côté de celles d'Horace et de Tibulle. Devons-nous nous en tenir à cette apréciation patriotique ? C'est

un probléme que je n'entreprendrai point de résoudre. *Thomas Rowe* a été aussi biographe, mais très-inférieur à Dacier qui lui-même est au-dessus du médiocre, puisqu'il connoissoit tout des anciens, hors la grace et la finesse. *Thomas Rowe* a eu une épouse, *Miss Betty*, qui surpassa son mari dans la carrière poëtique, et que les anglois mettent justement au-dessus de nos *Deshoulières*; elle étoit né à Ilchester dans le Sommersetshire en 1674, et est morte à Frome en 1737.

Richard Cumberland, évêque de Peterborough, né à Londres en 1632, mort à Peterborough en 1718, philantrope dont il faut prononcer le nom avec intérêt; il est principalement connu par un ouvrage latin qui a été traduit en françois, et dont le titre est dans notre langue : *Traité philosophique des loix naturelles, où l'on recherche, où l'on établit, par la nature des choses, la forme de ces loix, leur ordre, leur promulgation et les obligations qu'elles imposent.* Le docteur *Payne*, son gendre, dit que c'est sur la morale le premier ouvrage qu'on ait écrit avec la méthode des géométres; c'est certainement en faire l'éloge, car il est peu de livres qui ne dussent être écrits avec cette

méthode. Je prouverai quelque jour cette assertion précieuse. Nous avons de Cumberland un traité des poids et mesures, où l'on reconnoît la main du géomètre. M. *Payne*, après la mort de Cumberland, a publié l'*histoire phénicienne de Sanchoniaton*, qui est un des meilleurs morceaux d'histoire que nous ayons pour les recherches ; ce livre seul eut fait la réputation de Cumberland ; cet homme célèbre étoit si peu courtisan, et avoit si peu d'ambition, que ce fut en lisant la gazette qu'il apprit qu'il avoit été nommé à l'évêché de *Peterborough*.

John Flamstead, né à Derby en 1646, et mort directeur de l'observatoire de Greenwick en 1719, astronome fameux, le rival de Newton, et digne de l'être ; ses ouvrages forment aujourd'hui le breviaire de nos astronomes.

Joseph Addison, né en 1672 à Wilton dans le Witshire, mort près de Londres à Holland-House en 1719. Dire que c'est l'auteur du *Spectateur*, *the spectator*, c'est faire son éloge, et ce ne seroit pas y ajouter que de parler de ses poésies. Voyez l'article de Steele dans ce volume.

William Keil, né en Ecosse en 1671, et

mort à Londres en 1719; il fut professeur d'astronomie à Oxford. *Son introduction à la physique et à l'astronomie*, écrite et traduite en françois par Lemonier fils, astronome célèbre, méritoit le traducteur qu'elle a eu. Voyez page 11 de ce volume. Il a publié aussi un examen sur la théorie de la terre du docteur Burnet; c'est un géomètre qui confond un romancier.

Matthew Prior, né à Londres en 1664 où il mourut en 1721; il fut poëte et négociateur, et se distingua dans ces deux carrières. Je lui ai consacré un article en parlant de l'abbaye de Westminster, où il est enterré; j'y renvoye mes lecteurs. Voyez tome I, page 86.

William Wollaston, né dans le Straffordshire en 1659, et mort dans une de ses terres en 1724. Voyez ce que j'en ai dit dans ce volume, page 279.

Isaac Newton, né en 1642 dans le Lincolnshire, et mort à Londres en 1727. On a dit de lui :

Pour second créateur tout l'univers le nomme.

Ce mauvais vers donne une idée de cet homme sublime qui auroit inventé les mathématiques, si cette science ne l'eut pas

précédé ; il l'a portée au plus haut point de perfection en découvrant le calcul intégral et différentiel et la méthode des séries. En parlant de Westminster, j'ai dû sans doute jetter des fleurs sur son tombeau ; je renvoye à l'hommage que je lui rends tome premier, page 78.

Samuel Clarke, né à Norwich, en 1675, et mort à Londres en 1729. Je m'en tiens à ce que j'en ai dit dans ce volume, page 280.

Antoine Collins, né en 1676 à Heston dans le comté de Middlesex, mort à Londres en 1729, métaphisicien célèbre, qui a écrit fortement en faveur de la raison, et c'est cet homme que des biographes ont traité d'incrédule, lui dont les derniers mots furent que *la véritable religion étoit celle qui commandoit l'amour de Dieu et celui de son prochain.* Son principal ouvrage, celui par lequel il s'est aliéné les dévots, a pour titre *Essai sur l'usage de la raison dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain.* Le rédacteur du dictionnaire des Grands Hommes, en jugeant cet ouvrage, prouve qu'il ne l'a point lu, ou qu'il écrivoit sous la dictée du censeur. Sur mille articles de ce dictionnaire, il y en a neuf

neuf cent cinquante qui paroissent écrits sous cette dictée. C'est un livre à refaire.

Richard Steele, né à Dublin en 1676, mort dans le pays de Galles dans une terre de sa femme en 1729; je n'ai rien à ajouter sur l'article de ce littérateur, qu'on trouvera dans ce volume, page 209

William Congreve, né dans le Strafordshire en 1672, mort à Londres en 1729, poëte dramatique qu'on a égalé à Térence, et qui, dans quelques-unes de ses pièces, peut l'être à Molière que je mets au dessus de Térence, non parce que je suis françois, mais parce que je sens. Les deux meilleures comédies de Congreve sont *Amour pour Amour* et *le Chemin du Monde*.

John Gay, né à Exeter en 1682, et mort près de Londres à *Burlington-Garden* en 1732; il est connu principalement par des fables et plusieurs pièces de théâtre qui ont eu beaucoup de succès, ainsi qu'un grand nombre de poésies que les anglois lisent avec le plus grand plaisir. Voyez l'article de Westminster tome premier, page 86.

John Arbuthnot, né dans le MearnsShire, et mort à Edimbourg en 1734, s'est rendu célèbre dans la carrière des lettres dans des

parties très-opposées, il écrivit sur la médecine avec supériorité, sur la politique avec une intelligence peu commune, et donna un traité des monnoies qui est généralement estimé par la nature des recherches qu'il contient.

Edmund Halley, né à Londres en 1656, mort à l'observatoire de Greenwich en 1742, géomètre profond, astronome habile, physicien ingénieux, naturaliste intelligent et *sagace*; il fut l'ami, le disciple et l'émule de Newton; il écrivit en homme de génie sur l'astronomie, la géométrie, la physique, l'histoire naturelle et la navigation. Les astronomes lui doivent de grandes découvertes, les physiciens des instrumens et des observations précieuses, et les navigateurs font un cas particulier de sa *théorie* sur les *variations de la boussole*; ils n'estiment pas moins son *traité sur les moussons et les vents alisés*. Il n'appartient pas à la briéveté des notices que je donne d'entrer dans tous les détails qui concernent les travaux immenses de cet homme de génie. Il fut aussi universel dans les sciences exactes que Voltaire le fut en littérature; il étoit avec cela modeste et philantrope.

Richard Bentley, né en 1662 dans le Yorckshire, et mort à Cambridge en 1742; il y étoit directeur du collége de la Trinité, et c'étoit un homme de collége doué de la facilité d'écrire; il eut été philosophe, s'il en fut sorti, ou plutôt s'il n'y eut pas vécu trop long-tems; il a été l'éditeur de plusieurs livres classiques dont il a augmenté le mérite par des notes savantes que je n'ai trouvées qu'érudites. On a de lui des sermons où il prétend prouver que la *religion naturelle* n'est autre chose que *la religion révélée*; s'il n'y a pas de contradiction dans cette assertion, qu'entend-on donc par *révélation*? Ce qui est dans la nature n'a pas eu besoin d'être *révélé*.

Alexander Pope, né à Londres en 1688, et mort en 1744, est un de ces hommes qu'il suffit de nommer pour en faire l'éloge. Il n'est aucun poëte en Europe qu'on ait placé au sommet du Parnasse avec plus de justice. Homère s'honnorera de l'avoir à ses côtés, puisqu'il a traduit en vers l'*Illiade* et l'*Odissée*, et qu'on y retrouve toutes les beautés de l'original. Il a égalé Théocrite dans des pastorales, égalé Horace dans ses épîtres, et surpassé Boileau comme poëte;

mais non comme versificateur, parce que nul versificateur n'a égalé Boileau. Les vers du versificateur sont travaillés, polis, précieux et plaisent à l'esprit; ceux du poëte, enfantés par le feu du génie, vont, frappent, émeuvent l'imagination et les sens qui ont avec elle quelque point de contact. Lisez la *Forêt de Windsor, la Boucle de cheveux enlevée*, *l'Essai sur l'homme* et la brûlante épître d'*Héloise à Abélard*, dont la traduction de *Colardeau*, toute belle qu'elle soit, n'égale pas le texte; lisez ces productions, et vous y verrez le flambeau du génie, vous l'y verrez encore dans quelques morceaux de la *Dunciade* que *Palisot* a froidement imitée. *Voltaire* qui eut l'énergie du poëte et la magie du versificateur, n'a pas rendu justice à Pope, lorsqu'il ne l'égale qu'à *Dryden*. Par respect pour la mémoire de ce grand homme, je tais les motifs de cette comparaison.

Jonathan Swift. Je renvoye sur ce Rabelais d'Angleterre à l'article qui le concerne et qui est inséré dans le chap. X de ce vol. page 211 et suivantes.

Colin Mac-Laurin, né à Kilmoddan en Ecosse en 1698, et mort à Edimbourg en

1746; il y étoit professeur de mathématiques, carrière qu'il a couru en homme de génie; Il s'est fait connoître en Europe par un *traité d'algèbre* qu'on peut mettre à côté de celui d'*Euler*, par une *exposition* des découvertes de Newton, où il s'élève au niveau de son maître, et par un *traité des fluxions* que le P. Pézénas nous a fait connoître.

James Thomson, né à Ednan en Ecosse en 1700, mort à Londres en 1748, poëte charmant, poëte philosophe, qui ne prit la lyre que pour chanter la nature; il a fait quelques tragédies qui l'auroient laissé dans la foule des auteurs médiocres, si son poëme immortel *des saisons* ne l'eut élévé au-dessus d'eux à une distance immense. Dans la partie du *printems*, on ne lit pas sans enthousiasme le morceau qui commence par cet élan: *Source de l'être, ame universelle du ciel et de la terre, essence première, je te salue, etc.* S. Lambert et Roucher ont couru la même carrière que Thomson, et ont enchéri sur ses peintures; ils s'étoient couronnés de *pampres*, et Thomson n'en vit jamais.

Isaac Watts, né dans le Southampton, et mort à Londres en 1748; c'étoit le pasteur d'une église presbytérienne. On a de lui des



traités de grammaire, de logique, de géographie, d'astronomie, de morale, de métaphysique et quelques poésies; le tout ne marque point de génie. On ne connoît de lui en France qu'un ouvrage intitulé *de la Culture de l'Esprit;* on devroit en faire un livre classique.

Francis Hutcheson, né dans l'Airshire en Ecosse en 1694, et mort à Glasgow en 1748. Voyez ce que j'en ai dit page 12 de ce volume.

Conyers Middleton, né dans l'Yorckshire, et mort à Londres en 1750, est connu par une vie de Cicéron avec des notes précieuses; cet ouvrage est le meilleur qu'on ait écrit sur Cicéron, sur lequel on a tant écrit et si diversement.

Andrew Baxter, né en Ecosse à Old-Aberdeen, et mort à Edimbourg en 1750; il s'est fait connoître par des traités de métaphysique et d'histoire naturelle, qui décèlent un grand fond de philosophie.

Henry S. John Lord Bolingbroke, né en 1672 dans une des terres de sa famille dans le Surry, (comté dont plusieurs quartiers de Londres font partie) et mort à *Peter-Sea* en 1751, philosophe épicurien, qui vécut

long-tems à Paris, et fut l'ami de Voltaire qui nous l'a fait connoître. On a de lui des *mémoires politiques* dont on fait cas, parce qu'il parle en homme du métier, *des lettres* qui respirent l'urbanité et la philosophie. Les dévots en Angleterre l'ont calomnié, parce qu'il prêcha la religion naturelle; les dévots en France l'ont calomnié, parce que Voltaire publia sous son nom son *examen important de la religion chrétienne*, et que le commun des lecteurs fut la dupe de la ruse de Voltaire. La France fourmille de ces littérateurs auxquels il faut dire qu'un *chat est un chat.*

Alexander Monro, né à Edimbourg en 1697, et mort dans la même ville en 1751; il y étoit professeur d'anatomie; il a beaucoup écrit sur cette partie, et son traité d'*ostéologie* est dans toutes les écoles de chirurgie.

Richard Mead, né en 1673 à Stepney près de Londres, et mort dans cette capitale en 1754, médecin philantrope qui exerça son art en philosophe; il soutenoit que pour être bon médecin il falloit être géomètre, et il a dit une vérité. *Son essai sur les poisons* est un ouvrage neuf, quoiqu'il soit écrit il y a plus de quatre-vingt ans. Ses *conseils et pré-*

ceptes de médecine lui ont fait donner le nom d'*Hypocrate anglois.* Hyppocrate n'a jamais rien écrit d'aussi sensé; mais les dévots ont damné ce dernier ouvrage, parce que *Mead* y a démontré que les *Démoniaques* dont l'évangile a parlé, n'avoient que des maladies purement naturelles.

Henry Fielding, né dans le Sommersetshire en 1707, et mort à Londres en 1754, est un des plus célèbres romanciers qu'ait produit l'Angleterre, qui, comme le dit d'Alembert, est la contrée de l'Europe qui nous ait fourni et les meilleurs et les plus mauvais romans. Nommer ceux de *Joseph Andrews*, de *Tom Jones* et d'*Amélie*, c'est apprécier le mérite de Fielding et ne point parler de ses comédies, c'est vouloir ne point la ternir.

Colley Cibber, né à Londres, et mort en cette ville en 1757, auteur dramatique qui a donné au théâtre vingt-cinq pièces, tant tragédies que comédies; c'est un fond où nos jeunes auteurs pourroient puiser avec avantage.

Thomas Sherlock, né en 1682, et mort évêque de Londres en 1761, théologien, sermonaire et controversite; il est auteur d'un ouvrage singulier, que nos docteurs ont

beaucoup vanté, et dont on peut juger par le titre : *Les témoins de la résurrection de Jésus-Christ selon les règles du barreau.* Sherlock étoit il normand ?

Il ne faut pas confondre ce théologien avec le *Sherlock* notre contemporain, qui a écrit en françois et très-philosophiquement.

Samuel Richardson, né à Londres en 1698, et mort en 1761, romancier sentimental, qu'il faut placer au-dessus de Fielding, et que j'aprécierai de même en nommant ses ouvrages ; car c'est le louer que de dire que nous lui devons *Paméla*, *Clarisse Harlowe* et *Grandisson.* Il faut lire l'éloge de Richardson dans *Diderot.*

Sir Hans Sloane. Voyez son article dans ce voyage, tome premier, page 178 et suivantes.

Edouard Young, né en 1684 à Upham dans le Hamptshire, mort à Wettwin en 1765, il étoit recteur de cet endroit ; c'est à la verve de ce poëte lugubre, mais énergique, que nous devons le poëme des *nuits*, qui cependant n'a eu tant de vogue en France, que parce que la touche magique du célèbre *Le Tourneur* nous en a paré les mélancoliques horreurs ; car le lecteur se tromperoit grandement s'il

pensoit que ce que nous appellons en françois les *Nuits d'Ioung* ressemble à ce qu'en anglois on appelle *Night Thoughts*. Cet auteur anglois est encore connu par quelques autres poëmes et des tragédies qu'on auroit dû laisser en Angleterre.

Robert Simpson, né à Glasgow en 1710, et mort dans son pays en 1765, est un mathématicien célèbre, qui a donné des élémens de géométrie qu'on peut placer à côté de *Clairaut*, en donnant cependant la préférence à ceux-ci; sa traduction d'Euclides, celle d'Apollonius, et ce qu'il a écrit sur les sections coniques, lui ont fait parmi les savans une réputation aussi solide que méritée.

Laurence Sterne, né à Dublin, mort à Londres en 1768. C'est l'auteur du Voyage Sentimental qu'a si bien traduit Frenais. Je renvoye à l'article que je lui ai consacré, en parlant des hommes de lettres qu'avoit produit l'Irlande. Voyez ce vol. page 216

Mark Akenside, natif de Newcastle sur Tyne, mort en 1770. On a de lui plusieurs poëmes qui décèlent des talens et non le génie.

Tobias Smollett, né dans le Dumbartonshire en 1704, et mort à Londres en

1770 ; il est connu par une histoire d'Angleterre que celle de Hume fera oublier , par des traductions qu'il faisoit pour de l'argent, par des contes qui ne sont pas ceux de La-fontaine, et par des voyages qui l'ont fait ridiculiser.

Thomas Gray, natif de Cambridge, mort en 1771 , professeur d'histoire moderne dans cette université , est l'auteur de quelques poëmes qui prouvent qu'il joignoit l'instruction aux graces de la poésie.

Philippe Dormer Stanhope , comte de Chesterfield, né à Londres en 1694 , et mort dans la même ville en 1773, littérateur philosophe qui voyagea pour connoître les hommes, et profita de ses voyages; ses lettres sont estimées ; je les aimerois autant que la considération sur les mœurs de Duclos, le seul ouvrage auquel on peut les comparer; son *Bramine inspiré* est charmant; il a fait froncer le sourcil aux dévots comme l'*Ingénu* de Voltaire. Le comte de *Chesterfield* a passé pour un sceptique, parce qu'il tâcha toujours de s'éclairer du flambeau de la raison.

George Lord Lyttleton, né en 1708 à Hagley dans le Worcestershire, mort dans le même endroit en 1773. On a de lui une

histoire d'Angleterre médiocrement connue, et qui gagnera beaucoup à ne l'être pas d'avantage; mais il est connu de toute l'Europe par ses *Dialogues des Morts*, où il y a autant de finesse que de philosophie. *Littleton* fut aussi orateur.

Olivier Goldsmith, né en Irlande en 1732, et mort à Londres en 1774. J'en ai fait mention à l'article des savans irlandois; voyez ce volume page 218

Zachari Pearce, évêque de Rochester, mort en 1774, auteur d'un commentaire et de notes sur le nouveau testament, livre qu'il faut laisser en Angleterre.

David Hume, né à Edimbourg en 1711, et mort à Londres en 1776; il se fit d'abord connoître par des écrits philosophiques qui lui mirent à dos le parti des dévots; parmi ces écrits il faut distinguer l'*histoire naturelle de la religion* qui est le cri de la raison contre ceux qui ont voulu l'étouffer. Il est principalement connu par son *histoire d'Angleterre* que tout le monde a lu, ou doit lire, et qui passeroit pour un chef-d'œuvre, si Hume y eut été moins homme de cour; graces, vérité, critique, il sacrifie tout à la cause des *Stuart*; moins outré, il eut mieux réussi.

Il ne faut pas juger de Hume par ce qu'en dit J. J. Rousseau, ni de J. J. Rousseau par ce que les amis de Hume en disent, car lui ne le calomnia jamais. Hume étoit la colombe sans fiel.

James Ferguson, né dans l'Aberdeenshire en 1728, mort à Edimbourg en 1776; il y étoit professeur d'astronomie; il a écrit sur cette science en maître; la clarté de sa méthode est inappréciable. Nous avons de lui une géographie astronomique qui est à la portée de tout le monde, et qui, si elle étoit traduite, seroit le meilleur livre élémentaire qu'on put donner en cette partie.

Samuel Foote, né dans le comté de *Corwall* en 1717, et mort à Douvres en 1777, comédien, acteur et auteur. On l'a nommé, avec quelque justice, l'*Aristophane* de l'Angleterre. Il en avoit l'humeur satyrique, et très-souvent le talent. J'ai fait mention de cet homme célèbre à l'article des théâtres de Londres, et en parlant de celui de *Hay-Market* dont Foote eut l'entreprise. Voyez tome II, page 98 et suivantes.

David Garrick, né à Litchfield, dans le comté d'Hereford, en 1718, mort à Londres en 1779. On l'a appellé le *Roscius* de l'An-

gleterre. Il surpassa *Foote* comme acteur, et ne l'égala point comme auteur. Je pourrois faire sur cet homme un très-long article; mais je ne ferois que me répéter, parce qu'à l'article des spectacles j'en ai fait une très-longue mention. Voyez tome I, page 84 et suivantes, et tome II, page 75 et suivantes.

William Warburton, évêque de Glocester, né à *Newark* en 1698, et mort en 1779. On a de lui des sermons, des traités dogmatiques qui ont fait peu ou point de sensation, si l'on excepte son ouvrage sur Moyse, qui a pour titre : *Divine Légation de Moyse.* Voltaire a jugé cet ouvrage, et n'a point été contredit; il faut s'en rapporter à lui. Voyez la page 271 de ce volume.

Sir William Blackstone, juge de la cour de Communplaids, né à Londres en 1723, et mort dans la même ville en 1780. Son *Commentaire sur les loix d'Angleterre* lui ont acquis la plus grande célébrité. C'est un de ces ouvrages qu'il ne faut que nommer pour en faire l'éloge.

John Fothergill, né en 1712 dans le Yorkshire, mort à Londres en 1780, médecin habile et philosophe modeste; il étoit de la secte des *Quakers*, et l'illustra. On a de lui

des livres de médecine et de philosophie. Ami de l'humanité, il écrivit fortement, beaucoup, mais envain, contre la traite des nègres, et l'égoïste, au cœur de bronze, l'accusa de bonhommie. C'est sur la tombe de ce respectable *bonhomme* qu'on lit cette épitaphe glorieuse.

Ci gît le docteur Fothergill
Qui dépensa deux cent mille guinées
Pour soulager l'infortuné.

Thomas Newton, évêque de Bristol, né à Litchfield en 1727, et mort à Bristol en 1782; il s'est fait connoître par des discours sur les prophéties où il parle en évêque plutôt qu'en philosophe. Il y a de lui quelques autres ouvrages sur lesquels on peut porter le même jugement.

Sir John Pringle, né en 1707 à Hillchell-house dans le Roxboroughshire, mort à Londres en 1782, fameux médecin qui a rendu un service à l'humanité par l'ouvrage excellent qui a pour titre : *Diseases of the Army*, des maladies des armées, livre rempli d'observations lumineuses, et qui devroit sans cesse être entre les mains des officiers de santé qui suivent nos armées. Il étoit l'ami

de Francklin et de ses méthodes électriques, il l'étoit sur-tout de ses *conducteurs* que nous appellons *paratonnerres*.

Henry Home, *Lord Kaimes*, né en Ecosse, mort à Londres en 1782. On a de lui des élémens sur la critique que les gens de lettres devroient lire pour se former le goût et le jugement en matières littéraires; il a publié aussi des *Essais sur l'histoire de l'homme*, qu'il a modestement qualifiés d'*esquisses* (*sketches*). Les hommes qui, chez nous, ont donné la volumineuse *histoire de l'homme*, sont bien loin d'être à la hauteur de *Home*. Je ne sache pas que son livre soit traduit dans notre langue, et s'il ne l'est pas, j'invite les traducteurs à en faire l'objet de leur tâche, et à se souvenir que traduire n'est pas faire une *version*.

William Hunter, né dans le Lanerkshire et mort à Londres en 1783, a écrit sur l'*anatomie* d'une manière entièrement neuve, et son ouvrage se trouve dans toutes les écoles de chirurgie où il y a des *anatomistes*, et non des chirurgiens, qui ne savent que disséquer. *Hunter* a avancé cette science comme *Mussembroeck* la physique.

Samuel Johnson, né à Litchfield en 1713, et

et mort à Londres en 1784, a embrassé presque tous les genres de littérature. On a de lui des essais qui décèlent son goût et sa critique, et des poésies qui font honneur à ses talens. Il fut aussi biographe et Lexicographe. Son dictionnaire anglois est le meilleur qu'il y ait en Angleterre, et comme dictionnaire de langue celui qui jusqu'à présent est le mieux fait, il surpasse par la précision, par la rigueur des définitions, ce qui est l'écueil des Lexicographes, les dictionnaires de la Crusca, de l'académie de Madrid et ceux de bien d'autres académies qui avoient beaucoup plus de prétentions que celle de Madrid.

William Whitehead, né à Londres en 1738, et mort dans la même ville en 1785, *poëte Laureat*, qualité qui ne mène point au Parnasse quand on n'a pas d'autres titres. On a de lui cependant quelques poëmes qui sont marqués au coin du génie en plusieurs endroits, et qui dans d'autres sont au-dessous du médiocre; on peut porter le même jugement de ses *plays* ou comédies.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE I. Mes Hôtes à Edimbourg. — Détails sur cette ville. — Parliament-Square. — La Cathédrale. — Edifices publics. — Promenades. — Spectacles. — Gouvernement civil de cette ville. — Sa Milice. — Son université. Hommes qui s'y sont distingués. — Gens de lettres. — Observatious sur les mœurs, usages et coutumes des Ecosssois. — Population de ce pays. — Les Highanders ou Montagnards Ecossois. Page 1.

CHAP. II. Des dogmes religieux des Ecossois. — Des Culdées, espèce de Moines. — Le culte romain introduit en Ecosse. — Jean Wiclef y propose la réformation. — Elle est adoptée par les Ecossois. — John Knox en est l'apôtre. — Observation anecdotique. — Détails sur l'église écossoise. — Régime des Presbytériens — Du système religieux des Presbytériens — Observations sur la constitution politique de l'Ecosse. — Sur son commerce. — Ses pêcheries. — Ses manufactures. — Ses mines et son agriculture. Page 24

CHAP. III. Environs d'Edimbourg. — Glasgow. — Détails sur cette ville.—Son université.—Ses belles imprimeries. — S. Andrews. — Route de cet endroi à Aberdeen. — Dundée. — Aberbrotick.—Montross. — L'organiste de Montross. — Précis de ses avantures. — Aberdeen. — Se divise en deux villes. — Son université. — King's-collége. — Boëthius. — Voyage par mer aux isles qui dépendent de l'Ecosse. — Cromatie. — Dornoch. — Détroit de Pentland.— Isles de Shetland. — Celles des Orcades. — Observation sur ces isles. — Langue Erse. — Ruines de Papa-Westra. Pag. 47.

CHAP. IV. Les Hébrides ou les Western-isles. — Isles Lewis. — Descriptions et observations sur cette Isle et les Hébrides en général. — L'Isle Harries. — Isle Skie. — Musique des Hébridiens. — Fingal. — Ossian, son fils. — Ses poésies. — Ce qu'en pensent les Anglois. — Superstitions des Hébridiens. — Leurs prophêtes. — Anecdote. — Isle Cannay. — Usage singulier. — Isle Rum. Pag. 75.

CHAP. V. Isle Mull. — Les personnes que nous y trouvons. — Notre tournée dans l'Isle. — Château de Stephens-Mount. — Noce que nous y rencontrons. — Description. — Aventure tragique. — Isle Jona ou d'Icolumkill.—Saint Columba. — Son voyage miraculeux. — Ses aventures. — Tour qu'il joue à S. Oran. — L'Isle Jura. — Nous débarquons en Irlande. Pag. 100.

CHAP. VI. Londonderry. — Colerain. — Chaussée des Géans. — Détails sur cette merveilleuse curiosité. — Conor. — Dunluce-Castle. — Anecdote. — Carrik-

Fergus. — La femme du gouverneur. — Belfast. — Dromore. — Down-Patrice. — Newry. — Trim. — Kinh's-Town. — New-Canal. — Observations sur les mines d'Irlande. Pag. 128.

CHAP. VII. Notre arrivée à Dublin. — Détails sur cette ville. — Ses quais, son port. — Ses belles rues. — La Bourse. — The Barracks. — The Linen-Hall. — The Parliament-House. — Trinity-College. — Maison du Duc de Leinster. — Charlemont's-House. — Les Squarres ou Places. — La Rotonde. — Hôtels garnies. — Tavernes. — Concerts. — Clubs. — L'Opéra. — Etablissemens publics. Pag. 146.

CHAP. VIII. Gouvernement civil de Dublin. — Usage singulier. — Constitution politique et civile de l'Irlande. — Du Lord-Lieutenant. — Du parlement d'Irlande. — Des tribunaux. — De la constitution du clergé. — Catholiques d'Irlande. — Leur histoire. — Ils massacrent les Protestans, favorisent Jacques II. — Comment les lumières de la raison pénètrent en Irlande. — Changement qu'elles y produisent. — Commerce de l'Irlande. — Ses objets d'exportation et d'importation. Pag. 162.

CHAP. IX. Revenu que le roi de la Grande-Bretagne tire de l'Irlande. — A quoi il est employé. — Associations armées. — Redoutées du gouvernement Anglois. — Influence qu'elles ont en Irlande. — Adresse énergique au roi. — Insurrection qui en est la suite. — Heureux changement qu'elle produit. — Renseignemens sur la population de l'Irlande. — Moeurs des Irlandois. — Observations sur les différentes castes qui habitent l'Irlande. Pag. 182.

CHAP. X. Etat des sciences en Irlande. — Dissertation sur Trinity-College. — La bibliotheque. — Usserius. — Société d'agriculture de Dublin. — Le Muséum. — Savans Irlandois. — Encore Usserius. — John Leland. — George Farquhar. — Richard Steele. — Jonathan Swift. — Anecdotes. — Sterne. — Anecdotes. — Goldsmith. — Anecdotes. — Notre départ d'Irlande. Pag. 201.

CHAP. XI. Bristol. — Commerce de cette ville. — La cathédrale. — Etablissemens philantropiques — Eaux minérales. — Bath. — Détails sur cette ville et ses bains. — Ambresbury. — Windsor. — Le Bourg. — Description anecdotique du château et des parcs. Pag. 222.

CHAP. XII. Nous voyageons le long de la Tamise. — Chertsey. — Weybridge. Site d'Oatland park. — Walton-bridge ou le pont de Walton. — Pourquoi il intéresse. — Hampton-court bâti par Wolsey. — Détails anecdotiques sur cet homme célèbre. — Description briève du château d'Hampton-court. — Kingston. — Twickenham. — Tombeau de Pope. — L'évêque Warburton. Pag. 254.

CHAP. XIII. Richemond. — Pourquoi appellé le Frescati de la Grande-Bretagne. — Détails historiques. — Un mot sur les délicieux jardins de ce palais. — Un autre sur les grands hommes dont je trouve les bustes. — Newton. — Locke. — Wolaston. — Clarke. — Robert Boyle. — Site de Sion-house. — Kew. — Différens pavillons de ce palais. — Maison de Confucius. — Chiswick. — Anecdote sur le perron de ce palais. — Notre retour à Londres.

— Je repars pour la France. — Les fils de M. Fox m'accompagnent jusqu'à Douvres, etc. Pag. 273.

APPENDIX. Notice historique, chronologique et raisonnée des auteurs anglois qui se sont distingués dans les sciences et dans quelque genre de littérature que ce soit, depuis le huitième siècle jusqu'à nos jours. Pag. 295.

